

Confessions d'un commis-voyageur, par Léon de Marancour



CONFESSIONS

D'UN

COMMIS VOYAGEUR

PAR

LÉON DE MARANCOUR



PARIS

A. FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

166, RUE DE RIVOLI, 166

1865

CONFESSIONS

D'UN

COMMIS VOYAGEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

RIEN NE VA PLUS! La Rouge et la Noire. Un vol. in-18. . . . . 3 fr.
LES ÉCHOS DU VATICAN. Un vol. in-18. . . . 3 fr.
LA BOURSE OU LA VIE, Étude de mœurs contemporaines. Un vol. (En préparation.)

—



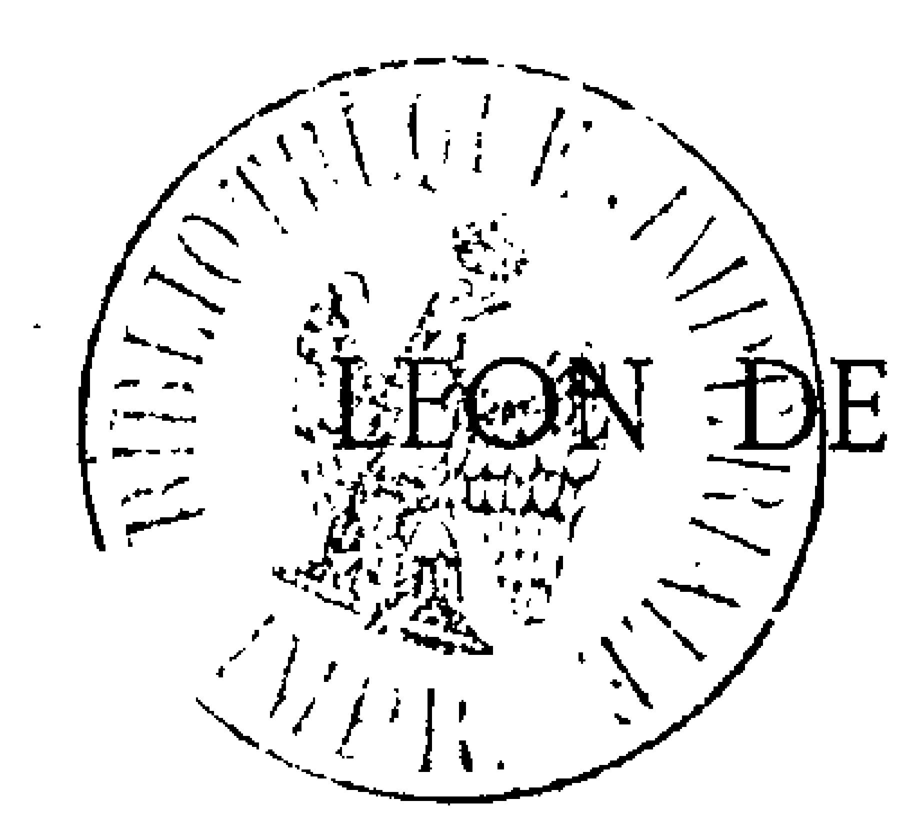
Paris, imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

CONFESSIONS

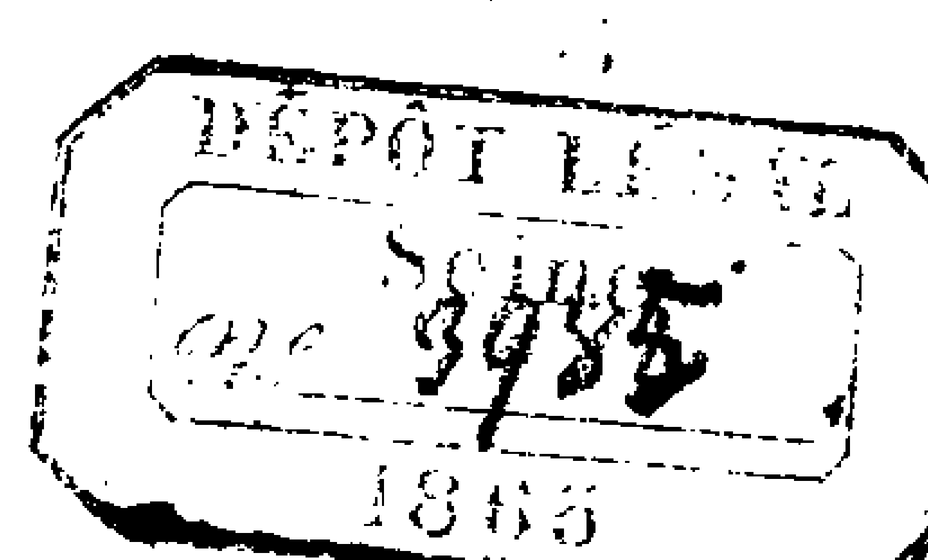
D'UN

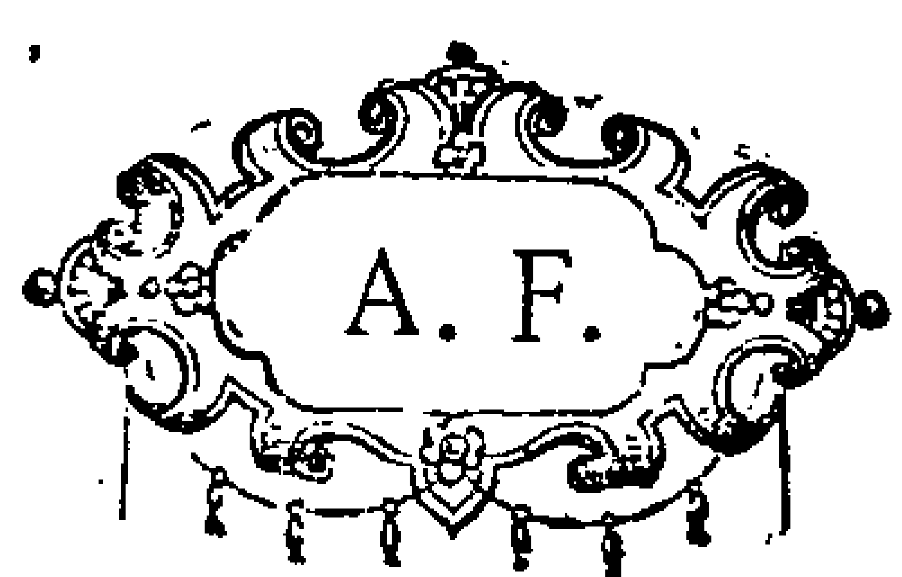
COMMIS VOYAGEUR

PAR



LÉON DE MARANCOUR





PARIS
A. FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
166, RUE DE RIVOLI, 166

1865

A MADAME J. F...

CE LIVRE EST DÉDIÉ

L. DE M.

A MADAME J. F.....

N'éprouvez-vous pas, madame, que, suivant les dispositions de l'âme, les objets matériels prennent un aspect de gaieté ou de tristesse qui laisse dans le souvenir une empreinte indélébile?

Je ne sais sous quelle impression de quiétude morale, de bonheur espéré Courseulles m'est apparu, mais j'ai gardé de ce petit port de mer, assez insignifiant, un sentiment consolateur, semblable à celui qui fait dire en quittant un coin de terre préféré : J'y reviendrai, j'y serai heureux!

Un matin donc, à Courseulles, nous nous rendions aux bains, vous, votre mari, la gen-

tille & intrépide cousine Marie & moi, lorsqu'en arrivant sur la plage, un grand beau jeune homme, ayant à son bras une femme d'une beauté si lumineuse & si pure que vous ne pûtes pas réprimer un cri d'admiration, — vint à notre rencontre. Je reconnus aussitôt mon ami E. N... & j'allai lui serrer la main & saluer sa femme.

— Voilà des heureux! vous dis-je en vous rejoignant; leur mariage eſt tout un roman!

— Un roman? Vous nous le conterez, me dîtes-vous.

— Certainement, repartis-je, & d'autant mieux que j'en sais les moindres péripéties de E. N... lui-même.

— Alors, à ce soir, au retour de notre promenade sur l'eſtacade.

— Soit, madame, & pour ne pas être accusé d'indiscrétion, je n'aurai qu'à changer les noms.

Ce soir même je vous narrais l'hiſtoire véridique des amours de Paul Delcamp et de Marguerite Charité.

A la fin du récit vous vous écriâtes :

— Mais ce sont les Confessions d'un commis voyageur *que vous venez de nous répéter!*

— Si jamais la fantaisie me prenait de les écrire, c'est à vous que je devrais le titre de ce livre, vous répondis-je.

Ce livre, vous m'avez encouragé à le faire, & je l'ai fait... le voici!

Sous quel patronage intelligent & affectueux le placerais-je?

Grande était mon hésitation, lorsque je me souvins fort à propos de cet ingénieux apologue :

« A la naissance du prince Charmant, les parents groupés autour du berceau évoquent les fées & leur demandent pour l'enfant la richesse, la gloire, la beauté, l'esprit, &c., &c. »

Mais ils en oublient une, une seule, sans laquelle tous les autres dons sont vains & devant qui tout disparaît : la fée Urgèle, la Santé.

De même pour ce livre, j'ai convoqué toutes les fées-bonnes-filles de l'imagination & peut-être, ainsi que les parents du prince Charmant, aurais-je négligé la fée Urgèle.

C'est vous, madame, qui m'avez empêché de commettre cet oubli; vous, dont les grâces d'esprit délicates & pénétrantes, l'élévation des jugements, le goût vif des belles œuvres & des

grandes actions m'ont démontré que rien n'est viable, — même avec les qualités les plus brillantes, — sans cet équilibre parfait du cœur & du cerveau qu'on appelle la morale.

C'est donc à vous, madame, la fée Urgèle de ce nouveau-né, que je me permets d'offrir « les Confessions d'un commis-voyageur. »

Acceptez cette dédicace, madame, comme un hommage de ma respectueuse admiration & de mon éternelle reconnaissance.

Léon de Marancour.

Paris, ce 26 *mars* 1865.

PREMIÈRE PARTIE

—

MARGUERITE CHARITÉ

CHAPITRE PREMIER

UN DRAME DOMESTIQUE

— Eh bien! docteur, quel eſt votre avis?

— Mon avis, monsieur le comte, mon avis eſt que madame la comtesse... — le docteur, avant d'achever sa phrase, rajuſta par deux fois, de l'index, ses lunettes d'or sur son nez, comme pour attribuer plus d'autorité à sa décision — eſt que madame la comtesse donnera dans six mois un héritier de plus à la maison des Malpas. Il n'eſt pas permis d'en douter.

A cette déclaration formelle du docteur Pall, le comte de Malpas, qui était reſté assis pendant toute la durée de la consultation, se redressa de toute la hauteur de sa grande taille. Son visage était impassible, & pas un muscle de la face n'avait tressailli; son œil chargé d'éclairs aurait pu seul faire pressentir les troubles de son esprit.

— Veuillez m'attendre quelques minutes, docteur, dit-il au médecin en lui prenant les mains... Il faut que je voie la comtesse avant de rien décider.

Le comte se dirigea précipitamment vers l'une des nombreuses portes de la chambre; mais, arrivé à cette porte, il se retourna lentement & revint sur ses pas.

— Et vous pensez qu'un voyage dans cette saison, par ce froid, ne compromettrait pas trop gravement la santé de la comtesse?... Car enfin je ne veux pas sa mort, ajouta-t-il comme répondant à une idée qui l'obsédait.

— Je vous l'ai dit, monsieur le comte, votre femme n'eſt pas malade, elle eſt mère.

— Alors, docteur, j'ai un dernier service à réclamer de votre miniſtère... Vous seul connaissez l'état de la comtesse, avant deux heures nous aurons quitté le château, un médecin nous eſt indispensable, pouvez-vous nous accompagner?

— Où allons-nous?

— Je ne sais encore.

— Combien de temps me garderez-vous?

— Vous l'avez fixé vous-même : six mois.

— Dans une heure je serai à vos ordres, monsieur le comte.

— Merci, docteur.

Les deux hommes se saluèrent, & le comte

de Malpas s'éloigna en faisant un geſte du bras que le moins clairvoyant eût traduit par ces mots : Il le faut !

— Allons ! allons ! tout va bien, murmura le docteur, qui se mit, aussitôt qu'il fut seul, en devoir d'apprêter ses malles... Niez donc après cela la puissance de l'annonce ! Je n'ai eu qu'à faire savoir au public que le docteur Pall, médecin américain célèbre pour le traitement des affections nerveuses & des aliénations mentales, avait ouvert à Paris un cabinet de consultations gratuites, & traitait à forfait pour la guérison de ces maladies, pour qu'immédiatement je sois appelé aux quatre coins de la France. Cette dernière affaire surtout se présente sous des aspects myſtérieux qui me font augurer les meilleurs résultats... Allons ! allons ! encore une ou deux opérations de ce genre, & je pourrai enfin songer à la fondation de mon fameux établissement modèle : *Mad-house*.

Et le joyeux docteur promena rapidement sa main droite sur sa main gauche, ce qui produisit un bruit semblable à celui de deux parchemins que l'on frotterait l'un sur l'autre. Puis, ses malles bien bouclées & cadenassées, il sonna.

Un domeſtique reçut l'ordre de descendre ses bagages & de lui monter une volaille froide, du jambon, deux bouteilles de bordeaux, du café & des liqueurs : son repas du soir.

Laissons pour quelques inftants le digne Américain aux prises avec une poularde de la meilleure mine, & suivons M. de Malpas chez sa femme.

Le comte Henri de Malpas avait en 1842, — époque de ce récit, — atteint l'âge de cinquante-deux ans. C'était un homme de haute ftature, portant sur des épaules herculéennes une tête dont les lignes vigoureusement tracées atteftaient l'énergie de son esprit, l'implacabilité de sa volonté.

Les cheveux, blonds jadis, étaient devenus verdâtres en se mélangeant de cheveux blancs; les yeux, vitreux & atones au repos, sous l'impression de la crainte ou de la colère changeaient si bizarrement de couleur, qu'il eût été difficile de dire s'ils étaient blonds, verts ou gris; d'épais sourcils jaunes ombrageaient ces yeux, & en se confondant en une seule & même ligne concouraient, avec des dents proéminentes & croisées, à donner à la physionomie du comte un caractère sinistre & presque répugnant.

Ancien garde du corps, il avait abandonné l'armée après la déchéance de la maison de Bourbon, & s'était confiné, à quelques lieues de Caen, dans son château de Malpas, — dernier veftige d'une immense fortune territoriale, engloutie dans la tourmente révolutionnaire, — lui-même restant l'unique rejeton d'une illuftre

famille décimée par l'exil & le triangle égalitaire.

Les malheurs de ses pères avaient greffé dans son cerveau une mélancolie farouche & craintive, que les années ne tardèrent pas à transformer en une noire hypocondrie.

Pour combattre le mal qui chaque jour l'envahissait davantage dans sa solitude volontaire, le comte de Malpas se maria.

De cette union, contractée plus par devoir que par inclination, naquirent deux enfants, une fille, — douce colombe qui aurait dû ramener la paix dans l'âme troublée de son père, — & un fils, un héritier du nom, — qui donnait satisfaction à l'orgueil nobiliaire du comte.

Aima-t-il sa femme? Personne n'aurait pu l'affirmer; mais ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'il adorait ses enfants.

Dix années s'écoulèrent sans que rien vînt troubler la morne tranquillité de cette famille.

Pas un élan joyeux, mais aussi pas une crise douloureuse.

La comtesse Hélène vivait-elle heureuse?

A cette question fort indiscrète, — nul ne peut comprendre le bonheur d'autrui, pas plus qu'on n'explique le malheur, — la comtesse seule aurait pu répondre. Les voisins de campagne la plaignaient sans raisonner leur pitié, par intuition, car jamais devant aucun d'eux madame

de Malpas n'avait laissé s'échapper un mot, s'exhaler un soupir qui légitimât leur jugement.

Nature affectueuse & timide, constamment comprimée & meurtrie par une domination abstraite, la comtesse Hélène s'était repliée sur elle-même, s'absorbant, s'annihilant dans l'affection de ses enfants, & se refusant même à un examen de conscience qui aurait pu lui révéler d'autres bonheurs que ceux de la maternité.

— Je suis heureuse, pensait-elle, puisque j'aime mes enfants & que j'en suis aimée; quel bonheur plus grand puis-je désirer?

Que de regrets dans cet aveu, que de larmes dans ce sourire!

Et pourtant la comtesse souffrait; mais ignorant la source du mal, elle s'accusait parfois de souffrir.

Elle ignorait, la pauvre âme, que toute femme porte en son cœur une fleur en bouton que le souffle vainqueur de l'amour fait éclore tôt ou tard.

Aussitôt fécondée, la fleur grandit; la femme, étonnée, lutte d'abord contre cette sensation nouvelle; chaque mouvement qu'elle fait lui en apporte le parfum; elle se désespère, elle étouffe & veut fuir, oubliant, la folle, qu'elle emporte avec elle le trésor maudit, la fleur enivrante & mortelle.

Il faut qu'elle se rende ou meure.

La belle comtesse Hélène se mourait.

L'échange d'un sourire contre un regard avait fait tout le mal.

Qui donc aimait-elle ? Peu importe.

Ce fut un parent, un ami, un passant peut-être...

L'hiſtoire ne cite qu'un homme, un jeune marin. La comtesse l'avait connu dans son enfance, & son mari l'avait engagé à passer trois mois au château pour servir de compagnon à son fils pendant les vacances.

Madame de Malpas se prit à l'aimer naïvement, sans remords, & s'abandonna à cette adoration muette sans espoir de retour.

L'officier partit.

Alors commencèrent pour elle les nuits sans sommeil, nuits tourmentées & pleines de visions enchantées & décevantes. Le jour lui parut plus vif & blessa ses paupières; les fleurs de son jardin lui semblèrent plus belles, mais leur odeur plus irritante; tout, la lumière, les parfums, la musique, le moindre bruit devint un objet de terreur pour la comtesse.

Éperdue, elle crut apaiser les hoquets de son cœur en se réfugiant dans les bras de son mari.

Remèdes impuissants, luttes vaines! la belle comtesse Hélène se mourait.

Le comte, soupçonneux, ne voulant pas mettre en tiers dans ses appréhensions le médecin du

pays, fit alors venir de Paris le docteur Pall.

Conftatant les désordres physiques sans chercher les causes morales, la consultation du docteur avait été nette, brutale comme un fait.

La comtesse n'était pas malade, mais elle serait mère une troisième fois, avait-il dit.

— A dix ans d'intervalle! avait observé le comte.

— Anne d'Autriche donna le jour à Louis XIV après vingt-deux ans de ftérilité, avait répondu simplement le docteur.

— Oui, mais, à la place de Louis XIII, j'aurais fait rouer vif ce drôle de Mazarin, pensa le comte de Malpas, dont l'esprit inquiet avait décidé que sa femme était coupable.

— J'ai douze cent mille francs, s'était-il dit depuis longtemps; je donnerai deux cent mille francs à ma fille, & mon fils héritera d'un million; la loi ordonne un partage égal, c'eft fort bien; mais je dispose, moi, & je m'arrangerai de si belle façon que la loi aura tort quand même.

L'accroissement probable de sa famille renversait donc tous ses projets; par un travail captieux de sa conscience, activé par ses soupçons, le comte se résolut à un parti extrême.

Lorsqu'après la courte entrevue avec le docteur, M. de Malpas pénétra chez sa femme, il trouva la comtesse assise dans un fauteuil, près du feu, la tête dans l'une de ses mains, suivant

d'un œil sans regard les jeux de la flamme; l'autre main avait abandonné un livre qui gisait à ses côtés.

Songeait-elle à ce qu'elle venait de lire ou se laissait-elle aller à la douceur absorbante de rêver & de croire une seconde aux espérances caressées, aux caresses espérées, aux chimères aimées, à l'impossible devenant réalité?

Il faut supposer que l'âme de la comtesse Hélène devait être loin, dans quelque paradis caché; car elle ne fit aucun mouvement à l'entrée de son mari, & qu'il fut contraint de l'appeler par deux fois de son nom pour la faire revenir de son apparente torpeur.

Le comte, sans préambule aucun, aborda le motif de sa visite, & termina en disant:

— Maintenant, comtesse, je crois inutile de perdre un temps précieux en paroles vaines. Vous connaissez votre situation...

— Oui, je sais que...

— Il eſt donc de toute urgence que nous quittions ce pays sans retard.

— Mais, monsieur le comte...

— Nos voisins ignorent votre état; on vous sait souffrante, rien ne paraîtra donc plus naturel qu'un voyage en Italie.

— Et mes enfants? Vous me laisserez au moins aller les embrasser?

— Impossible, madame, car dans une heure nous aurons quitté le château.

— Dans une heure ! répéta la pauvre femme palpitante & comme foudroyée par cette subite résolution de son mari.

— Dans une heure ; ainsi préparez-vous pour ce départ...

— Vous ne pouvez parler sérieusement ! s'écria la comtesse, dont le visage livide s'empourpra.

— Très-sérieusement, au contraire, comtesse !

— Oh ! par grâce, monsieur, épargnez ma faiblesse. Dites, que vous ai-je fait, quelle douleur ai-je pu vous causer, de quels chagrins vous ai-je abreuvés, quel crime ai-je commis pour me frapper ainsi toujours au cœur ?

— Ne me le demandez pas ! répondit sourdement le vieillard, parcourant à pas précipités la chambre. Évitez-moi les dégoûts d'une explication.

— Et moi je l'exige, monsieur le comte ! répliqua madame de Malpas se redressant sous le coup & dardant sur son mari des yeux rayonnants de fierté métallique.

— A quoi bon, puisque je ne réclame pas de vous une juftification ?... Voyez les choses comme je vous les présente... Je pars ce soir pour l'Italie, je viens vous prier de m'y accompagner, vous acceptez, & nous partons.

— Et si je refusais?...

— Vous ne refuserez pas, comtesse... parce que vous aimez beaucoup vos enfants, & que, si vous refusiez de m'accompagner, c'eſt eux que j'emmènerais... Je ne veux pas qu'ils sachent que vous aurez bientôt à reporter une partie de l'affection que vous leur deviez tout entière, sur la tête d'un nouveau venu.

— Mais c'eſt infâme ce que vous dites là, monsieur le comte!

— Il eſt heureux, madame, qu'il n'y ait que nous deux à le savoir... A bientôt, comtesse... Dans une heure, n'eſt-ce pas?... Mettez-vous chaudement: la nuit sera fraîche.

Et le comte de Malpas alla rejoindre le docteur, qui fumait contempteusement un excellent cigare, les pieds posés sur le marbre de la cheminée.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire? murmurait la pauvre comtesse, oppressée par les larmes qui se criſtallisaient dans sa poitrine... Résiſter? reſter?... c'eſt une séparation... Partir... oui partir! s'avouer vaincue, baisser la tête comme une coupable... & ne pas pouvoir fournir les preuves de son innocence. Mon innocence... mais en suis-je sûre? ne l'ai-je pas trahi? mon cœur ne s'eſt-il pas lâchement livré?... Et à cette heure ai-je bien le droit de crier à l'injuſtice, lorsque je me sens tout entière à un

autre?... Eſt-ce ma faute à moi, mon Dieu, si j'ai donné mon cœur lorsque mon mari l'avait sous la main & n'a pas voulu le prendre?... Partir? mais n'eſt-ce pas donner raison aux soupçons injurieux? Et, pourtant, il le faut... Oh! mes enfants, mes chers enfants, saurez-vous jamais au prix de quelles afflictions je conserve le droit de vous aimer?

La comtesse, résolue à partir, sonna sa femme de chambre, & lui donna des ordres en conséquence.

Elle-même s'habilla à la hâte, & passant ses deux mains sur son front comme pour en chasser une dernière & mauvaise pensée, elle demanda d'une voix calme à la femme de chambre si tout était prêt.

— La voiture de poſte eſt attelée, répondit la fille les larmes aux yeux.

— Bien, ma bonne Mariette...

— Oh! ma pauvre maîtresse... je ne sais ce qui se passe, mais j'ai, comme on dit, la mort dans l'âme. Monsieur eſt en bas avec un grand homme maigre à lunettes d'or; & quand il m'a regardé tout à l'heure, avec ses yeux ronds comme ceux d'un émouchet, ça m'a donné froid dans le dos. Et vous allez partir avec cet homme-là, ma bonne madame?

— Oui... mais je reviendrai bientôt... Embrasse-moi, ma vieille Mariette, & quand tu

iras voir Mathilde & Henri à Caen, embrasse-les bien pour moi, & dis-leur que lorsque tu as quitté leur mère son cœur était tout à eux...

La vieille Mariette se mit à sangloter dans son tablier, tout en suivant sa maîtresse.

La comtesse Hélène descendit nerveusement l'escalier; si elle se fût arrêtée en route, elle se serait peut-être évanouie.

Il faisait froid, très-froid. Le poſtillon, pour se réchauffer, faisait claquer son fouet, & les chevaux impatients agitaient bruyamment les grelots de leurs colliers.

Dans la brume du soir, les lanternes allumées de la voiture lançaient des lueurs rougeâtres qui leur donnaient l'aspect des yeux sanglants d'une bête de proie.

Le comte aida sa femme à monter. Il fit placer le docteur Pall à ses côtés & s'inſtalla le dernier.

Les chevaux partirent au galop.

— Où allons-nous, monsieur le comte? demanda le docteur.

— A Nice, répondit M. de Malpas.

CHAPITRE II

LA VALLÉE DE LA VÉSUBIE

Nice! ville bénie, ville hospitalière, ville réparatrice pour les faibles & les vaincus de la vie, pour les atrophiés par la nature marâtre des climats rigoureux du Nord! ne cessent de répéter dans leurs fantaisies médicales les marchands de santé.

— Allez à Nice! tel eſt le dernier mot du docteur à bout d'ordonnances à tout malade condamné par son ignorance vaniteuse.

Nice! ville maudite, ville coûteuse, ville meurtrière, dirons-nous à ceux ou à celles qui, poitrinaires, nerveux, anémiques, iraient à Nice, espérant retrouver sous les latitudes tempérées la vie prête à leur échapper.

Que Nice soit, — comme il eſt convenu de le chanter sur tous les tons chromatiques, — le

rendez-vous hivernal de l'ariftocratie européenne, je n'en disconviens pas.

Que Nice soit une ville de plaisirs & de soleil, c'eft indiscutable.

Mais vanter l'influence climatérique de ce pays privilégié sous nombre d'autres rapports! voilà l'erreur, le mensonge, l'odieuse réclame.

L'air de la mer, dont la vigueur affecte l'homme bien portant, tue sans pitié les êtres délicats, surtout ceux dont l'organisme eft déjà altéré.

Le Paillon, qui n'a d'une rivière que le nom, torrent pendant quelques jours, hideux lit de cailloux le reftant de l'année, sert de trait d'union fatal & glacé, l'hiver, entre les montagnes neigeuses qui encerclent Nice & la capitale des Alpes-Maritimes.

L'été, il apporterait dans ce courant une fièvre permanente, si les maladies paludéennes n'étaient combattues par un soleil sénégambien.

Un peu de franchise brutale ne messied pas dans une queftion où la vie humaine eft en jeu.

Cela dit, déclarons, comme les enthousiaftes patentés, que Nice eft une résidence d'hiver heureusement favorisée par une température, — sinon égale, — au moins toujours assez élevée; qu'on y rencontre aimable & pittoresque compagnie, & que le théâtre italien compte parfois des soirées conftellées d'étoiles scintillant même sous les feux croisés de pierreries princières.

Milords & boyards ont donc raison de venir à Nice; mais ils ont tort de le quitter sans visiter les Alpes-Maritimes.

A quelques lieues de ce Nice tant vanté se trouve une contrée inexplorée, inconnue, qui s'appelle *la vallée de la Vésubie.*

Pour atteindre cette région ignorée des gentlemen flâneurs, suivez la rive droite du Paillon, saluez en passant les ruines du château de Saint-André, donnez un regard aux sources pétrifiantes, grimpez plus loin, &, — si vous avez une lettre de présentation, — frappez à la porte du caftel de M. Paul Laurenti. Je vous y promets courtoise réception.

Poursuivez ensuite votre course, & en quelques rudes enjambées vous arriverez enfin à une auberge située sur la route de Levens. Ici le nom de M. Malaussena, — un futur sénateur, s'il vous plaît, — eft dans toutes les bouches... C'eft M. Malaussena qui a fait ceci, c'eft M. Malaussena qui fera cela...

Nous voici en pleine Vésubie. Rochers escarpés, précipices, gouffres, pics ingravissables, cascades, neige, glacier, fondrières, etc., etc., rien ne manque au décor. C'eft la Suisse, mais la Suisse vue par le gros bout de la lorgnette.

Regardez bien cette route qui côtoie la Vésubie, Masséna l'a marquée par cent combats qui

laissent loin dans le souvenir les luttes buissonnières de la Vendée.

Traversons Duramus, village de trois cent vingt-sept âmes, assis sur un pic entouré de précipices, qui engloutirent plus de six mille victimes des légions républicaines.

En descendant d'Utelle, patrie de Masséna, *l'enfant chéri de la victoire,* ou bien en gagnant les extrêmes hauteurs de la Vésubie, après avoir quitté Levens, votre guide vous montrera un gouffre vertigineux, que les gens du pays ont surnommé *le saut des Français.*

C'est dans ce gouffre sans fond que les habitants d'alors, transformés en garnisaires, forçaient à sauter les malheureux soldats français, privés de pain, harassés de fatigue, dénués de tout.

Autant valait cette mort prompte à cette lente agonie de la misère & de la faim.

De là, en continuant ce chemin, à peu près impraticable en 1852, on aboutit à Lantosque, misérable commune de deux mille quarante-trois habitants, divisée en quatre hameaux.

A cette époque, comme de nos jours d'ailleurs, la commune de Lantosque était le grand foyer collecteur des enfants abandonnés par leurs père & mère & assistés par la province.

Population malheureuse, sans communication avec la ville, cernée par les neiges, vivant

mal & ne se livrant à aucune induſtrie. Leurs chèvres & les enfants, voilà le plus clair de leurs revenus.

Sous le gouvernement italien, l'État allouait aux pères nourriciers une somme qui variait, suivant l'âge des petits *baſtardons* (locution locale), de neuf francs par mois à quatre francs.

Passé l'âge de douze ans, la ville de Nice supprimant les subsides, tout contrôle disparaissait, et les petits *baſtardons* étaient laissés à la garde de Dieu.

Depuis l'annexion, cet état de choses s'eſt sensiblement amélioré. Sous l'intelligente direction de M. Marie de Saint-Germain, inspecteur des enfants assiſtés, un service a été organisé, & désormais les pauvres déshérités sont sous la protection de l'État jusqu'à leur majorité.

La plupart des habitations de Lantosque ne sont que des cahutes en terre, sans fenêtres, & recouvertes de branchages & de bruyères. Et chacun de ces trous abrite un homme, une femme, des enfants, avec leur mulet, leurs cochons, tous pêle-mêle. La fumée de l'âtre, où cuisent de maigres aliments, n'a d'autre issue que l'entrée commune.

En 1849, c'eſt devant la porte d'un de ces noirâtres réduits que jouaient, les jambes nues jusqu'aux genoux, le corps à peine recouvert de quelques loques sordides, deux petites filles se

ressemblant étrangement, de six à sept ans, blondes toutes deux, toutes deux d'une rare beauté.

D'où venaient ces chétives & gentilles créatures? Nul dans le pays, pas même leurs parents nourriciers, n'aurait pu le dire.

Tout ce qu'on savait, c'eſt qu'un jour de l'été de 1842, une sage-femme de Nice avait apporté deux jumelles nouveau-nées, qu'elle avait confiées à la famille Fattoris, en y joignant six cents francs, prix de la pension des enfants.

Les six cents francs firent un grand effet dans Lantosque : jamais on n'y avait vu autant d'argent *vivant*.

Pendant cinq années la sage-femme fut exacte à solder la somme convenue; mais, à partir de 1847, le père nourricier Fattoris n'entendit plus parler de la sage-femme ni de personne.

Deux petites filles à élever sont une charge pour de pauvres paysans; on les louait bien de temps en temps à un voisin, mais ce que les jumelles gagnaient ainsi était insuffisant à payer leur quote-part dans la maison.

Ce jour donc que les deux sœurs se roulaient dans la boue du chemin avec un gros jeune chien complaisant & joueur, leur père nourricier les appela de son antre fangeux, dans son jargon moitié français, moitié italien, & que nous n'essayerons pas de reproduire.

— Oh! hé! Marguerite; oh! hé! Rose! venite cui! venez ici!

Les petites répondirent preftement à l'appel; on pouvait pressentir à leur précipitation à s'exécuter que le père Fattoris avait dû caresser maintes fois jusqu'au sang, de sa main calleuse, leurs petites fesses rosées.

Une fois dans la cahute, la mère Fattoris les débarbouilla en deux tours de bras & les revêtit de leurs belles robes en droguet de laine.

— Ah! maman, s'écriaient joyeusement les petites filles pendant cette toilette inusitée, c'eft donc dimanche aujourd'hui?

La bonne femme ne répondit rien, mais de lourdes larmes perlaient au bout des cils de ses grands yeux. Ses mains tremblaient, & comme les forces semblaient lui manquer pour achever sa besogne, son mari lui dit avec une rudesse qui marquait une détermination irréfragable :

— Femme, pas de faiblesse : il le faut!

Puis on hucha les deux sœurs dans les deux paniers d'osier qui faisaient contre-poids aux deux côtés du bât du mulet, qui se trouvait tout harnaché dans la rue.

— Hue! cria le père Fattoris à son mulet.

Et mulet, homme & enfants se mirent en marche vers Nice.

La pauvre mère suivit de l'œil jusqu'au tournant de la route ses chers nourrissons & rentra

dans sa masure enfumée, le cœur brisé comme si elle venait de perdre ses propres enfants.

Elle regrettait l'habitude de les aimer.

. . . .

A sept heures du soir, ce même jour, Marguerite & Rose, les yeux rouges, la poitrine suffoquée par les sanglots, étaient encore accroupies sur les degrés extérieurs de la mairie de Nice.

C'était jour de marché, & la place était encombrée, ainsi que le boulevard du Pont-Vieux, de charrettes & de carrioles.

Personne ne fit d'abord attention au chagrin des deux sœurs; mais vers sept heures, à la nuit tombante, le calme commençant à se rétablir, diverses personnes se groupèrent autour d'elles, & la femme d'un paysan des environs de la Turbie queſtionna les deux petites désolées.

— Qu'attendez-vous là, les enfants? demanda-t-elle.

— Notre père nourricier, répondit Marguerite.

— Votre père nourricier? eh bien, il va venir, il ne faut pas se lamenter comme cela.

— Oh! c'eſt qu'il nous a dit qu'il reviendrait nous prendre tout de suite, tout de suite; il nous a laissé du pain & du fromage, & depuis midi nous ne l'avons point revu, ni lui, ni *Bruno*.

— Bruno? qui c'eſt cela, Bruno?

— Bruno, eh bien! c'eſt le mulet donc! qui nous a portées de Lantosque ici.

— Vous êtes de Lantosque, les petiotes?

— Oui, madame.

— Et comment vous appelez-vous?

— Marguerite, & ma sœur Rose.

— Et votre papa?

— Mon papa? notre papa?... Je ne sais pas.

— Comment! vous ne savez pas le nom de votre père?

— Nous n'avons pas de père, madame.

— Pas de père, bonté du ciel!

— Non, madame! nous sommes deux petites *baſtardones*.

Les pauvres enfants savaient depuis longtemps qu'ils n'avaient ni père ni mère; leurs cruelles compagnes s'étaient plu dès leur extrême enfance à les poursuivre de ce nom ſtigmatisant de *baſtardones*.

— Deux petites baſtardones! pauvres anges du bon Dieu! s'écria la brave femme, qui, se tournant du côté de son mari, marmotta quelques paroles à son oreille.

— Bien possible! dit le paysan en réponse à ce que venait sans doute de lui proposer sa femme; mais ce n'est pas une raison pour recueillir tous les enfants abandonnés.

— Elles sont si gentilles! ajouta la paysanne; l'une pourra garder les chèvres, & l'au-

tre vendre des fleurs sur la route aux voyageurs qui vont à Monaco. Ils croient que ça leur porte chance de faire l'aumône... Et puis ça mange si peu, ces petites créatures!

Un colloque s'ensuivit, colloque qui eut pour résultat l'adoption par les paysans de la Turbie des deux sœurs délaissées par leur père nourricier de Lantosque.

— Comment les nommerons-nous? demanda le paysan à sa femme; car, enfin, il faut bien qu'elles aient un nom.

— Eh bien! Marguerite & Rose... Charité, répliqua la paysanne, avec cette spontanéité naïve & sagace que les gens de la campagne ont pour caractériser un fait par un mot.

— Charité? Ah! dame, oui; c'est bien trouvé! J'aurais cherché toute une sainte journée pour dénicher aussi bien & aussi juſte que toi! exclama le paysan saisi d'admiration pour l'esprit intuitif que venait de montrer sa femme; car ce sont bien vraiment des *caritones*.

L'on fit monter les deux jumelles dans la charrette, & tous repartirent pour la Turbie.

Près de deux années s'étaient écoulées sans que personne vînt conteſter à leurs nouveaux protecteurs la propriété de Marguerite & de Rose Charité, — ce nom leur reſtait, — lorsqu'un matin de printemps une dame, lady Widley, accompagnée d'une certaine madame Bour-

rache, sage-femme pratiquant anciennement à Nice, proposa aux paysans de la Corniche d'emmener les petites.

Elle appuya sa proposition d'offres réelles.

Lady Widley, veuve sans enfants, par une de ces lubies excentriques familières aux gens de sa nation, avait été charmée de la gentillesse coquette de Rose & de la beauté sauvage de Marguerite; & dès ce moment elle avait décidé de se les approprier.

Le marché fut longuement débattu; ce finaud de paysan enchérissait au fur & à mesure que le désir de l'Anglaise, irrité par les obstacles, semblait prendre des racines plus vivaces.

Pourtant on finit par s'entendre.

Et les deux jumelles passèrent pour une troisième fois entre des mains étrangères.

L'acte de vente fut dressé selon toutes les règles & l'argent compté contre un reçu.

Grâce à la rapacité de madame Bourrache, lady Widley acheta donc, au prix modique de vingt-cinq livres sterling, les deux ravissantes petites *bastardones*, Marguerite & Rose Charité (1).

(1) Si quelqu'un de nos lecteurs doutait de la possibilité d'un tel fait, qu'il s'informe à Nice, & chacun lui répondra qu'avant l'annexion la vente des enfants abandonnés s'effectuait par leurs pères nourriciers, sans contrôle possible de la part de l'administration.

Comme preuve à l'appui de notre véridique récit, nous pouvons citer un acte authentique, constatant un marché de ce genre; acte qui se trouve actuellement encore dans un dossier de l'étude d'un des avoués les plus connus de Nice, place du Lycée.

CHAPITRE III

EN GARE

— Bagasse ! Quand je vous le disais, cocher, que nous n'arriverions pas pour le départ de deux heures quarante-cinq !

— Faites excuse, bourgeois, nous sommes chargés, et puis c'eſt rapport au pavé qui eſt d'un gras !...

— Tron de l'air ! ce n'eſt pas de ma faute, à moi, si votre pavé il eſt gras ; tenez, voilà deux francs.

— Quarante sous ? de quoi ! quarante sous ? & vos quatre diablesses de caisses ? Ce serait-il donc pour vos beaux yeux que je me serais échiné le tempérament à les hucher sur ma voiture ?

— Allons ! je suis bon *zigue*, voilà dix sous ! mais je me rappellerai ton numéro, mon bon !

— Je sais le tien, mon gros frisé, rue Vide-Gousset, lui cria le cocher en s'en allant.

— Gros frisé ! gros frisé ! répéta le jeune voyageur prêt à courir après le cocher pour lui apprendre que, — malgré que le thermomètre marquât cinq degrés au-dessous de zéro, — il n'avait pas froid aux yeux.

Mais la vue de ses caisses le ramena à des idées moins belliqueuses. Les facteurs du chemin de fer avaient grand'peine à les manier, tant elles étaient lourdes & volumineuses.

A ce moment la cloche annonça le départ du train...

— Bon ! bien ! très-bien ! je ne pourrai partir que par le train de cinq heures dix. Emmagasinez-moi ça, mes braves, pour le prochain départ. Et le jeune homme, après avoir donné quelque menue monnaie aux facteurs, ajouta : Vous me reconnaîtrez bien ?

Et de fait le jeune homme aux caisses, Sigismond Cabestan, était fort reconnaissable : c'était un gros garçon trapu, à la face épanouie & blafarde, sans un poil de barbe, aux lèvres lippues & sensuelles, au nez d'un dessin grotesque, & dont les yeux noirs d'une vivacité simiesque complétaient un ensemble que l'on aurait pu comparer, sans faire injure à son propriétaire, à une boule de suif mal ébauchée, sur laquelle seraient tombées deux gouttes d'encre.

Sigismond Cabeftan était du pays qui produit l'huile d'olive; son accent le disait avant lui, — & d'ailleurs il ne s'en cachait pas; — seulement, pour peu que l'on tînt à conserver de bons rapports avec cet aimable garçon, il n'était pas prudent de lui parler de son accent.

Son accent, cause unique de toutes ses mésaventures, c'était grâce à cet accent maudit qu'il en avait été réduit à promener après lui aux quatre coins cardinaux ces quatre grandes caisses, objet de son désespoir.

Tour à tour matelot, comique de café chantant, compère de prestidigitateur, somnambule, comédien... il avait été obligé de déserter successivement toutes ces professions selon son cœur... toujours à cause de son accent.

— Et pourtant, affirmait-il, je ne sais pas si c'eft qu'ils m'en veulent, mais je suis bien certain de n'avoir plus d'*assent*.

Bref, Cabeftan, de chute en chute, d'insuccès en insuccès, en était arrivé à voyager pour l'article de Paris, & ses caisses contenaient des échantillons de toutes les frivolités parisiennes, depuis la pipe culottée dans les prisons, jusqu'au bébé qui répète chaque fois qu'on l'en prie : *Je dis papa & maman, & je coûte six mille francs !*

Au fond, la bourse de l'ex-comédien ne se

trouvait pas plus mal de son nouveau métier, mais ce n'était pas de l'art ça !

Et Sigismond Cabeftan était artifte dans l'âme; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de produire ses talents.

A part ce léger travers, c'était un gai compagnon, ayant parcouru le monde entier ; ce qui avait farci sa mémoire d'une foule d'anecdotes fausses ou vraies qui faisaient le ravissement de la partie féminine de sa clientèle.

Il eft rare qu'un *ambassadeur*, — sobriquet que les commis voyageurs se donnent entre eux, — qu'un ambassadeur pour l'article de Paris, voyage avec appointements fixes & frais de route.

Généralement ils ne doivent compter pour vivre que sur leur habileté commerciale, n'ayant pour toute rémunération qu'un tant pour cent sur l'objet vendu. Ils voyagent, c'eft le mot consacré, *à la commission*.

Les heureux y trouvent leur compte; mais pour les autres que de vicissitudes à traverser, que de couleuvres à avaler !

Sigismond avait jadis combattu les tigres au Bengale, — c'eft lui-même qui l'affirmait, — & fait cuire des œufs durs sous le sable brûlant d'Afrique; les couleuvres ne lui faisaient donc pas peur, & elles avaient pu, sans le faire crier, passer dans sa gorge avec la souplesse qui les caractérise.

Il eût été heureux s'il n'avait été piqué par la tarentule dramatique.

Sigismond Cabeftan songeait sans doute à quelque acteur en renom qu'il avait vu la veille, car, — tout en arpentant la salle d'attente du chemin de fer de l'Ouest, — sa figure se contorsionnait à plaisir, & des phrases incohérentes s'échappaient de ses lèvres contractées. Puis c'était le refrain d'une chanson nouvelle succédant à un couplet d'il y a quinze ans, un jeu de physionomie à un camionneur, une attitude expressive à une colonne de la gare qui n'en pouvait mais.

Cabeftan devait être en ce moment tout entier dans la peau du bonhomme qu'il cherchait à imiter, car il se jeta de tout le poids de son corps entre les bras d'un vieux monsieur englouti jusqu'aux oreilles dans une avalanche de sacs de voyage, de châles, de couvertures & de paquets de toutes sortes.

— Faites donc attention, imbécile! exclama le vieux monsieur bousculé.

— Imbécile vous-même! répliqua instinctivement Sigismond; mais se reprenant aussitôt: Ah! eft-elle assez bonne, capédiou! c'eft le père Bourrache...

— Tiens! le petit Cabeftan!

— Et comment ça va-t-il, père Bourrache?

— Pas trop bien, je vous remercie. Aidez-

moi donc à porter mes paquets. Je suis pressé, ma femme m'attend.

— Où çà ?

— A la buvette en face de la gare, rue d'Amsterdam.

— A quelle heure partez-vous ?

— A cinq heures dix.

— Té ! comme moi...

— Pour Poissy.

— Té ! comme cela se trouve... nous partirons ensemble. Vous prenez les boîtes à sardines, vous, père Bourrache.

— Vous voyez bien que j'ai mon rond en caoutchouc. Vous n'avez pas de rond, vous, parce que vous êtes jeune, vous. Dans dix ans vous saurez ce que cela vous vaudra de n'avoir pas de rond. Avec les diligences, au moins, c'était rembourré, tandis qu'avec ces chemins de fer !... On sait bien quand on part...

— Mais on ne sait pas quand on arrive, acheva Sigismond avec l'intonation de voix qu'on suppose généralement à M. Prudhomme.

— C'est-à-dire non !... on sait bien quand on arrive... quand on arrive, ajouta le père Bourrache avec un sourire qui voulait être malicieux.

— Bah ! pour un petit déraillement de plus ou de moins, ça vaut-il la peine d'en parler ? En Amérique, à la bonne heure, voilà un pays de

déraillements & de rencontres à jets continus !... Ils ont pris un brevet... Mais faut être de bon compte, si l'on a le *trac*, on peut se faire assurer.

— Pour tout laisser à sa veuve, merci !

— A propos, & cette bonne madame Bourrache, demanda brusquement Sigismond, eſt-ce que ça lui tient toujours au cœur ? — Ici l'ex-comique, par une pantomime savante, imita le geſte d'une personne qui boit avec persévérance. — Que voulez- vous, père Bourrache ? c'eſt plus fort qu'elle ; vous voyagez pour un article qui engage à relever le coude.

— C'eſt-y parce que je vends des chapeaux de gendarmes qu'il faut que madame s'adonne aux liqueurs fortes ?

— Dame ! la salaison...

— Et moi je vous dis que c'eſt honteux, quand on a une fille comme ma Naïs ; vous la connaissez, ma Naïs ! un ange ! & musicienne !... jusqu'au bout des doigts.

— Ça c'eſt vrai ! père Bourrache, & de l'âme jusqu'au bout des ongles.

— Nous allons la rejoindre, elle eſt à la buvette avec sa mère.

Après avoir confié ses innombrables paquets à un employé de la gare, le voyageur en chapeaux de gendarmes entraîna son collègue en article de Paris vers la buvette.

Qu'on n'aille pas croire que le père Bourrache s'occupait exclusivement d'orner de superbes bicornes les crânes de la gendarmerie!... ce serait un tort de le penser & un crime de l'écrire. Non, le père Bourrache laissait à d'autres plus heureux ce soin délicat; son humble prétention était de répandre le plus possible le goût du hareng saur en France.

M. Clodomir Bourrache était le voyageur en titre de la considérable maison veuve Palkock & fils, établie rue aux Herbes, à Paris, & connue sur toutes les places bien informées comme faisant le mieux & le plus grandement l'article hareng. Succursales à Hambourg, Amſterdam, Liverpool, etc.

Par suite de quelle raison, — j'allais dire de quelle fatalité, — les chargés d'affaires de commerce ont-ils désigné leur confrère en harengs sous ce nom : voyageur pour chapeaux de gendarmes? voilà certes un problème que je lègue à messieurs des inscriptions & belles-lettres en général, & à M. Renan en particulier, parce qu'il s'est fort savamment inquiété de l'origine des langues.

Pourtant je dois avouer qu'il m'a été confié en secret que cette expression provenait de la similitude, — inconteſtable d'ailleurs, — qui existe entre le chapeau de gendarme & la tête du hareng saur.

Mais brisons là avec le hareng, & retournons à nos voyageurs, que nous retrouverons, — ainsi que nous en avons été prévenus, — à la buvette près de la gare, en compagnie de l'honorable dame Célestine Bourrache, — sage-femme assermentée, — & de sa fille Athénaïs, — forte pianifte.

Toutes deux ont le nez d'un rouge vif; seulement nous admettrons des circonftances atténuantes pour celui de mademoiselle Athénaïs, qui n'eft coloré d'un si bel incarnat que par la bise perçante qu'il fait un 10 janvier 1861, & nous abandonnerons le lecteur aux réflexions les plus malveillantes à l'égard du nez de l'incorrigible Céleftine.

On prenait des *petits mêlés*. La docte sage-femme avait depuis de longues années une prédilection déclarée pour ce mélange d'eau-de-vie & de cassis.

— Buvez-moi ça, mon gros loulou, avait-elle dit à Sigismond Cabeftan aussitôt sa venue, en lui offrant galamment un verre de la mixture; c'eft souverain contre la grippe, par ces temps de brouillard.

— En Angleterre, avait répondu Sigismond, on boit du genièvre.

— Ça doit être bon aussi; mais en France les débitants sont si voleurs! soupira madame Bourrache. A la vôtre, monsieur Sigismond!...

Et les verres de se remplir & de se vider.

Le père Bourrache, lui, suivait d'un œil consterné ces engloutissements successifs; pourtant il sut s'arracher à cette torpeur pour se livrer à la joie sans mélange de regarder les doigts maigres & noueux de Naïs faisant machinalement des trilles & des arpéges sur la table.

— Savez-vous bien, monsieur Cabeſtan, qu'il y a eu trois ans à la Noël que nous n'avons pas eu le plaisir de vous avoir à dîner? observa entre deux petits verres madame Bourrache, — vous devez vous le rappeler? Le docteur Pall, — un bien charmant homme! — m'avait envoyé, pour la circonſtance, six bouteilles d'un vieux bourgogne... Je ne vous dis que cela, monsieur Sigismond...

Et l'affreuse femme fit claquer sa langue, comme pour donner un dernier bravo au vin de l'eſtimable docteur.

— Un crâne vin! madame Bourrache, & qui faillit même nous jouer des tours de sa façon... Vous aviez alors chez vous deux fillettes, deux jumelles.

— Les petites Charité, interrompit Naïs.

— Qui nous servaient... Et l'une d'elles, s'il m'en souvient, cassa l'une de ces fameuses bouteilles...

— Rose! une petite dévergondée...

— Blonde & rieuse... dont vous caressâtes l'une des joues de votre main... Sa sœur, l'autre, car elles se ressemblaient tellement toutes les deux, que ç'aurait été à jeter sa langue au chat plutôt que de les diftinguer l'une de l'autre... Mais enfin... l'autre...

— Marguerite ! une hypocrite !...

—... voulut défendre sa sœur... Et je crois bien que sans moi vous n'auriez fait qu'une gorgée des deux sœurs...

— Oh ! il y a longtemps que maman a mis à la porte ces vagabondes...

— C'est-à-dire, ma fille, objecta le vieux voyageur, qu'elles sont parties sans prévenir personne.

— Oui, comme des ingrates qu'elles étaient, comme des riens du tout, vociféra la sage-femme, à laquelle le *mêlé* montait au cerveau, & dont le front se couvrait de rougeurs squameuses.

— Sait-on ce qu'elles sont devenues ? demanda le jeune voyageur, s'intéressant malgré lui au sort de ces pauvres enfants.

— Qu'eft-ce que ça vous fait, monsieur Sigismond ? Bien sûr que ça aura mal tourné ; on m'a dit comme cela que Rose était sur les planches...

— Au théâtre ? s'écria Sigismond électrisé par ce mot fatidique ; une artifte ! Et l'autre ?

— L'autre, Marguerite? Ah! celle-là n'était bonne qu'à faire de la viande d'hôpital... A votre santé, monsieur Cabeftan!

— A la vôtre, madame Bourrache!

Et l'on choqua les verres de nouveau.

Puis madame Bourrache, secouant son mari, lui dit d'une voix avinée :

— Eh bien! trémoussez-vous donc un peu, Clodomir, vous restez là comme un dieu *terne*.

Un train venait d'arriver, & la cour du chemin de fer était encombrée de nouveaux débarqués grelottants & ahuris, lorsque la noble société de la sage-femme sortit de la buvette.

Le père Bourrache déclara que le moment était venu d'échanger les adieux, attendu qu'il saurait fort bien retrouver tout seul ses bagages.

Athénaïs embrassa son père. Céleftine hasarda la proposition suivante : qu'il n'eft pas prudent de se mettre en route le ventre vide. Mais le voyageur en chapeaux de gendarmes retorqua la proposition de son intrépide moitié, en lui faisant remarquer, — avec une juftesse qui prouvait l'équité & la douceur du caractère du bon M. Bourrache, — que c'était lui, lui seul qui partait; que par conséquent, elle, madame Bourrache, aurait tout le temps, après son départ, de combler les vides.

Le pauvre homme réussit à grand'peine à

s'arracher des bras de sa fille, qui ne cessait de lui répéter :

— Tu songeras à moi, papa, tu sais ce que tu m'as promis !...

— Oui, ma fille, oui, ma Naïs, tu peux compter que cela se fera à mon prochain retour.

— Tu m'as dit cela toutes les fois...

— Oh ! mais, cette fois, sois tranquille, je t'en ramènerai un.

Madame Bourrache, qui, depuis qu'on était sorti de la buvette, était travaillée par la secrète envie d'y retourner combattre la grippe, interrompit les épanchements, & le représentant de l'illuftre maison veuve Palkock & fils fut rendu à la circulation.

Pour être conforme à la vérité, il eft jufte de dire qu'à chaque voyage le digne père Bourrache promettait à sa fille de lui rapporter un bon petit jeune homme, que l'on ferait bien & dûment légaliser pour époux par M. le maire.

Hélas ! jusqu'à ce jour il était revenu bredouille de cette chasse au mari.

Après avoir maintes fois promis à Céleftine d'aller partager son modefte ordinaire, Sigismond s'éloigna de son côté en sifflant l'ouverture de *Fra Diavolo*.

Lorsque tout à coup il s'arrêta en s'écriant :

— Par saint Jacques de Compoftelle, je ne

me trompe pas ! voilà messire Paul Delcamp en joyeuse compagnie.

Et l'ex-comique se campa dans une attitude que n'eût pas désavouée M. Mélingue.

De nombreuses poignées de main s'échangèrent, ainsi que c'eſt l'usage, & Cabeſtan se mêla au groupe de ses camarades.

Paul Delcamp était un grand jeune homme de trente à trente-deux ans, aux membres bien attachés. La main fine & longue était soigneusement gantée de peau de chamois, le pied petit & cambré était emprisonné dans de souples bottines de chevreau.

Ses vêtements de couleur sombre sortaient évidemment de chez les meilleurs faiseurs, & rien pourtant dans sa tenue n'était affecté; pas un bout de cravate ou un bijou qui attirât l'œil.

A voir cette tête bien équilibrée, souriante & ouverte, ces grands yeux noirs expressifs & caressants, cette bouche bien dessinée, mais légèrement railleuse, ombragée d'une mouſtache soyeuse, & ce large front rayonnant d'intelligence, on eût dit que cette tête était celle du fils d'un gentilhomme ou d'un opulent financier.

Et pourtant Paul Delcamp était un simple commis voyageur en vins, représentant l'antique maison Tampier frères, de Bordeaux, Valence et Épernay.

Enfant d'une génération avortée par le mou-

vement révolutionnaire de 1848, son père avait été contraint, à la suite de désastres commerciaux, de le retirer du collége avant l'achèvement de ses études.

En examinant avec quelque attention l'esprit de la bourgeoisie sous le règne de Louis-Philippe, on y découvre une contradiction assez bizarre. A cette époque, où l'argent primait tout, gloire ou génie, ces mêmes hommes, qui ne tenaient leur puissance que dans des capitaux qu'ils avaient gagnés dans l'industrie, conçurent au fond de l'âme un mépris aristocratique pour ce qui touchait à l'agio, commerce ou industrie, le coton, le sucre ou le fer.

Ils n'osaient l'avouer, mais n'était-ce pas le confesser que de rechercher des alliances dans la haute caste, ou de détourner leurs enfants d'une profession où ils avaient fait fortune? Les marchands de ce temps rêvaient pour leurs filles au moins le tortis de baronne, & pour leurs fils l'épée du soldat ou la robe du magistrat.

L'École polytechnique, celle de Saint-Cyr, ou l'École de droit! Y faire admettre leurs enfants; voilà quelle fut l'ambition des pères de 1830.

1848 bouleversa tous ces projets & saccagea toutes ces espérances. La disette d'argent s'ajoutant aux terreurs politiques, les commerçants se recroquevillèrent dans leur boutique en y attirant leurs *petits*.

Delcamp fut de ces petits & rentra dans sa famille avec une inftruction ébauchée, sans diplômes qui lui ouvrissent les carrières libérales, sans connaissances spéciales acquises par la routine derrière un comptoir ou dans une usine.

Mais il avait bel air & belles façons : *il représentait bien.* Un ami de son père, négociant en vins à Bordeaux, offrit de l'employer dans sa maison, à des conditions modiques, — il eft vrai; — en commençant, dix francs par jour de frais de route & quinze cents francs d'appointements par an; en dehors de ces chiffres fixes, Paul recevrait, en outre, cinq & dix pour cent, selon les vins, sur toutes les affaires.

En quelques années, grâce à une tactique toute nouvelle dans la façon d'*enlever* une commission, à son esprit conftamment aimable, à la diftinction de ses allures, grâce surtout à certains talents d'agrément, — il était bon musicien & dessinait un peu, — Delcamp s'était conftitué une clientèle amie qui lui rendait bon an mal an de douze à quinze mille francs.

Mais le labeur était incessant, & les plaisirs devaient marcher de front avec les affaires. Quant à l'avenir, Delcamp, nature généreuse & sûre d'elle-même, n'y avait jamais songé sérieusement.

Terminons cette présentation, faite un peu à la diable, en pleine gare de chemin de fer, sous

le froid & la bise, pour passer à celle des deux autres personnes qui accompagnaient Paul Delcamp.

D'abord mademoiselle Pirouette, — une enfant de la balle, — ex-marcheuse de l'Opéra. Un faux pas avec une basse profonde l'avait amenée à chanter les deuxièmes Dugazon à Béziers ; une fausse note la décida à retourner à Paris jouer *la dame de cœur* ou *de trèfle*, je ne sais, dans une revue des Délassements-Comiques.

Les stalles d'orchestre furent satisfaites de la mine égrillarde de miss Pirouette, & prodiguèrent de chauds applaudissements à certain pas un peu risqué. Les petits journaux déclarèrent que jamais, sur aucune scène française, on n'avait jusqu'à ce jour dansé d'une façon aussi ruisselante de passion la *Pirouette orageuse*, & surtout avec d'aussi belles jambes.

Cette déclaration courageuse mais sincère de la presse parisienne faillit causer une révolution de palais dans les Principautés danubiennes.

Les correspondants de journaux étrangers, gens qui enveniment toutes les questions, avaient surpris, écrivirent-ils, des mots aigres & malsonnants échangés entre des princes valaques & moldaves.

Heureusement que la sagace *Indépendance*

belge ramena les choses sur son véritable terrain : une simple querelle de cabinet... de boudoir, affirmaient les malins bien informés.

Pirouette tint pendant quelques secondes l'Europe haletante sous les gigantesques talons de ses mignons brodequins, & tout fut dit.

Dans la vie privée, Pirouette passait pour un *bon garçon*, ayant beaucoup d'amis, même désintéressés.

Delcamp était du nombre; mais l'ami qui les accompagnait, Félicien Blaireau, couvait d'autres intentions.

Figurez-vous un petit homme aux bras trop longs, maigre, blême, ravagé... avec des yeux proéminents, à ce point qu'on pouvait craindre de les voir à tout inftant s'élancer hors de leurs orbites oppressives. Tel était Félicien Blaireau. La souffrance morale, disait-il, l'avait disloqué. Mais il avait dompté la douleur, & il était revenu vainqueur du pays des illusions. Son gros œil gris avait la prétention d'être pénétrant & de voir clair dans l'humaine comédie.

Ce n'eft pas à Blaireau qu'on en eût fait accroire.

On aurait dit à Blaireau que l'âne de Balaam avait parlé. Blaireau aurait répondu : C'eft possible ! Mais on lui aurait affirmé que M. Feydeau avait du génie... Blaireau aurait répondu : Je n'en crois rien.

Très-sceptique en tout, Blaireau, très-sceptique !

Cabeftan l'avait un jour jugé par ce mot mémorable de profondeur comique :

— Blaireau eft un bon garçon, quoique je le croie mauvais homme au fond.

Tous les voyageurs de commerce le connaissaient, & tous s'étaient demandé pour quel article voyageait le sombre Félicien. Myftère !

Nous, qui ne devons rien ignorer, nous confierons au lecteur que...

Félicien Blaireau était voyageur en fous.

— Voyageur en fous ! va-t-on s'écrier. Quelle diable de profession eft celle-là ?

Voici !

Lorsque l'illuftre Américain, le docteur Pall, eut réuni les fonds indispensables à l'inftallation de son établissement de santé modèle, *Madhouse*, il fit ce simple raisonnement : Mes confrères attendent les malades, moi j'irai les chercher.

Alors il lança au travers de la France une réclame vivante dans la personne de Félicien Blaireau, qui, en plus de ses émoluments, touchait une prime par tête d'aliéné qu'il racolait.

Soit amour de la science, soit ardeur au gain, Blaireau en était arrivé à découvrir des cas d'aliénation mentale chez tous les gens qu'il fréquentait. Ses amis mêmes devaient, — c'était

sa conviction & son espérance, — devenir tôt ou tard ses clients & terminer leurs jours dans *Mad-house*.

Pour le moment, la seule folie qui semblait l'intéresser était celle de la fantasque Pirouette, qui riait comme une bête aux hâbleries de mons Cabeftan.

— Il nous fait bien attendre, s'écria tout à coup Delcamp, interrompant les bavards; nous nous gelons sur ce trottoir; si nous allions voir à la salle des bagages si Raoul eft arrivé?

— Tout de même! repartit le Marseillais.

Et tous se dirigeaient vers l'endroit désigné, lorsque au même inftant un jeune homme à la figure couperosée par le froid déboucha suivi d'un commissionnaire porteur de sa malle.

— Ah! le voilà! exclama Delcamp.

En effet, le nouveau débarqué, joli garçon, coftumé d'étoffes anglaises bariolées de couleurs voyantes & coquettement enveloppé dans un plaid écossais de même goût, courut à eux.

— Messieurs, Raoul Masson, mon ami, que je vous présente, dit Paul Delcamp en lui serrant la main.

— Monsieur eft de la fabrique? insinua Cabeftan se servant ainsi d'une expression familière aux commis voyageurs.

— Oui, monsieur, répondit Raoul, en nouveauté, de la maison Écorchevif, Goullu & Cie.

— Bonne maison! répliqua Sigismond...

— En route, messieurs... Oh! hé! cocher! héla Delcamp.

— Alors au revoir, mes bons! dit Sigismond un peu contrifté de quitter ses camarades.

— Tu pars donc? demanda Paul...

— Par le train de cinq heures dix...

— Tu partiras demain...

— Impossible!

— Madame a besoin de tes services.

— Oui, monsieur, répéta Pirouette en donnant à sa voix une inflexion câline & niannian; nous avons besoin de vous, na!

— Et les affaires, madame?...

— Je me moque de vos affaires; vous ne nous quittez pas, entendez-vous, monsieur Sigismond... Faites cela pour une pauvre artifte dans l'embarras.

— Artifte?

— Dramatique! pour vous plaire, oui, monsieur...

Cabeftan n'écouta pas la fin de la phrase: une artifte dramatique, une camarade de planches! L'art d'abord, les affaires après! Il courut au bureau des dépôts faire enregiftrer ses caisses, & revint quelques secondes après rejoindre ses amis.

Ils s'entassèrent tous les cinq, de leur mieux, dans une voiture de place.

— A l'hôtel du Cadran, rue Saint-Sauveur, cria-t-on au cocher.

Pendant le trajet, Raoul Masson parut fort préoccupé du désordre que le voyage avait apporté à sa toilette; à plusieurs reprises il demanda même la permission, — qu'on lui refusa, — d'aller se faire raser.

— Voyons, messieurs, je ne suis pas présentable, objectait-il.

— Si fait, très-bien, répondait machinalement Delcamp, tout entier pour le moment au langage coloré de Cabestan, dont Pirouette riait à trente-deux dents déployées. Blaireau, lui, faisait de son jaloux & semblait fort irrité de la gaieté de Pirouette.

— Hein! ressemble-t-il assez à Lassouche! Comme c'est ça! s'écria à la fin Pirouette enthousiasmée; hein! n'est-ce pas, Blaireau?

— Possible, grommela Félicien Blaireau d'un ton rogue. Les hommes ressemblent toujours plus ou moins à une bête... Lavater, page 156, tome II.

Le voyageur en fous était de ces hommes complets qui ne hasardent jamais une opinion sans citer leurs auteurs.

Ce point de vue physiologique ne fut pas autrement débattu, parce que la voiture venait de s'arrêter devant l'hôtel du Cadran.

CHAPITRE IV

LE CAFÉ DU CERCLE

Vers neuf heures du soir, deux voitures de remise vomirent sur le trottoir qui longe le café du Cercle, boulevard Montmartre, Paul Delcamp, Sigismond Cabeftan, Félicien Blaireau, Raoul Masson, déjà nommés, & miss Pirouette, que nous nommons en dernier, pour la bonne bouche.

Cette bande joyeuse, après avoir déposé à l'hôtel du Cadran les bagages du commis en nouveauté, s'était précipitée chez un traiteur, ou plutôt un gargotier de bon aloi, & y avait consommé un solide repas, fortement épicé, — cuisine de voyageurs, — & arrosé de vins des meilleurs crus.

Le reftaurateur était des clients de Delcamp.

Mieux reliés entre eux par des toasts, nos

ambassadeurs & leur *Patti* méconnue s'étaient juré une solidarité à la vie à la mort.

Ils montèrent donc ensemble l'escalier de l'estaminet avec cette allure bruyante de gens qui se sentent en force dans un lieu public.

Un « tiens ! » que la surprise fit détonner, arrivant droit d'une banquette du fond, dès leur apparition, les fit tous barrer vers l'endroit d'où l'on semblait les héler.

— Laurent Teinturier ! s'écrièrent-ils en même temps, les uns avec une voix de basse, les autres avec un fausset goguenard.

Ce nouveau personnage, que nous prendrons à peine la précaution de présenter au lecteur, espérant bien le voir se présenter lui-même tout à l'heure sous son aspect caractéristique, n'était autre qu'un confrère des arrivants.

Laurent Teinturier voyageait pour les fers creux, tôles laminées, cuivres natifs & autres graves produits industriels.

Ses rapports constants avec les ingénieurs, maîtres de forges, élèves de l'École centrale ou des mines lui avaient fait contracter la manie ridicule de se prendre au sérieux ; si bien au sérieux qu'il souriait de pitié aux plaisanteries de ses confrères & conservait éternellement à sa conversation un ton aussi pesant que métallurgique.

Cela dit, pour laisser à la société Pirouette &

compagnie le temps de s'asseoir auprsè de Teinturier, ouvrons le feu du dialogue.

— Garçon, des bocks! Kelner! Landsman! de la bière! Tavernier du diable, à boire!

On les servit moins vite que si un seul eût parlé, mais enfin le garçon apporta des bocks. Il y avait presse dans le café, ce *jour* étant, comme dirait Calino, une *nuit* de bal à l'Opéra.

— Et ce coup de cachemire, jeune homme? dit Raoul au garçon.

Dans aucune circonſtance Raoul ne perdait le sentiment de la propreté... rapport aux manches d'habit.

Puis il donna un léger coup d'œil à sa coiffure dans la glace, ramena une mèche rebelle, & profitant d'une clairière de silence dans ce tohu-bohu, il dit :

— Ah ça! Pirouette, nous direz-vous enfin le motif flatteur mais mystérieux de votre inſiſtance à nous retenir tous ce soir comme une couvée de tourtereaux?

— Oui! reprit Cabeſtan, qui jusqu'ici n'avait cédé à personne les répliques de Pirouette.

— Inconvenant! grommela Blaireau. Moi je suis... je ne demande pas où.

— Pirouette va parler: la parole à mademoiselle Pirouette! interrompit Delcamp.

— Voilà! fit Pirouette avec solennité.

Ici elle prit un temps pour mieux intriguer

ses interlocuteurs. Raoul en profita pour donner un second coup d'œil dans la glace & s'adresser un sourire de satisfaction, & Blaireau pour lui vider par inadvertance sa chope pleine.

— Mes petits enfants... reprit Pirouette.

Ceux de nos lecteurs qui ont été reçus à la cour n'ignorent pas que c'est ainsi que les *princesses* parlent aux *ambassadeurs*, dès qu'ils ont ensemble cassé une croûte & bu un verre de clos-Argenteuil.

— Mes petits amours, quoique je n'en aie pas l'air ni la chanson, je dois à mon *popiétaire* quatre termes, & qu'il n'y en a pas pour peindre l'inquiétude qui m'agite.

— Qu'il n'y a pas *de quoi?* dit Teinturier en posant la poignée de dominos qu'il avait à la main.

— De termes, répondit Pirouette.

— Pour rendre, ajouta Cabestan, l'inquiétude qui agite...

— Son pauvre petit cœur, continua Masson.

— Allons, laissez-moi, interrompit Teinturier comprenant enfin. Avec toutes vos bêtises vous me feriez poser du trois sur du blanc.

Et il rattrapa gravement ses dés.

— Et je vous invite, reprit Pirouette, à me donner un bon conseil.

— Un conseil... Vous savez le proverbe, mademoiselle, dit Teinturier se jetant de nouveau

à la traverse de la conversation, les conseilleurs...

— Ne sont pas les payeurs... & cela te rassure, acheva ironiquement Delcamp... Teinturier a raison, ma fille, avec quatre termes dus il n'y a pas de bon conseil possible au monde, dût-il n'avoir jamais de fin.

— Vrai ? dit Pirouette en projetant un regard circulaire.

L'assemblée reſta muette.

— Vrai ! répéta-t-elle ; une fois, deux fois, trois fois ?

Même silence.

— Eh bien, alors, mes tourtereaux, je ne vous considère plus que comme une nichée de hiboux aveugles... & c'eſt moi, Angélique Pirouette, malgré mon âge tendre & mon sexe faible qui vous le dis hautement ! Comment ! vous n'avez pas compris que je sais d'avance qu'il n'y a pas de conseil bon, médiocre ou même mauvais en pareil cas ?...

— En conséquence ? continua Raoul.

— Chut ! fit Pirouette impérative. Vous êtes tous beaux, jeunes, forts. Il faut me donner un coup de main pour déménager clandeſtinement cette nuit.

— Les *clochettes de bois*, dit Cabeſtan, je tiens cela dans mes articles.

— J'entends, ajouta Blaireau, vous voulez nous faire voyager pour Sainte-Pélagie.

— Oh! messieurs! reprit Pirouette de l'air pleurnicheur d'une soubrette de comédie qui prend les coins de son tablier.

Quelques regards méditatifs s'échangèrent parmi les *ambassadeurs*. Et tout à coup, surprenant une velléité dans l'hésitation, Cabeſtan s'écria d'un ton mélodramatique :

— Messieurs, une femme souffre dans son armoire à glace, gémit dans son canapé, je ne parle pas du bois de lit, il eſt inviolable! & nous gens d'action, nous des hommes appartenant à la portion militante & généreuse d'un pays comme notre belle France, nous laisserions cette gracieuse victime aux prises avec son *popiétaire?* Non, cela ne sera pas, cela ne se peut, cela n'eſt pas possible. Il eſt impossible que cela se puisse, il ne se peut pas que cela se puisse, pour me servir de la langue simple & éloquente de l'éminent critique monsieur Jules Janin... J'ai dit.

— C'eſt évident, vociféra Raoul enlevé par la harangue de Sigismond.

Ce premier mouvement entraîna les autres moutons, & tous sautèrent à la queue leuleu.

Quand le brouhaha de l'acclamation se fut apaisé, Blaireau demanda fort judicieusement du haut de quel étage il faudrait *opérer*.

— Du troisième, susurra timidement Pirouette.

— Bigre! fit Cabeftan avec l'émotion d'un homme qu'un chien de Terre-Neuve lâcherait au milieu d'un fleuve.

Il y eut un nouveau silence.

— Eh bien! reprit Blaireau, je ne vois pas là de quoi vous étonner, messieurs; Pirouette nous dit simplement que c'eft par une fenêtre du troisième étage de sa maison, nuitamment, que nous devons enlever son mobilier. Il faudrait être fou pour hésiter une seconde à accomplir un acte aussi naturel.

— Mais les moyens?... objecta Delcamp.

Pirouette s'apprêtait à répondre quand tout à coup, jaloux de placer un mot & d'effacer ce qui avait été dit jusqu'ici par la solidité de sa proposition, Teinturier, l'homme aux fers creux, prit la parole avec l'autorité d'un savant dont l'avis eft indiscutable.

— Un moyen! s'écria-t-il. A l'aide d'une petite chèvre en fer forgé presque portative & dont la force dynamique calculée sur l'emploi...

— Où eft-elle? demanda Paul.

— Calculée sur l'emploi probable des pondérations... continua imperturbablement Teinturier.

— Où eft-elle? hurla-t-on de toute part.

— Chez l'inventeur, 10 *bis*, rue des Carrières, à Puteaux, répondit Teinturier.

— Je m'offre à aller la prendre, dit Blaireau.

— Hélas ! reprit le commis voyageur en métaux, elle eſt scellée dans son atelier, & même par un procédé bizarre que je pourrais vous détailler, si...

— Assez ! assez ! dit Masson.

— L'échafaud ! dit Cabeſtan.

— Une douche ! dit Blaireau.

Quand l'incident Teinturier fut vidé, on redemanda des bocks, & Pirouette reprit :

— Messieurs, mes bons messieurs, sans la dynamique de M. Teinturier, j'allais vous apprendre qu'en prévision de tout événement j'ai préparé chez moi un lot d'excellentes cordes dont l'emploi bien calculé...

— Compris ! fit Cabeſtan ; mais où transportera-t-on les meubles ?

— Que vous importe ? objecta dédaigneusement le voyageur en fous.

— A deux pas de chez moi, au coin de la rue de Trévise, chez ma blanchisseuse ; une dette de quatre-vingts francs lui a inspiré l'hospitalière idée de recueillir dans sa boutique ma parure de palissandre.

Mademoiselle Pirouette était, par-dessus toute chose, une femme de haut mouvement & d'initiative ; aussi, pour battre le fer pendant qu'il était chaud, ajouta-t-elle :

— Mes chers sauveurs, voici onze heures & demie qui sonnent à l'horloge du dôme; il eſt bon, pour ne pas éveiller les soupçons, de rentrer de bonne heure; & comme si de rien n'était, je propose un punch chez moi, en attendant l'heure propice.

— Hurrah pour le punch! s'écria Masson brûlant du désir de voir l'aimable & pittoresque fouillis qui résulte des préparatifs du déménagement d'une jolie femme.

Tout le monde se leva, à part le prudent Teinturier, qui priait d'attendre la fin d'un bezigue en deux mille quatre cents, & l'on partit sans lui.

A la porte du café, Sigismond fut pris à la gorge par un de ces brouillards tellement intenses qu'ils piquent aussi les yeux.

— Amis, tout conspire au succès de notre noir projet, dit-il en se retournant vers ses camarades.

Et l'on se mit en marche, Cabeſtan donnant le bras à Pirouette.

On approchait de l'inſtant décisif. Sur le boulevard, la conversation tomba à plat : chacun était préoccupé de la fin finale.

On se contentait de chantonner pour prendre une contenance & dissimuler l'inquiétude respective.

D'abord ce fut Cabeſtan qui, pour rassurer sa compagne, fredonna la sortie de scène suivante :

La nuit,
Sans bruit,
Dans ce réduit,
On nous conduit.

Ensuite Blaireau, Masson & Delcamp, qui, à trois parties, psalmodièrent en accompagnant Cabeſtan, qui improvisait dès paroles de circonſtance :

Que Dieu favorise
C'te noble entreprise
Que la garde grise
N'approuverait pas.
Car ru' de Trévise,
Par notre entremise,
Meubles & chemise
Vont sauter le pas.
Faut pas de sottise } *bis.*
Ni de patatras! }

A part que Delcamp s'absenta un moment pour acheter chez l'épicier du faubourg Montmartre du sucre, des citrons & deux bouteilles de rhum, il n'y eut aucun incident remarquable à relater jusqu'à la porte de Pirouette.

La main sur le bouton de la sonnette, la jeune comédienne se retourna & dit :

— Messieurs, pas de bruit en montant, mais

aussi pas d'affectation; tâchons d'être naturels, puisque nous allons être forcés d'être héroïques.

Et calme sous le feu de la mitraille *anglaise*
La garde de *Pirouette* entra dans la fournaise!

CHAPITRE V

LE DÉMÉNAGEMENT DE PIROUETTE

Comme des comédiens, en arrivant dans une ville, vont voir leur théâtre avant même d'aller à l'auberge pour s'assurer de l'arrivée de leurs bagages, tous nos amis, une fois entrés dans l'appartement de Pirouette, se précipitèrent à la fenêtre, l'ouvrirent & discutèrent la manœuvre qu'ils devaient exécuter durant la nuit.

Ensuite on passa à l'inspection des meubles, dont l'on supputa le poids.

Pirouette allait, venait; puis apportant le saladier sacramentel, elle leur dit :

— Messieurs, j'avais oublié de vous communiquer deux circonstances propres à réchauffer votre audace. Le locataire du second passe la nuit à l'Opéra; & quant à la locataire du premier, elle a été vendue avant-hier.

— Alors l'entreprise devient élémentaire, répondit Delcamp, & vraiment nous avons à demander grâce à Pirouette de la discourtoise hésitation que nous avons montrée.

Puis autour des flammes bleues du punch s'enroulèrent mille lazzis sur les propriétaires, les portiers & les huissiers, dans le genre de celui-ci que Masson donna comme lui étant personnel :

L'aventure d'un portier borgne qu'une folle maîtresse à lui embrassait sur son bon œil pendant qu'il emportait un lavabo.

A l'aide de ces lazzis & de beaucoup d'autres de même farine, on atteignit le fond du saladier & aussi une heure du matin.

— Taïaut! taïaut! dit à mi-voix le fougueux Cabeſtan.

Et chacun se remit sur pied.

Ainsi qu'il avait été convenu, Blaireau & Cabeſtan devaient aller dans la rue pour recevoir les meubles & les transporter un à un chez la blanchisseuse; avant de partir, ils se munirent non-seulement de deux gros paquets de linge, mais encore, — en carnaval cela pouvait passer, — de robes de femme, qu'ils revêtirent, afin de recéler sous l'ampleur de la jupe le plus d'objets possible, tels que peignes, brosses, petits bronzes d'art, bottines neuves & autres menus objets & oripeaux, — conſtituant l'attirail d'une comé-

dienne, — suspendus autour de la taille par d'innombrables cordons, comme les bouquets de fleurs sèches à la porte d'un herborifte.

Ils descendirent l'escalier sans encombre.

Quand le temps à peu près voulu pour aller déposer ces premières épaves chez l'obligeante blanchisseuse fut écoulé, Masson, se penchant par la fenêtre, articula un discret pft ! Le brouillard s'était épaissi à ce point, qu'il eût été impossible de rien diftinguer, même du rez-de-chaussée.

— Pft ! répondit-on d'en bas.

— A l'œuvre ! dirent Delcamp & Masson.

Là-dessus ils attachèrent les cordes à l'armoire à glace, débarrassée de son chapiteau, de ses planches & de sa glace. C'était la plus grosse pièce ; les autres descendraient par fractions moins inquiètantes.

— Es-tu sûre de la longueur des cordes, Pirouette ? demanda Delcamp.

— Oh ! oui ; allez sans crainte ; il y en a deux fois plus qu'il n'en faut.

Le meuble fut lancé dans l'espace. En effet, arrivé à deftination, lorsqu'il ne pesa plus sur la corde, il en reftait encore un grand bout dans la chambre.

Masson & Delcamp attendirent le temps nécessaire pour que leurs amis déliassent les nœuds en bas, après quoi ils ramenèrent les engins de

sauvetage & continuèrent ainsi de suite pour tous les meubles gros ou petits, avec une telle diligence, que la besogne fut heureusement terminée en moins d'une heure.

A part le coup de balai que les locataires révérencieux ont la coutume de donner avant de vider les lieux, pour rejeter les résidus & les tessons dans la cheminée, il n'y avait plus rien qui garantît ce croquemitaine de *popiétaire.*

Alors Pirouette & ses complices poussèrent un éclat de rire qui, pour être étouffé, n'en était pas moins formidable, ainsi que des sauvages ivres de victoire & brandissant en l'air la tête d'un ennemi ou d'une bête féroce. Cette gaieté calmée, ils descendirent, toujours sans affectation, & demandèrent le cordon, qu'on leur octroya aussi sans affectation.

Dans la rue, ils ne furent pas peu surpris de trouver Cabestan & Blaireau battant la semelle sur le trottoir.

— Eh bien! leur dit Pirouette, qu'attendez-vous donc? C'est fini; nous croyions aller vous rejoindre chez la blanchisseuse?

A quoi Cabestan répondit...

Mais sa réponse, si on la mesurait à son importance, n'exigerait pas moins d'un, deux & même trois chapitres; nous demanderons humblement au lecteur la permission de ne la lui communiquer qu'au suivant, attendu, en outre,

que notre pendule vient de sonner cinq heures & que nous sommes attendus à six ; or vous comprenez, cher lecteur, le temps de s'habiller, de trouver une voiture, d'aller rue... Mais ne vais-je pas vous dire où je suis invité, & chez quelle personne spirituelle, jolie, charmeuse... j'ai l'inappréciable bonheur d'être reçu ?... Pardon, chère lectrice, ce n'eſt pas mon hiſtoire que j'ai à vous conter, mais celle de Paul Delcamp... Peut-être plus tard me laisserai-je aller à la tentation de vous confier les secrets d'Olympe de Circé.

CHAPITRE VI

TSING ! BALAPOUM ! BOUM !!!

— Ah ! vous nous la faites à l'eſtragon ! je la trouve mauvaise, répondit Cabeſtan.

— Ce que nous attendons? reprit Blaireau dans un langage moins funambulesque, mais dont les yeux semblaient vouloir voltiger hors de leur place ordinaire ; que vous ne nous laissiez pas faire le pied de grue. Monsieur eſt un peu faible de là, — & il désigna le crâne de Sigismond ; — & vous savez, il ne faut qu'une secousse un peu forte pour que... Vous me comprenez ?...

— Mais non, pas du tout, interrompit Delcamp. N'importe, une plus longue discussion pourrait tout compromettre, finissons-en & partons.

— Et les meubles ? objecta Cabeſtan d'un œil égaré.

— Quels meubles? demanda Masson; ceux que nous avons descendus.

Cabeſtan ne le laissa pas achever :

— Vous nous avez envoyé des meubles, à nous?

— Quand je le disais! murmura Blaireau : si cela continue, il deviendra fou.

— Mais oui, répliqua Delcamp, les meubles de Pirouette. Voyons, pas de facéties de louſtic.

La querelle menaçait de s'envenimer, & le quiproquo se serait prolongé sans doute longtemps encore, sans un incident qui vint le trancher comme avec des ciseaux.

Un éclat de rire siniſtre, un cri de chouette terrifiant venait de se faire entendre un peu au-dessus de leurs têtes. Au premier apparut, entre deux flambeaux, la figure grimaçante du portier.

Cette apparition était toute une révélation.

Voici ce qui était arrivé :

Le concierge, profitant, lui aussi, du brouillard protecteur, s'était poſté dans le logement inhabité du premier, & le misérable, arrêtant chaque meuble au passage, l'attirait à lui, le rentrait par la fenêtre, le détachait & renvoyait la corde à vide, attendant un nouveau butin.

Du troisième, le mobilier de Pirouette était ainsi déménagé au premier.

Il faut renoncer à dépeindre la conſternation

muette, le désappointement vaniteux qui s'empara de la troupe des conspirateurs.

Il s'écoula ainsi quelques secondes, semblables à celles qui suivent l'ordre de mettre les chaloupes à la mer, donné par un capitaine de bâtiment en perte.

Ce fut Pirouette, cette fois encore, qui donna le *la* de la situation.

— Que le diable emporte le portier, sa porte & sa portière ! s'écria-t-elle gaiement.

Et pour tirer ses séides de la contenance piteuse qu'ils conservaient, elle ajouta, avec une promptitude de parti pris qu'une femme seule peut avoir en pareil cas, pourvu qu'elle soit jeune & assez jolie pour espérer des hasards de la vie :

— Mes bons amis, me voilà sur le pavé ! il eſt trop tard pour trouver un domicile : quel eſt celui d'entre vous assez Écossais pour me donner & non me vendre l'hospitalité ?

— Tron de l'air ! chère Pirouette, j'ai le cœur fendu en quatre, mais je le hacherais menu, menu comme de la chair à pâté, que je ne pourrais pas vous abriter sous mon toit. Et mes infortunés camarades sont logés à la même enseigne que moi.

— Que voulez-vous, mademoiselle, nous ne sommes que des commis voyageurs, reprit Masson, c'eſt-à-dire des gens sans autre domicile

que la banquette du chemin de fer ou le pont de steamboat.

— Si mademoiselle Pirouette veut bien l'accepter, je lui offre une chambre très-confortable à Mad-House, proposa Félicien Blaireau.

— Et une camisole de force pour la nuit, avec des menottes en guise de manchettes, continua Cabeſtan; pourquoi pas Charenton ou Bicêtre?... Hé! mais j'y songe, l'heureux, le magnanime Delcamp conserve, même pendant ses tournées, un logement à Paris.

— Mon Dieu! répondit Delcamp, il y a longtemps que je l'aurais proposé, si la chose était possible.

Puis, s'adressant directement à Pirouette :

— Chère amie, lui dit-il, tu n'hésites pas à penser que je te l'aurais offert de grand cœur, si je l'avais pu, & même bien avant que tu me le demandasses... Mais cela m'eſt impossible, pour des raisons que j'ai même le regret de ne pouvoir donner.

— Ah! ah! dit Cabeſtan, nous y cachons donc une gente bachelette... un ange, une femme inconnue?...

— Non pas, interrompit Delcamp, qui mentait d'une façon visible, palpable, malgré la supériorité de son esprit & de son éducation sur ceux de ses camarades.

— Vous n'y êtes pas, messieurs, dit Masson,

Paul reçoit chez lui de nombreuses femmes de sénateurs, & cela pourrait les effaroucher si elles apprenaient que...

— Pas davantage, interrompit encore Delcamp du même accent vibrant qui le trahissait.

— Alors tu fais de faux billets de banque chez toi ? demanda Blaireau.

— C'eft bon, dit Delcamp, plaisantez tant qu'il vous plaira ; mais je prie Pirouette d'agréer toutes mes excuses de ne pouvoir mettre mon Louvre à sa disposition.

— Alors, messieurs, comment comptiez-vous donc passer la nuit ?

— Nous avions, belle Pirouette, jusqu'à demain matin, la ressource de l'hôtel garni pour une nuit, ou même celle du bal.

— Du bal ! dit Pirouette ; tiens, c'eft vrai. Que je suis bête ! il y a bal partout cette nuit, & ce déménagement me l'avait fait oublier. Allons au bal.

— L'acte du bal ! reprit Sigismond en riant & chantonnant le fameux couplet de :

Au bal ! au bal !...

— Au bal, c'eft entendu, répéta la bande redevenue folâtre.

— Paré !

— Masqué !

— Travefti !

Dirent-ils encore tour à tour.

— Nous déguisons-nous ? demanda Masson.

— Parbleu ! répondit Pirouette, je vais chez la blanchisseuse passer mon joyeux débardeur. Où m'attendez-vous ?

— Où allons-nous ? dit Raoul.

— A l'Opéra, je suppose, répliqua la comédienne.

— Bigre ! fit Cabeftan sur le ton d'un homme qui, sans le faire exprès, a jeté deux sous sur la tête d'un joueur d'orgue.

— Après nous la fin du monde, reprit Raoul.

— Je ne vois là rien de bien extraordinaire, grommela Félicien.

— Alors c'eft convenu, dit Pirouette ; attendez-moi au Divan, dans le passage.

Et la charmante fillette disparut dans le brouillard, légère comme un sylphe, alerte comme un feu follet.

Trois quarts d'heure après, Paul Delcamp en domino, Pirouette en débardeur, Cabeftan en malin de faubourg, Blaireau en vachère & Masson en Amour, faisaient leur entrée dans le bal de l'Opéra.

..... Tsing ! boum, pan, pan, tsing ! oh ! ah ! pouah ! tsing, poum, poum ! . . . .

Telle eft, je crois, la manière la plus exacte

de décrire l'effet que produit au premier moment le bal de l'Opéra.

Cela épouvante, ahurit, grise, affole, harasse... & finalement fait regretter le calme de sa chambre & son lit, à moins que vers deux heures du matin on ne vous emporte à l'hôpital, au poſte ou à la Morgue; ce qui alors amène d'autres réflexions dans le cerveau de la victime.

Voilà donc nos amis mêlés au tourbillon, dansant frénétiquement, buvant fiévreusement... Et allez donc !

..... Tsing, boum, pif paf, balapoum, boum, boum, balapoum ! Tu t'en ferais mourir! Tsing, balapoum ! allez-y ! turlututu, turlututu ! tsing! boum !

Que d'éléments de deſtruction, de phthisie, de bronchite, de... Cela ne fait rien ! le vertige eſt contagieux, irréſiſtible.

Que d'épaules nues, de chemisettes aventureuses, de petits pieds de satin, de frou-frous à allumer la folie dans le cerveau des hommes!

Que de bras musculeux, de gaillards énergiques, de carrures imposantes à dompter les réſiſtances résolues des femmes.

Malabouin ! Pinsche ! Pinsche ! Tra la la la! Malaboum !

Oh ! avoir un joli coſtume, des gants frais,

vingt ans & de quoi prendre une voiture! ah! quelle joie!

Oh!! avoir vingt-cinq ans, cent francs dans sa poche & pas de bureau le lendemain! ah! quel enchantement!

Oh!!! avoir cinquante ans, avoir été au bal de l'Opéra, avoir eu vingt-cinq ans & ne les avoir plus! ah! l'horrible! l'odieux!

Au milieu de cet immense, de ce fantaftique, de ce gigantesque Troun, la, troun, poum, panpatapam, tsing, balapoum! nos amis s'en donnaient à cœur joie, autant pour le plaisir en lui-même que pour s'étourdir sur la déconvenue de la soirée.

Tout allait bien.

Delcamp, — un peu plus calme que sa bande, il faut en convenir, — était adossé à une colonne, près de la porte du foyer, lorsqu'un petit domino rose vint à passer.

Figurez-vous un petit domino rose en taffetas frais, agrémenté aux pieds, aux mains, sur la tête, à la taille, de mille riens repassés, tuyautés, plissés, sentant bon, marchant avec toute la friponnerie du sexe & la naïveté de l'âge, & laissant derrière lui dans le souvenir un tel sillage de grâce, de coquetterie & de désirs, qu'avec une épée dans le ventre ou une balle dans la tête, on songerait encore à ce petit domino rose.

— Oh! la jolie fille! exclama Delcamp avec

cet accent d'admiration spontanée qui plaît tant aux femmes.

— Autant que tu dis? interpella le domino d'un air qui demandait *bis;* redites-moi que je suis jolie!

— Plus encore!

— Prouve-le-moi!

A ce propos d'Opéra, Delcamp répondit en lui prenant la taille & l'entraîna dans un coin écarté du foyer, où ils pussent causer librement; puis il ajouta :

— Il faut que je t'emporte, que je te mange, que tu ne revoies plus jamais d'autre homme que moi.

A ce diapason éminemment artificiel, la conversation ne pouvait languir. Le petit domino parlait, souriait, se trémoussait comme un gentil écureuil qui gruge une noisette.

Pourtant, au bout de peu de temps, le jeune commis voyageur parut écouter la voix, observer les geftes, épier les regards de son interlocutrice avec plus de curiosité inquiète que de plaisir.

Bref, il laissa tellement tomber le feu de ses galanteries apprêtées, l'artifice d'une passion surchauffée, que le petit domino rose s'envola comme un moineau franc.

Alors il courut après elle, se perdit dans la foule... & comme nous ne sommes ni amoureux

du domino rose, ni intrigué par lui, nous ne suivrons pas Paul Delcamp, & le retrouverons si nous pouvons... & revenons à ses amis.

Eux ne s'amusaient point aux bagatelles, ils en prenaient pour leur argent, & si bien qu'ils n'en pouvaient déjà plus.

Écoutons le colloque suivant :

— Tiens ! s'écria tout à coup Cabeſtan de cette voix forcée qui caractériſe le commencement de l'ivresse, tiens ! cette vieille tringle de Laurent Teinturier.

— Oh ! que c'eſt bête de nommer ici les gens par leur nom, répondit ce dernier. Eh bien ! oui, c'eſt moi ! Ah ça ! il eſt donc écrit que nous nous rencontrerons partout ce soir ?

— Ça te chagrine, mon ange ? reprit Blaireau, non moins atteint que Cabeſtan.

— Ah ça ! mon poulet, continua Sigismond, c'eſt donc comme cela que tu vas au bal chez le miniſtre ?

— Nous en a-t-il assez savonné, ce soir, de son bal chez le miniſtre ? ajouta Raoul le visage enluminé par le punch.

— Mais je m'y suis rendu en effet ; j'en sors... je m'y ennuyais &...

— Tu es parti, parce que le miniſtre te tapait trop sur le ventre, pauvre chéri ! dit Cabeſtan ; vieille gueuse d'étain, vieux kilo sans contrôle, eſt-tu assez farceur avec ton air idiot ?...

Allons, ça ne fait rien, viens souper avec nous.

— Je ne peux pas, parce que...

— Peux pas ! peux pas ! On va lui couper la tête.

Teinturier, moins échauffé que ses collègues & voyant la tournure que prenaient les choses, profita de la cohue pour faire une prudente retraite.

Le clan des *déménageurs*, ainsi qu'ils s'étaient *sobriquetés* entre eux pour cette nuit, s'étant hêlé à tue-tête, se groupa pour partir.

— Allons souper, leur dit l'invincible Pirouette.

Et sans consulter l'état respectif de leurs bourses, ils répondirent en chœur :

— Allons souper !

— Et Delcamp ? demanda Pirouette.

— Il est allé rejoindre sa princesse sans doute, répondit Masson.

Une voiture les charria jusque chez Rémy, dans le faubourg Montmartre.

Une fois assis dans un cabinet, n'ayant plus à respecter l'opinion publique, — à part les courts moments où le garçon paraissait, — ils entrèrent dans cette période de l'ivresse si semblable à la folie, qu'il eût été difficile de distinguer s'ils étaient des clients de la maison Tampier frères de Valence, ou du docteur Pall, soûls ou fous.

Blaireau, notamment, soutenait les thèses les plus insensées.

Il affirmait, par exemple, & cela avec des larmes d'attendrissement, que le secret de l'amour des mères pour leurs enfants à la mamelle était un motif tiré du plus noir & du plus profond égoïsme; que cet attachement ne résultait que de ce que les nourrissons les débarrassaient d'un lait qui leur donnait la fièvre chaude.

Quant à Cabeſtan & Masson, ils tenaient leur couteau à la main, avec la menace de se le plonger dans le corps, si Pirouette marquait une préférence flagrante pour l'un d'eux.

. . . .

... Je jette ici une ligne de points que le lecteur remplira de toutes les choses les plus insensées, les plus enfiévrées qui se puissent imaginer.

Les déménageurs ne reſtèrent pas au-dessous de ce que le lecteur pourra supposer.

A huit heures du matin, le garçon entra dans leur cabinet, par ordre de son patron, & les trouva endormis.

Il déposa si bruyamment l'assiette sur laquelle s'étalait la carte, que Blaireau se réveilla en sursaut & dégrisé.

— Ah! ah! dit-il, il paraît que nous avons dormi, garçon?

— Oui, monsieur; voici la carte.

— Et cette dame qui était avec nous? demanda Cabeſtan, qui se releva de dessous la table.

— Monsieur, elle eſt partie, il y a une heure, avec...

— Ce polisson de Masson, acheva Blaireau qui, depuis un inſtant, cherchait son ami sous tous les meubles.

— Il saura de quelles bottes je me chausse, vociféra Sigismond, grelottant de froid.

— C'eſt bien, interrompit Blaireau. Garçon, donnez-nous un petit verre.

La note se montait à quarante-neuf francs soixante centimes. Ils se fouillèrent & ne réussirent à grand'peine qu'à former un total insuffisant de trente-neuf sous.

— Que faire ? s'écria Cabeſtan.

— J'ai une montre, répondit ſtoïquement Blaireau.

Il sonna. Le garçon revint.

— Garçon, quelle heure eſt-il ?

— Neuf heures moins quelques minutes.

— Bien. A quelle heure ouvre le clou de la rue Geoffroy-Marie ?

— A neuf heures, monsieur.

— Très-bien. Suivez-nous, garçon ; nous allons vous solder notre dépense dans les bureaux du mont-de-piété.

— Je comprends, monsieur.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, garçon ; vous n'avez qu'à recevoir.

Et les deux amis sortirent, suivis du garçon de chez Rémy.

— Ce qui me chagrine le plus dans tout ceci, murmura Blaireau, c'eſt qu'elle me vient du patron, le docteur Pall, qui me l'a donnée ce matin en me disant : « Blaireau, cette montre eſt bonne; mais elle est neuve, il faudra la faire repasser. »

— Et cela te taquine de la mettre au mont-de-piété sans savoir si elle marche bien? Sois tranquille, mon vieux Blaireau, répondit le malicieux Marseillais, c'est moi qui t'en réponds, tu as là une crâne toquante; d'ailleurs ne dit-on pas que le premier mouvement eſt toujours le meilleur, tu peux donc être sûr de ton affaire : son mouvement eſt bon.

Et Cabeſtan poussa Blaireau dans le couloir du mont-de-piété.

Le bon mouvement de la montre sauvait la situation.

CHAPITRE VII

LA DAME AU DOMINO ROSE

Gérôme! Gérôme! hêlèrent les gamins qui encombraient le péristyle de l'Opéra, offrant du feu & des cigares ou cherchant les voitures demandées.

Delcamp n'avait pas perdu de vue son magnétique domino rose, & l'avait suivi jusqu'à la sortie du bal.

Au même inftant un petit coupé bleu, se détachant de la file des voitures, s'arrêta devant la porte de l'Opéra avec cette rigidité d'arrêt des chevaux de sang.

Un valet de pied sauta preftement à terre & aida la dame au domino rose à y monter après l'avoir scrupuleusement emmitouflée dans un immense manteau de martre-zibeline.

Le cocher donnait le signal du départ lorsque

Delcamp, irrésistiblement attiré par cette ressemblance fantaſtique, s'approcha de la voiture & murmura à la portière ce nom :

— Marguerite ! Marguerite !

Les chevaux partirent à fond de train, mais pas assez vite pour que Delcamp n'eût le temps d'apercevoir à la croisée de la voiture la tête étonnée & charmante de la dame au domino, qui semblait interroger du regard les curieux attardés sur les trottoirs de la rue Le Peletier, & leur demander lequel d'entre eux l'avait appelée Marguerite.

Elle s'était déjà débarrassée de son loup, & ses cheveux blonds seuls étaient dissimulés par le capuchon descendu jusqu'aux yeux.

— Mais c'eſt elle ! c'eſt Marguerite ! s'écria le jeune homme stupéfié ! Marguerite au bal de l'Opéra ! Margueritte dans un coupé... à elle... Marguerite se raillant de ma naïveté, de ma confiance, me trompant ! oh ! ce serait infâme !

Et machinalement, comme poussé par une invisible force, Paul Delcamp se dirigea à pas précipités vers la place Vintimile.

Mille pensées contradictoires tenaillaient son cerveau.

Pourquoi Marguerite jouerait-elle cette comédie ? quel plaisir pourrait-elle prendre à me torturer, puisque je ne lui ai jamais avoué que je l'aime ? Pourquoi continuerait-elle à demeurer

chez moi, ou du moins à me le laisser croire... car elle doit me supposer parti depuis deux jours ? Allons ! je suis un fou, un imbécile, un insolent ! Marguerite dort tranquillement, tandis que je suis en train de médire de sa pureté. L'aventure est bizarre, c'eſt certain, & je suis le jouet d'une ressemblance fatale...

Arrivé à la porte de sa maison, le pauvre garçon hésita à sonner.

Il était quatre heures, le concierge n'ouvrit qu'au troisième coup de sonnette.

— Qui eſt là ? hurla-t-il de sa loge.

— Moi, c'eſt moi, Paul Delcamp.

— Tiens, c'est vous, monsieur Delcamp ?...

— Oui ! oui ! lui fut-il répondu d'une voix émue & impatiente.

— Monsieur Paul ! monsieur Paul ! appela le concierge... Monsieur Paul, attendez donc que je vous dise...

— Je sais... je sais ! lui cria du premier Delcamp, qui, répugnant à apprendre par un autre le malheur qu'il redoutait, continua à gravir fiévreusement les degrés de l'escalier.

Au cinquième, sa main tremblait fort, & ce fut bien timidement qu'il se hasarda à frapper deux coups imperceptibles.

Point de réponse.

— Elle n'a pas entendu, l'enfant, elle dort, pensa le jeune homme frémissant.

Puis il frappa deux autres coups plus accentués du bout de sa clef.

Point de réponse.

— Elle dort!... c'eſt évident; pourquoi la réveiller?... Et Delcamp, comme pour se réconforter contre les mauvaises pensées qui l'obsédaient, enfonça résolûment la clef dans la serrure, ouvrit la porte sans bruit & la referma de même.

Ce fut à pas de loup, sur l'extrême pointe des pieds, maudissant le bruissement de sa chaussure, comme un voleur, qu'il se dirigea vers la chambre de Marguerite.

La poitrine oppressée, retenant sa respiration, il colla son oreille à la porte.

Tout était calme. Silence morne.

— Elle a le sommeil d'une vierge!... Pourquoi la réveiller? Si j'attendais à demain? Delcamp fit deux pas en arrière, puis revint à la même place.

Deux petits coups bien discrets suivirent ce mouvement.

Rien! N'y tenant plus, il appela :

— Marguerite! Marguerite! c'eſt moi... Paul!

Nul bruit dans la chambre.

Un frisson mortel parcourut tout le corps de Delcamp.

— Si elle était morte!

Le pauvre garçon ne pouvait s'arrêter à la pensée qu'elle fût coupable.

Il pénétra dans la chambre, il faisait noire nuit, & les bras tendus il s'approcha du lit.

— Marguerite... n'ayez pas peur... c'eſt...

D'une main rapide Paul venait de s'assurer que la courtine du lit était intacte, le lit était vide, sa chère amie n'était pas là.

— Infamie ! murmura-t-il, & d'un geſte convulsif il bouleversa le lit sens dessus dessous...

Des larmes lourdes de jalousie s'échappèrent de ses paupières brûlantes.

— Ah ! c'était donc vrai !... elle me trompait... Oh ! c'eſt affreux.... moi qui la respectais comme une sainte, comme une sœur chérie... moi qui jamais n'ai osé lui dire que je l'aimais... Niais, va ! combien elle doit rire de toi avec l'autre, en ce moment sans doute ! Oh ! c'eſt affreux !...

Les sanglots étouffaient sa voix, & les spasmes anaspasiques glaçaient sa poitrine.

La crise dura peu ; Paul Delcamp avait une âme bien placée, prompte au pardon.

Il alluma paisiblement une bougie, roula une cigarette, qu'il grilla en disant d'un ton moitié railleur, moitié attriſté :

— Je peux fumer chez elle... une femme qui possède un délicieux coupé bleu comme le sien, doit fumer la cigarette mieux qu'une Madri-

lène... ça plaît aux hommes... Ah! Marguerite!

Ces émotions l'avaient brisé, il s'étendit sur le lit & réfléchit :

— Allons, mon bonhomme, du courage! Que signifie tout cela? Que la plus jolie femme du monde ne t'a pas trouvé le plus charmant homme de la terre. Et puis, en fin de compte, elle n'a pas tort, la cruelle fillette, elle n'a rien promis, rien juré, partant rien trahi; elle ne m'a point dit qu'elle m'aimait, je ne le lui ai point demandé. Je ne suis point son amant, après tout... & si les hasards de la vie font qu'elle demeure chez moi, ce n'eſt pas une raison suffisante pour lui faire payer de sa liberté l'hospitalité que je lui ai offerte. Le jour où je lui ai ouvert ma porte, je n'ai pas exigé qu'elle ouvrît son cœur... Elle n'y eût peut-être pas consenti... Si elle aimait?.. J'aimais bien Pirouette, moi! Allons, décidément, Paul, mon vieux camarade, c'est vous qui manquez aux convenances, qui êtes un drôle, un fat, un sot & un malheureux, d'en avoir voulu une seconde à cette fille de n'être pas éperdûment amoureuse de vous... Et pourtant elle aurait dû sentir que j'étais tout à elle. . . . .

. . . .

Un soir, — deux ans avant cette nuit, — Delcamp rentrait chez lui, gaiement, le pied léger, le cœur tranquille, la bourse pleine, ne songeant qu'aux amours faciles qu'il pourrait traverser

durant son court séjour à Paris entre deux voyages.

Il longeait la rue de la Tour-d'Auvergne, devant lui marchait une jeune femme mesquinement vêtue, mais dont la démarche élégante & fière décelait la jeunesse & la beauté des formes.

Delcamp pressa le pas pour la devancer, afin de mieux voir son visage à la faveur d'un réverbère. Un voile épais déconcerta l'indiscret.

La femme semblait hésiter sur la direction qu'elle devait suivre; à plusieurs reprises elle s'arrêta devant des portes auxquelles étaient appendus des écriteaux jaunes indiquant des chambres meublées.

Évidemment elle cherchait quelque chose... ou quelqu'un... Ce fut du moins cette dernière supposition qui encouragea le jeune homme affolé à lui parler.

— Excusez-moi, mademoiselle, lui dit-il, si je me permets de vous adresser la parole, mais vous paraissez ne pas connaître Paris, & si je pouvais, à cette heure avancée, vous être de quelque secours, je ne solliciterais pas d'autre récompense que d'avoir pu vous être utile...

La jeune femme réfléchit un instant, puis répondit d'une voix claire quoique un peu émue :

— Je ne vous connais point, monsieur, mais vous devez être bon, puisque vous avez deviné mon embarras & que vous en avez eu pitié...

je dois donc avoir confiance en vous... A la suite d'événements qu'il serait trop long...

— Je ne veux rien savoir, mademoiselle...

— Je me suis trouvée, ce soir, dans la nécessité de chercher une chambre... meublée... une petite chambre, monsieur, vous comprenez... dans les prix de quinze à vingt francs... & si vous pouviez m'en indiquer une... convenable... je vous remercierais de tout mon cœur.

L'allure simple & franche de cet aveu séduisit Delcamp, qui songea immédiatement à offrir son propre appartement.

Le difficile était de le faire accepter.

Mais le jeune voyageur eut des délicatesses si raffinées pour faire saisir à la jeune femme qu'il n'habitait Paris que peu de jours chaque année, il usa de détours si déliés pour lui faire admettre que cela ne le gênerait en rien, que, même au contraire, c'était elle qui lui rendrait service en occupant un logement qui se délabrait faute de soins, que la jeune inconnue, cédant aux inſtances de son nouvel ami, consentit à demeurer chez lui.

Le même soir elle s'y inſtalla.

Delcamp, lui, alla coucher à un hôtel voisin.

Et voilà comment il se faisait que depuis deux ans Marguerite habitait place Vintimile, chez Paul Delcamp, commis voyageur en vins de la consciencieuse maison Tampier frères.

Marguerite vivait de son travail ; à chacun de ses séjours à Paris, Paul, — qui eût regardé comme une déloyauté de tenter une campagne trop pressante contre le cœur de sa douce amie, — conservait cette situation anormale, mais qui ne lui déplaisait pas, de n'être que son ami, son *seul* ami, comme elle l'appelait.

Cette situation lui permettait de faire accepter à Marguerite soit une robe, un chapeau, ou l'une de ces mille superfluités coûteuses indispensables aux femmes.

Marguerite était donc heureuse, Delcamp pouvait le croire...

Et cette rencontre maudite de l'Opéra renversait tout l'édifice de projets caressés que Paul avait formés... car Paul avait beau s'en défendre, il aimait Marguerite.

Il en avait fait le tabernacle de son cœur.

Ses camarades soupçonnaient la chose, car jamais aucun d'eux ne s'était permis un propos libre sur *mademoiselle* Marguerite.

Paul ne souffrait, à cet égard, ni conseils ni plaisanteries surtout, & fermait brutalement la bouche aux indiscrets avec une parole nette, dure & sans réplique.

. . . .

Le petit jour, l'affreux petit jour bleu qui sèche les poitrinaires & foudroie les ivrognes, commençait à poindre.

Delcamp s'était assoupi, broyé par l'angoisse. A ses côtés le spectre jaune, vert & rouge de la jalousie imposait ses mains méphitiques sur le front passionné du jeune homme.

Tout à coup, à cette heure, dans le silence de la nuit, où le moindre son décuple d'intensité, un petit bruit se fit entendre... Paul se réveilla en sursaut, — une clef tourna dans la serrure, une porte s'ouvrit, puis se referma, le parquet cria sous des pas.

— C'est elle ! exclama Paul...

— Qui est là ? s'écria Marguerite effrayée par la présence dans sa chambre d'un homme qu'elle aperçut, dans la pénombre, étendu sur son lit. La bougie ne jetait plus que des lueurs incertaines dans la bobèche du chandelier.

— C'est moi, Paul, repartit Delcamp se redressant sur ses pieds.

— Vous ! mon ami ? Ah ! que vous m'avez fait peur !... Puis elle ajouta, — comme pour expliquer la présence de Delcamp chez elle, dans sa chambre à une pareille heure : — Seriez-vous malade ?

— Non, chère Marguerite... mais... mais... La nature délicate du jeune homme répugnait à entreprendre un interrogatoire; il biaisa donc, & suivit la première tangente à la vérité qui se présenta à son esprit. — Non, mais... je dois partir

ce soir & je tenais à vous voir avant mon départ... à vous parler...

— Oh! dites, parlez... je vous écoute... Seulement permettez-moi de me coucher, car je suis rompue...

— Oh! oui! vous devez être bien fatiguée!

— Savez-vous bien, mon ami, que je n'ai pas fermé l'œil une minute... moi qui ne suis pas habituée à veiller?

L'hypocrite! pensa Delcamp, qui passa dans une autre pièce afin de laisser à Marguerite les loisirs de se déshabiller.

Quelques minutes après elle rappelait son ami.

— Eh bien! cher Paul, qu'avez-vous à me dire?

Delcamp, troublé par cette tranquillité, déconcerté par ce qu'il prenait pour une impudence sans égale, balbutia & ne sut que répéter :

— Oh! oui! vous devez être bien fatiguée... Je vous reverrai demain.

— Demain... demain... objecta Marguerite. Oh! c'est que demain j'ai promis de retourner...

— Chez la même personne que...

Delcamp n'acheva pas.

— Oui, cher ami, & demain ce sera la dernière journée que j'aurai à lui sacrifier, car elle eſt morte avant-hier soir & on l'enterrera demain.

— Comment! elle eſt morte...? interrompit Paul; cette personne eſt morte ?

— Hélas, oui ! Mais, au fait, je ne sais où j'ai la tête ; ce malheur m'a fait oublier de vous dire d'où je venais.

— Je ne suis pas en droit de vous le demander.

— Eſt-ce qu'il eſt des droits entre nous, mon cher Paul? Je viens de passer la nuit près du corps inanimé d'une bonne compagne à moi, presque une amie, Emélie Claude, qui laisse à son pauvre père une petite fille de trois ans... Marguerite laissa s'exhaler un soupir de commisération que Delcamp classa parmi les attendrissements du diable ou les larmes du crocodile.

Il croyait si peu à toute cette hiſtoire qu'il crut galant d'établir par sa réponse un pont sur lequel Marguerite pût passer du mensonge à la vérité, sans trop s'écorcher les pieds.

— Je ne sollicite pas de vous une explication, chère Marguerite; ce serait plutôt à moi à me faire pardonner une visite qui pourrait paraître de l'inquisition.

— De quel ton me dites-vous cela, Paul, & qu'ai-je donc fait pour que vous me parliez ainsi ?

— Rien que de très-naturel, Marguerite... Vous êtes libre de vos actions & de votre personne.

— Non, je ne suis pas libre de mes actions

ni de ma personne, répliqua vivement Marguerite, qui s'exalta de plus en plus à mesure qu'elle parlait. Non, je vous dois jusqu'à mes plus secrètes pensées. N'êtes-vous pas tout pour moi en ce monde? moi l'orpheline, l'abandonnée, la chassée... que vous avez recueillie, traitée, aimée; car vous m'aimez... j'en suis sûre, je le sens, & moi aussi je vous aime, Paul, & vous n'auriez pas eu besoin de violenter beaucoup mon cœur, pour qu'il fût tout à fait à vous... mais vous êtes un homme d'honneur, mon cher Paul, & vous avez voulu que je reſtasse une honnête femme : merci, cent fois merci de votre générosité.

Et Marguerite s'était saisie de l'une des mains de Paul, qu'elle embrassa avant qu'il eût pu la retirer.

Il faisait encore nuit, & la conversation dans l'ombre tient du toucher, elle eſt pénétrante, elle eſt brutale, elle fait peur.

Delcamp s'écarta un peu du lit; la fièvre envahissait son cerveau. Tous ses doutes s'étaient évanouis, mais il sentait au fond du cœur ce besoin impérieux & bizarre qui tourmente les natures les plus fortes & les plus déterminées à ne croire qu'en elles.

Ce besoin si naturel de la confession, cet ardent désir de l'âme qui aspire à s'élever en s'épurant.

Delcamp conta tout à Marguerite, sa rencontre à l'Opéra avec un domino rose, de même taille qu'elle, ayant la même voix, les mêmes yeux, le même contour charmant de visage... que, sous l'influence d'une identité si complète, il avait eu la folie de penser que c'était à elle, Marguerite, qu'il avait parlé, que c'était sa main qu'il avait pressée.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de réclamer l'absolution; le visage livide d'émotion & les yeux étincelants, elle s'écria :

— Ah ! c'eſt Rose, ma belle petite sœur Rose que vous avez vue ! Pauvre chère Rosette, que j'aimais tant & qui m'a abandonnée... Elle a voulu fuir la misère... La misère l'aurait tuée. Ah ! c'eſt une navrante hiſtoire que la nôtre, mon cher Paul, & cette hiſtoire je vous la dois, maintenant que vous connaissez les deux pauvres petites *baſtardones*, ainsi qu'on nous appelait dans le comté de Nice. Écoutez-moi.

CHAPITRE VIII

MARGUERITE ET ROSE CHARITÉ

— Rose & moi n'avons jamais connu nos parents.

Tout ce dont je me souviens de notre enfance douloureuse, c'eſt que nous fûmes élevées par de pauvres paysans de Lantosque, dans le comté de Nice, & que, par une péripétie qui échappe à ma mémoire, nous passâmes entre les mains d'un paysan de la route de la Corniche, près de la Turbie.

La fatalité attache à ceux qu'elle touche une étiquette ſtigmatisante. La femme du paysan eut l'idée de nous appeler les petites Charité; ce nom, nous ne l'avons jamais quitté. Il ne me déplaît pas d'ailleurs.

Rose vendait des fleurs aux voyageurs qui se rendaient de Nice à Menton ; moi je gardais les chèvres sur les rochers.

Deux ans se passèrent sans apporter de notables changements à notre exiftence, lorsqu'un jour une riche dame anglaise, — ayant en qualité de femme de charge madame Bourrache, — fut séduite par la gentillesse & la beauté de Rose, & elle offrit à nos maîtres de l'adopter. Rose refusant de me quitter, après un court débat entre cette dame anglaise & le paysan, le marché fut conclu, & le prix de notre vente, à toutes les deux, — ceci vous paraît étrange, & pourtant les choses se passèrent ainsi, — fut payé argent comptant contre un reçu motivé.

A partir de ce jour, notre exiftence se transforma du tout au tout, nous fûmes traitées & choyées comme les propres filles de lady Widley, veuve sans enfants.

On nous donna des professeurs de toutes sortes. C'eft ainsi que j'ai appris l'anglais, le piano & le peu que je sais. J'étais fort ftudieuse & fis de rapides progrès.

Ma petite sœur Rose, — j'ai pris l'habitude de l'appeler ma petite sœur, quoique nous soyons jumelles & identiquement de même taille, parce que je m'étais composé pour elle un personnage de sœur aînée, presque de mère, — ma petite sœur Rose, dis-je, d'un esprit moins réfléchi que le mien, ne pouvait s'aftreindre à un travail intellectuel de plusieurs heures, & d'ailleurs, y

eût-elle pris goût, qu'elle n'en eût pas trouvé le temps.

D'un égoïsme raffiné & inconscient, lady Widley accaparait complétement Rose, qu'elle s'amusait à vêtir des étoffes les plus luxueuses. La tête blonde & charmante de Rose faisait bien dans sa voiture ou sur le devant d'une loge de théâtre.

Moi, j'étais plus rebelle à ses plaisirs & ne souffrais pas que lady Widley jouât ainsi à la poupée avec moi. Mais cela plaisait à Rose, & je n'aurais pas voulu m'opposer à ce qui faisait sa joie.

Vous verrez plus tard quel fut le résultat de cette éducation en serre chaude.

Lady Widley mourut.

Ce fut seulement alors que nous apprîmes du notaire notre véritable situation dans cette maison. D'une robuste santé, lady Widley avait remis chaque jour au lendemain le soin d'assurer notre avenir.

C'était maintenant d'un neveu, assez mauvais sujet, le comte de Ferréol, héritier de sa tante, que nous dépendions.

Son premier acte de prise de possession fut de se débarrasser de nous, &, pour la troisième fois, notre vie fut livrée, à l'âge de quinze ans, à des mains mercenaires.

On nous installa brusquement chez madame

Bourrache, seule personne d'ailleurs que nous avions déclaré connaître à Paris.

Vous dire tout ce que cette mauvaise femme nous fit endurer de tourments, d'humiliations, d'injures... mon cœur se soulève de dégoût & d'indignation rien que d'y penser, & mes lèvres se refusent à vous le retracer. Hélas! je lui pardonne maintenant... La misérable ne savait ce qu'elle faisait! Ivre dès le matin, son ivresse se changeait vers le soir en une fureur qu'elle tournait contre nous.

Sa fille même, une grande rousse & acariâtre, qui jalousait la beauté de ma sœur, s'unit à sa mère pour nous martyriser.

On nous reprocha jusqu'au pain que nous mangions, pain que je gagnais pourtant bien par un travail forcé de jour & de nuit.

Le mari, un brave homme timide, que le vice de sa femme terrifiait & chassait de son intérieur...

— Je crois le connaître, interrompit Delcamp, qui suivait, la fièvre au cœur, ce récit lamentable; c'eſt un voyageur de commerce...

— Effectivement, reprit Marguerite. M. Bourrache nous plaignait, mais n'avait pas l'énergie de s'opposer aux volontés de sa femme.

Une nuit, il y a eu trois ans à la Noël passée, Rose & moi servions le repas du réveillon à madame Bourrache & à quelques amis qu'elle

avait réunis, — car on nous employait comme servantes & nous ne mangions jamais à la table de la famille; — dans son empressement à contenter l'implacable sage-femme, Rose cassa une bouteille de vin.

— Petite vagabonde, hurla madame Bourrache les yeux injectés de sang; tu ne feras donc toute ta vie que des malheurs!...

Et elle leva la main pour en frapper Rose... Je m'interposai entre ma sœur & elle.

Madame Bourrache se leva & nous aurait battues sans l'intervention d'un M. Cabeftan.

— Il eft aussi de mes amis, interrompit encore Delcamp.

— Ah! vraiment? Ce jeune homme la calma & elle se rassit, nous menaçant du poing & jurant que, dès le lendemain, elle chasserait ces petites mendiantes.

Rose pleurait, & moi j'avais le cœur trop serré pour trouver un mot à répondre à cette cruelle.

Mon parti fut vite pris : j'entraînai ma sœur dans l'immonde galetas qui nous servait de chambre, & je fis à la hâte un paquet de nos effets... peu de chose, car madame Bourrache nous avait volé les objets de quelque valeur.

Heureusement nous avions toutes les deux un anneau d'or que lady Widley nous avait fait

river au bras. C'était tout ce qui nous reſtait de ses générosités.

Les vendre & nous inſtaller... je ne savais où... à l'abri des violences de madame Bourrache : voilà quel était mon projet.

Le lendemain de grand matin, nous partîmes sans bruit de cette odieuse maison.

L'ivresse rendait opaque le sommeil de la mégère.

J'avais connu, dans l'atelier où je travaillais, Émélie Claude, la pauvre fille qui vient de mourir... Je me rendis chez elle; elle demeurait avec son vieux père, savetier à Montmartre.

Le vieux savetier voulut bien se charger de vendre nos deux bracelets, & avec les cent vingt francs qu'il nous rapporta, je louai une chambre dans sa rue.

Quoique moins douloureuse que chez madame Bourrache, notre exiſtence n'en était pas moins difficile.

Je gagnais peu, & j'étais forcée de subvenir à toutes deux, Rose étant incapable d'un travail productif.

J'avais beau la raisonner & tâcher de la reconforter contre les mauvaises pensées qui obscurcissaient son beau front, Rose me répondait par un sourire complaisant & reprenait la lecture des romans que lui prêtaient nos voisines.

On ne saura jamais la maladie terrible que

peut développer dans une âme vierge, mais avide d'imprévu, la lecture d'un mauvais livre.

La mélancolie, voilà ce qui perd les jeunes filles.

Par surcroît de malheurs, je tombai malade & fus contrainte de me laisser conduire à l'hôpital... Rose avait obtenu la permission de venir m'y voir tous les jours... Elle n'y manqua pas d'abord... puis une journée s'écoula sans que je la visse, puis une semaine... Je crus Rose souffrante... Ces inquiétudes empiraient ma maladie; j'eus le délire, & ce ne fut que deux mois après que je me sentis assez forte pour sortir de l'hospice.

Je courus chez moi, la concierge me raconta alors que le propriétaire avait chassé ma sœur, faute de payement du loyer, & que depuis ce jour elle ne l'avait point revue.

Ma sœur se serait-elle tuée? Cette pensée faillit me rendre folle... Je questionnai tout le monde : point de réponse satisfaisante, aucune indication qui pût me mettre sur la trace de Rose.

C'est dans ces dispositions d'esprit, accablée par ce chagrin nouveau, que je vous rencontrai, mon cher Paul, au moment où je cherchais un abri, moyennant les quelques sous que m'avaient donnés les bonnes sœurs à ma sortie de l'hôpital.

Or jugez de ma joie lorsque vous m'annoncez que vous avez vu ma sœur, ma chère petite Rose, que vous lui avez parlé, qu'elle eſt bien portante, toujours belle, sinon heureuse... Il faudra me la retrouver, mon cher ami, me l'amener; je l'aime tant ma petite sœur!...

Delcamp, heureux mais troublé, ne savait que répondre.

— Oui! oui! chère Marguerite... je vous le promets... Oh! que de pardons j'ai à vous demander!

— Ne parlons plus de ça!

— Misérable que je suis, d'avoir pu vous soupçonner.

— Retrouvez-moi Rose, Paul, & nous serons deux à vous aimer, à vous bénir... O mon Dieu! faites cela!

Et des beaux yeux de Marguerite coulèrent de douces larmes chargées d'espoir.

Delcamp, après avoir respectueusement embrassé la main de Marguerite, lui dit adieu en lui promettant de se mettre en campagne dès le jour même pour activer le rapprochement des deux sœurs, Marguerite & Rose Charité.

CHAPITRE IX

C'EST L'AMOUR QUI NOUS MÈNE (*bis*)

(Air connu)

Delcamp, qui avait quitté Marguerite après lui avoir promis, avec la chaleureuse confiance irréfléchie d'un amoureux, de retrouver sa sœur Rose, se sentit moins d'assurance en passant le seuil de sa porte.

— Par où commencerai-je ? dit-il dans la rue. Qui verrai-je ? Que le diable m'emporte si je sais par quel bout m'y prendre !

Puis, se frottant le menton, ou passant les pouces dans les entournures de son gilet, ainsi qu'un homme méditatif, il resta plusieurs minutes immobile & perplexe.

Cependant il fallait agir bien ou mal, entamer la négociation ; &, dans ce cas, la moindre dé-

marche, même aveugle, valait le plus beau raisonnement du monde.

Il fit quelques pas, & ce premier mouvement lui inspira une première idée.

— Pardieu! s'écria-t-il étonné de ne pas y avoir songé tout d'abord, je suis bien sot de me creuser la tête. Pirouette, qui eft une enfant de la balle, la connaît peut-être.

A tout événement il prit alors sa course chez la blanchisseuse où la jeune femme avait déposé les objets sauvés dans — ce qu'on pourrait appeler, par respect pour les propriétaires, — 'incendie de son mobilier.

— Mademoiselle Pirouette, s'il vous plaît? emanda Paul à la maîtresse blanchisseuse entourée d'un bataillon de gentilles & coquettes epasseuses, toujours prêtes à rire à la vue d'un eune homme, on ne sait pourquoi.

— Elle eft ici, monsieur, répondit la paronne, de l'air gracieux d'une femme qui ne ense qu'à l'acquit de sa note.

— Je désirerais lui parler, fit Paul.

— Passez au fond, monsieur, répliqua la emme, dans l'arrière-boutique.

Où Delcamp se dirigea sans plus de paroles.

Pirouette y était, en effet, gisante sur le lit e sangle que sa blanchisseuse avait bien voulu artager avec elle, pour épier, sans doute, ans le langage naïf des songes la véritable in-

tention de sa cliente à l'endroit de sa créance.

Elle y était donc gisante, — non point comme une femme qui dort, mais bien comme une jolie fille qui repose. Une galerie de dentelles défendait chaftement de tout regard audacieux les rondeurs enchanteresses de sa gorge délicate; l'un de ses bras était passé sous sa tête mutine, & la main se perdait dans les flots crêpés de ses cheveux défaits.

Entendant marcher dans la chambre, elle ouvrit un œil languissant; puis, reconnaissant aussitôt Delcamp, elle s'accouda & ramena sa chemisette sur son cou, avec une maladresse assez savante pour rendre ce jeu de scène nécessaire à chacune des répliques suivantes :

— Je ne m'excuse pas, je t'embrasse, dit Delcamp.

Ainsi dit, ainsi fait.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Pirouette après ce salut militaire.

— Il y a, ma chère Pirouette, que je suis à la recherche de... Durant ta vie de comédienne n'as-tu pas entendu parler d'une certaine Rose Charité ?

— Pardine ! J'ai pris le café très-souvent avec elle chez celle qui s'eft laissé vendre deux jours avant moi !

— Eh bien ! où demeure-t-elle ?

— Tu en es amoureux ?

— Non !

— Si, insifta Pirouette rehaussant sa chemisette pour la quinzième fois.

— Non, je te le jure, & pourtant j'ai besoin de la voir.

— Je te dis que tu en es amoureux.

— Mettons que j'en suis amoureux, s'il ne faut que cela pour t'intéresser à ma recherche.

— Enfin !

— Où eft-elle ?

— Ma foi, mon ami, je n'en sais rien absolument; il n'y aurait que la *vendue* de la rue de Trévise... mais, après le scandale que cause toujours la vente d'un mobilier, elle a pris la poudre d'escampette, sans dire ni bonjour ni bonsoir, pas même à moi.

— Premier obftacle... on le sautera, murmura le jeune homme.

— En as-tu parlé à Cabeftan ?

— Pourquoi ?

— Charité eft un peu montée sur les planches, & Cabeftan peut la connaître.

— Tu crois ?

— Je crois ! je crois ! je n'en sais rien. Je te dis cela parce que ça me passe par la tête, comme si je te conseillais de faire une tournée chez les correspondants dramatiques; mais le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Rose a dû changer

de nom au théâtre aussi souvent que de protecteur.

— Tu as raison, Pirouette, je vais d'abord épuiser les moyens directs, répondit Delcamp en prenant son chapeau.

— Et tu pars?

— Oui. A propos, où as-tu quitté nos amis?

— Tes amis, parlons-en, oui! Ils se sont mis dans un bel état, tes amis!

— Comment?

— Infects!

— Mais encore?

— Je les ai lâchés chez le rôtisseur; tu sais bien, Rémy, rue du Faubourg-Montmartre. Blaireau & Cabestan y dormaient d'un tel poumon qu'ils doivent y être encore. Quant à Masson, il m'a suivie dans ma fugue. Mais, heureusement, à la faveur des voitures, j'ai pu m'arracher à sa tendresse.

— Adieu, Pirouette; j'y cours.

— Pourquoi faire?

— Interroger Cabestan!

— Allons, j'ai bien deviné, tu es amoureux.

— Oui, oui! je poursuis une idée. Adieu, Pirouette.

— Adieu, mon vieux camarade.

Après l'échange d'une poignée de main, Delcamp disparut, & Pirouette, se repeloton-

nant dans sa couche pour dormir, murmura en fermant ses yeux alanguis :

— Oh ! bien sûr, Paul eſt amoureux !

Delcamp, en détournant la rue de Montyon pour gagner le faubourg Montmartre, ne fut pas peu surpris de trouver sur le trottoir de la rue Geoffroy-Marie Cabeſtan & Blaireau qui descendaient du mont-de-piété.

Paul fut mis au fait en peu de temps, & il acompagna ses deux amis chez le traiteur, où ils allaient pour solder leur écot.

L'ogresse du comptoir leur remit, à leur arrivée, un billet écrit au crayon. Il était de Masson & arrivait tout frais éclos du poſte où on le retenait dans les fers.

Les termes de ce billet étaient si lamentables que, tout en allant à la hâte réclamer leur ami, les naufragés du carnaval ne purent s'empêcher de rire comme des fous.

Certes, si l'on eût pris ce billet au pied de la lettre, les plombs de Venise & les pontons anglais eussent été des divertissements en comparaison des traitements cruels, — *& même sans politesse,* — que le caporal de garde infligeait à l'infortuné Masson.

Voici ce qui avait eu lieu :

Conſtatant la fuite de Pirouette, Raoul Masson, ivre d'amour, s'était élancé à sa poursuite, portant dans son œil enflammé cette théorie du

tout de suite, dans le bonheur, qui n'admet ni délai ni ménagement.

Pirouette avait de l'avance sur lui : elle le dépista ; alors, envahi d'un de ces désespoirs dantesques que suscite l'ébriété, Raoul retourna à pas lents du côté de ses amis.

La résolution était bonne, formelle, louable sans nul doute ; mais, hélas ! le Dieu des ivrognes devait dormir d'un sommeil coupable, car il abandonna complétement Masson, qui ne put retrouver le restaurant d'où il venait de sortir...

Il entra chez un liquoriste, Alexandre, cher aux noctambules, — *A la Consolation*, — puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Là les furies vengeresses attendaient Raoul Masson sous les traits de Jean-Louis, dit le Cuirassier, voyageur en liquides (ne pas confondre avec le voyageur en vins), & Christophe Maudhuy, voyageur en librairie, & quelle librairie ! librairie toute spéciale qui consiste, sous le couvert d'un ouvrage en livraisons, payable vingt sous par semaine, à colloquer une pendule en zinc, — & il y a zinc & zinc, — de quinze francs au prix de cent cinquante francs. La pendule livrable à moitié payement.

Inutile d'ajouter que M. Gogo suspend invariablement le payement à la réception de la pendule ; pendule qui, par une marche tout à fait en dehors des mœurs si régulières de l'horlogerie,

semble vouloir entraîner dans l'éternité, avec une précipitation coupable, son propriétaire expirant sous les regrets d'un pareil marché.

Bref, les plus paresseuses de ces pendules faisaient leur heure en quarante-cinq minutes, montre en main.

Les deux voyageurs étaient pour le moment dans un état voisin de la furibonderie trépidante.

Jean-Louis, très-expert en alcools, avait tellement joint l'exemple à la parole, que la parole commençait à s'empâter.

Quant à Chriſtophe Maud'huy, il avait atteint les dernières limites de l'ivresse verte & marbrisée.

Masson en entrant *à la Consolation* fut dévisagé par Jean-Louis, qui le reconnut, & par Maud'huy, qui soutint qu'il était déshonorant de reconnaître un pareil imbécile.

Jean-Louis reprocha à Masson de manquer de confiance & d'affectuosité, Chriſtophe déclara que si ce monsieur reſtait une minute de plus dans sa compagnie il le livrerait à la juſtice des hommes.

Des mots ils passèrent ainsi sans transition aux geſtes ; &, dame ! comme la société n'était pas au-dessous du diapason, tabourets, tables & bouteilles ne tardèrent pas à traverser l'espace.

On semait des gifles & l'on récoltait des coups de poings.

En Angleterre on s'assomme sans bruit, avec tranquillité; en France, au contraire, l'ivresse eſt lyrique: on veut de l'éclat, une sorte de bataille à inscrire dans les faſtes de la nation.

Tout se termina par l'apparition des sergents de ville, qui vinrent ramasser Masson sur le trottoir de la rue, où il était arrivé en passant à travers les carreaux de la devanture.

C'eſt ainsi que ce jeune homme si propret, si élégant, si soigneux de sa personne, en un mot ce modèle du voyageur en nouveautés, fut en un inſtant tout couvert de crotte & de sang, jeté dans un *violon* comme un paquet de linge mouillé, au milieu d'une troupe d'oiseaux de nuit de siniſtre apparence.

Et quel réveil, grand Dieu!

En telle sorte que, lorsque ses amis, après avoir soldé les carreaux cassés, le reçurent dans leurs bras à la porte du corps de garde, Masson s'y précipita avec les yeux gros de larmes.

— Ah! mes chers, mes pauvres camarades! s'écria-t-il, quelle nuit! J'en frémis d'horreur! Et puis sais-je ce que j'ai fait? J'ai peut-être commis un meurtre : je suis un homme perdu!

— Rassure-toi, dit Delcamp; pourvu que tu n'aies pas trop mal à la tête ce matin, le reſte n'eſt rien.

— Et la honte d'avoir foulé aux pieds l'opinion publique & mis mon paletot en lambeaux!

— Prends celui-ci pour cacher tes remords, interrompit Delcamp en lui jetant sur les épaules son pardessus.

Et tous quatre s'acheminèrent afin de quitter au plus tôt le théâtre de leurs turpitudes.

— Ah ça ! dit Blaireau chemin faisant, nous avons fini de nous distraire, n'eſt-il pas vrai ? Quant à moi, il faut que je parte aujourd'hui même pour la Normandie par le train de midi quinze, & le docteur Pall m'attend avant onze heures.

— Et moi, reprit piteusement Masson, qui suis depuis hier à Paris & qui n'ai pas même fait savoir mon arrivée à la maison, si le patron me rencontrait, & dans ce costume !...

— Allons prendre un bain, proposa Cabeſtan : cela nous remettra.

— Oh ! oui ! murmura Raoul.

— C'eſt cela, fit Blaireau, un bain russe !

— Pas toi, objecta Delcamp à Sigismond; j'ai besoin de te parler... & je te garde.

On se serra chaleureusement les mains, & Blaireau & Masson allèrent au bain, tandis que Delcamp & Cabeſtan reſtèrent immobiles sur le trottoir, attendant leur éloignement pour entamer la conférence.

— De quoi s'agit-il? demanda enfin Cabeſtan d'un air curieux.

La même scène qu'avec Pirouette se repro-

duisit avec Sigismond, à cette différence près qu'il déclara connaître une personne qui pourrait peut-être les mettre sur la voie.

— Qui ? demanda vivement Paul.

— La femme d'un de nos vieux camarades, la dame Bourrache.

— Parfait ! Allons-y.

— Volontiers.

— Marchons ! marchons ! répéta Delcamp en entraînant Cabeftan.

— Minute ! dit Sigismond ; avant tout il faut nous armer.

— De quoi ?

— De liquides.

— Comment! tu veux encore boire ?

— Non, pas moi, mais la dame...

— Elle boit ?

— Comme une éponge.

— Encore une ivrogne ! Ah ! nous n'en sortirons pas aujourd'hui.

— C'eft à prendre ou à laisser ; nous ne pouvons nous présenter décemment sans nous munir chacun d'une bouteille de cassis & d'eau-de-vie. Le parfum de la fine champagne eft le seul benjoin que madame Bourrache puisse respirer.

Les deux fioles furent acquises sans plus de

retard, tant Delcamp avait hâte d'en venir à ses fins.

Enfin nos compagnons aperçurent l'enseigne représentant des enfants naissant des roses & des choux, — poétique & gracieux symbole, — surmontée de ces mots :

MADAME BOURRACHE

Sage-Femme

Ce fut mademoiselle Athénaïs qui répondit au coup de sonnette.

— Tiens ! c'eſt vous, monsieur Cabeſtan ! Maman eſt un peu malade, dit-elle en ouvrant la porte à ce dernier.

Mais avant qu'il eût pu s'excuser, une voix au timbre souterrain avait répondu du fond de l'appartement :

— Si c'eſt Cabeſtan, j'y suis pour lui...

— Pardon, madame Bourrache, reprit celui-ci en élevant la voix & parlant au mur... mais c'eſt que je ne suis pas seul ; j'amène un ami...

— Les amis de nos amis... Enfin suffit... Entrez donc !

— Eſt-ce d'une fièvre pernicieuse que souffre madame votre mère ? demanda malicieusement Cabeſtan à Athénaïs.

— Non... balbutia Athénaïs en rougissant, c'eſt seulement son déjeuner qui ne passe pas.

Ce commentaire ouvrait la porte à deux battants sans plus de cérémonies.

Les deux voyageurs pénétrèrent alors de plain-pied dans la chambre où reposait l'intempérante sage-femme.

— Que je suis donc contente de vous voir! dit-elle dès l'entrée des visiteurs... Ça va pas trop mal... merci... & vous?... Qu'eſt-ce qu'on pourrait bien offrir?... Et avant qu'ils eussent le temps de répondre, elle appela : Naïs! Naïs! prends la bouteille blanche dans la cuisine & va chercher en bas, chez le marchand de vin...

Cabeſtan, ne la laissant pas achever, avança grotesquement les deux bouteilles dans l'attitude d'un soldat qui présente les armes.

Madame Bourrache sourit à la manière des caïmans, & l'on décoiffa les précieux flacons.

Puis après, les verres ayant été remplis — inégalement, cela s'entend du reſte, — choqués & vidés, — Delcamp défila les grains de son queſtionnaire.

La première bordée de queſtions ne reçut que de médiocres réponses, mais où perçait une sorte d'embarras qui lui prouva au moins que madame Bourrache en savait plus long.

On redoubla immédiatement la dose alcoo-

lique, & le médicament produisit bientôt son effet.

Cette fois la sage-femme inonda ses interlocuteurs de détails sur Marguerite & Rose Charité, mais pourtant sans y ajouter d'autres nouvelles révélations que celles que l'on connaît déjà.

Elle donnait en prolixité, en redondances & en redites ce qu'elle ne voulait pas fournir en éclaircissements.

Et l'on versa une dernière rasade pour clore l'incident.

Delcamp n'avait pas reposé la bouteille que madame Bourrache, charmée de sa prévenance pour sa passion, finit par dire dans un accès de reconnaissance :

— Ma foi ! pour vous avouer tout mon sentiment... à la vôtre !... & quoique je n'aime pas à me mêler des affaires de famille, — je crois que le particulier qui aurait tout à fait à cœur de se renseigner sur les deux petites Charité n'aurait qu'à s'adresser à l'estimable docteur Pall.

C'en était assez. Delcamp, comprenant à demimot ce que la vieille damnée avait laissé s'échapper à travers son vice hébété, fit signe à Sigismond de se lever, & tous deux prirent congé de l'affreuse femme.

— Eh bien ! dit-il quand ils furent en bas, je

viens chercher bien loin ce que j'avais tout à l'heure sous la main.

— Comment ?

— Eh oui ! ne venons-nous pas de quitter Blaireau, le père Joseph du docteur, le seul homme qui puisse donner la clef de ce drame mystérieux. Ainsi de toutes les choses de la vie : on lâche la proie pour l'ombre. Midi ! Il doit être parti, mais il faut à tout prix que je rattrape ce fou raisonnable. Ce soir à cinq heures je prendrai la route de Normandie. Tu m'accompagnes ?

— Volontiers, répondit Cabeftan d'un air embarrassé, mais pour cela il ne me manque qu'une bagatelle... le prix de ma place... Cette nuit a vidé ma bourse.

— Voilà cent francs, répliqua Delcamp en remettant un billet à son ami.

— Mon cher, tu me sauves la vie; j'avais le bec dans l'eau pour entreprendre ma tournée, & tu me graisses mes bottes. Je te rendrai cette avance à ma première commission.

— C'eft bon ! c'eft entendu, interrompit Delcamp. Sois à la gare du chemin de fer à quatre heures & demie précises, c'eft tout ce que je te demande. Moi, il me refte à faire une dernière course indispensable, & je suis ton homme.

— J'y serai, affirma de la voix & du gefte Sigismond Cabeftan; mes bagages y sont déjà.

Ce disant les deux voyageurs se séparèrent.

Delcamp alla boucler ses malles à son hôtel, puis il courut preftement chez le père Claude, le vieux savetier, où Marguerite, qui devait encore y passer la journée, lui avait donné rendez-vous.

CHAPITRE X

PAILLE ET POUTRE

ACHARD ONCLE, NEVEUX ET Cᵒ

ENTREPRENEURS DE TRAVAUX PUBLICS, CONSTRUCTEURS MARITIMES
AU HAVRE

« Le Havre, le 9 janvier 1862.

« *A M. Laurent Teinturier, représentant de la maison Aloys Beckmann.*

« Monsieur,

« Au nom de mes associés & au mien propre, je vous adresse mes félicitations pour la partie de tôles laminées pour blindage que vous nous avez expédiée le 15 juillet dernier. Les expériences répétées ont donné les meilleurs résultats.

« La satisfaction est telle que je n'hésite pas à penser que ces messieurs vous chargeront de tous leurs achats.

« Je n'ai pas voulu attendre pour vous informer de ces heureuses nouvelles mon retour à Paris. J'y serai dans quelques jours, & j'aurai à vous entretenir d'un projet de pont en fer.

« Ci-joint un mandat à vue de quinze cents francs sur la maison de banque Makensie, Jacobson & Cº, que vous prie d'accepter la société à titre de gratification. Vous recevrez également un numéro du *Courrier du Havre*, où notre décision d'hier est annoncée avec quelques mots sur votre honorable maison.

« Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations & nos sincères remerciements,

« ACHARD ONCLE, NEVEUX ET Cº,

« Entrepreneurs de travaux publics,
« conftructeurs maritimes. »

Cette lettre, arrivée par l'express de nuit, était à huit heures du matin entre les mains de son deftinataire, qui la lut dans son lit.

Teinturier la médita deux minutes durant, sauta à bas de sa couche, se rasa, harmonisa ses favoris en deux tours de main & descendit leftement dans la rue. Son visage rayonnait de joie.

« Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire, » dit un aimable moralifte. En appliquant cette réflexion à

l'idée de la fortune, on comprendra la lumineuse satisfaction du commis voyageur en métaux.

Il avait trente ans, & déjà deux bonnes sœurs lui tendaient la main : la fortune, la gloire peut-être ! Les dix années de privations & de labeur opiniâtre qu'il venait de traverser furent complétement oubliées lorsque le banquier eut payé la lettre de change de quinze cents francs.

Une fois nanti de la somme, tout plein du bonheur présent, la pensée lui vint d'en sacrifier bonne part à... n'importe quoi ; pourvu toutefois que ce n'importe quoi portât en croupe le plaisir & un peu d'amour.

Les existences très-occupées sont en général jalonnées de grandes liesses. Il semble qu'on veuille, en un seul jour, solder l'arriéré des abstinences antérieures ; faire, pour ainsi dire, provision d'épuisement jusqu'à ce qu'une nouvelle exubérance de force vienne distraire du travail.

Dans ce flot de désirs, la passion & les appétits grossiers sont trop criards pour laisser entendre la voix des souvenances les plus caressées, des plaisirs longtemps projetés.

On oublie ces châteaux en Espagne, & l'on veut à l'instant enfourcher un cheval, fût-il de louage, au lieu de l'âne complaisant & bon marcheur que l'on s'était promis d'acheter.

Laurent, pour commencer, entra donc en

vainqueur dans le pays des rêves.—« C'eſt bien cela, disait-il, je vais associer ma gaieté à une gaieté nouvelle. Quelque ancien ami, bohême par aventure, homme d'esprit naturellement, doit aimer d'inclination le fin gibier, le poisson rare & les vins de prix ; quant à moi je sais, sinon par habitude au moins par goût, les apprécier à l'occasion. Eh bien ! qu'un déjeuner vitellien salue la maison Achard oncle, neveux & C° ! »

D'autre part, une de ces gentilles sollicitations humaines toujours irrésiſtibles était bien près d'être écoutée.

« Quelle allégresse inaccoutumée ! pensait Teinturier ; gaspiller quelques louis avec une coquette créature, toute fraîcheur sous la fine batiſte, toute souplesse sous la soie qui crie ! »

C'eſt ainsi que, se perdant en cent projets divers, le jeune homme gravissait, un peu au hasard, la rue Notre-Dame-de-Lorette.

« Au fait, murmura-t-il tout à coup, je suis un grand collégien ! dois-je, au moment où je vais prendre place parmi les gens sérieux, penser à de telles billevesées ? — Monsieur Laurent Teinturier, allez voir votre vieille tante, comptez-lui vos succès. Cela vaudra mieux que de s'enfoncer, en écervelé, dans les chemins perdus ! »

Un peu de réflexion avait coupé la fièvre. Inhabile au plaisir, peut-être se serait-il laissé

entraîner plus loin qu'il ne l'aurait voulu? — N'eſt-ce pas avec l'expérience seule qu'on peut s'abandonner ?

Néanmoins ce ne fut pas sans effort qu'il put soumettre les nombreux désirs qui l'aiguillonnaient.

Chemin faisant, — il se dirigeait vers la demeure de sa tante, — il rencontra un corbillard, un corbillard de pauvre, recouvert d'un vieux drap noir à reflets couleur de rouille.

Un homme seul, sexagénaire, la larme à l'œil, suivait, la casquette à la main.

Les sentiments extrêmes ont des affinités secrètes, — proverbiales, on le sait. — Teinturier découvrit dans ce vieillard des chagrins aigus, des misères malignes.

« Si j'accompagnais ce mort? pensa-t-il. Eh! parbleu ! voilà mon affaire ! un bon gros drame à l'emporte-pièce, un incident lugubre faisant diversion à mes folles idées, comme les cris de l'insulteur au conquérant debout sur le char de triomphe. — Allons! faisons cortége de ma fortune naissante à cette victime de la misère ! »

. . . .

Les prières du desservant avaient cessé. La bière de frêle sapin était ensevelie sous la terre de la fosse commune. Laurent songeait, ému. Ce n'était pas un mauvais homme, au fond, que Laurent Teinturier, malgré ses prétentions

scientifiques. Le vieillard pleurait à genoux; ce ne fut qu'en se relevant qu'il s'aperçut de la présence du jeune homme.

Etonné, il le regarda; puis, s'avançant vers lui:

— Vous avez connu ma fille, monsieur? lui dit-il, la gorge pleine de larmes.

Teinturier fit signe que non.

— Mais alors... comment se fait-il?

— Mon brave homme, interrompit Laurent, je vous ai vu au bas de la rue Notre-Dame-de-Lorette, suivant seul, piteusement, ce cercueil, & j'ai voulu faire nombre, voilà tout!

La réponse était brutale, mais le mathématicien eſt rarement un délicat de sentiments. Puis, à vrai dire, Teinturier ne se rendait pas bien compte du motif qui l'avait amené devant cette tombe humide.

— Vous avez voulu faire nombre? Ah! c'eſt différent! Je ne vous en remercie pas moins de tout mon cœur, répliqua le pauvre père.

— Fort bien! Mais voulez-vous m'accorder la faveur de m'accompagner à votre tour? Je crains fort aujourd'hui pour mon bonheur, & votre chagrin y fera contre-poids. Venez... je vous offre... faites-moi le plaisir d'accepter un verre de vin... voulez-vous?

— Volontiers, monsieur; car vous êtes un bon jeune homme... cela me remettra un peu.

Et le malheureux passa la manche de son

habit sur ses yeux pour les essuyer. Il essaya même d'esquisser un sourire.

Les deux hommes se mirent en marche. Ils s'arrêtèrent au premier café convenable qu'ils rencontrèrent. Teinturier demanda une bouteille de vin blanc, & son compagnon alluma une pipe.

Les verres étaient pleins & dix minutes s'étaient écoulées sans que les deux interlocuteurs eussent encore échangé une parole.

La douleur étant un sentiment plus vif que la joie, ce fut le vieillard qui rompit la glace; &, *ex abrupto,* à la façon des gens qui ne savent point exprimer ce qu'ils sentent :

— C'eſt *Mélie* qui serait contente, si elle était là ! s'écria-t-il.

— Qui ça, Mélie ?

— La morte... ma fille ! Et dire, monsieur, qu'avec deux doigts de ce vin, à chaque repas, on aurait pu la sauver ?

— Allons, brave homme, efforcez-vous de penser à autre chose ! Buvez !... mangeons ! cela occupe... Garçon ! des huîtres, de la viande froide... quelque chose pour déjeuner enfin ?...

Pendant ces apprêts, Teinturier se félicitait d'avoir eu la bonne pensée de suivre le corbillard. « J'allais sans doute commettre mille sottises, se disait-il, tandis que j'ai la joie de consoler un honnête homme malheureux. »

Le vieillard, la bouche contractée par un sourire composé, suivait d'un œil atone les mouvements du garçon.

— Au fait! s'écria-t-il avec l'énergie d'un homme qui réagit sur lui-même, nous sommes tous mortels. Elle sera certainement plus heureuse — là-haut! — Le déjeuner eſt servi; mangeons-le! A la vôtre, monsieur!

Et l'on trinqua.

Nous sommes tous mortels! Ces quatre mots renfermaient, selon l'esprit du bonhomme, la conclusion consolante qui devait imposer silence à sa douleur.

— Figurez-vous, monsieur, reprit le vieillard, — qui éprouvait le besoin d'épancher son cœur par le récit de ses peines, — que j'étais cordonnier & bedeau à Etampes depuis vingt ans, lorsque le choléra de 1849 m'enleva ma femme & trois enfants.

— Oh! malheureux homme!

— Eh bien! il ne me reſtait qu'une fille que j'avais envoyée en apprentissage à Paris, — cette pauvre Mélie! — Et c'eſt elle que nous venons de mettre en terre.

Une grosse larme roula sur la joue du vieux bedeau.

Nouveau silence!

— Mais vous allez voir quel malheur! quel guignon! reprit-il après un long soupir; c'eſt à ne

pas y croire ! Jusqu'en 1856, Mélie m'envoya ses petites économies ; elle était blanchisseuse, & vous n'ignorez pas que c'eſt une bonne partie ; cette enfant m'écrivait sans *fauter* à ma fête & à la nouvelle année. A la Saint-Michel, qui eſt l'époque de la foire d'Etampes, elle passait huit jours avec moi. Finalement, je n'avais qu'à me louer de cette fille, & sa patronne l'aimait aussi comme une parente, vu sa bonne volonté. Et puis elle était si douce, si avenante & si fière en même temps ! Elle parlait comme un livre. Elle me disait : « Mon père, » avec une voix qui m'allait à l'âme ; il me semble que je l'entends encore : « Mon bon père, avez-vous bien dormi cette nuit ? Mon petit père, voulez-vous me promener à votre bras ? » — & j'étais heureux ! — « Vous avez bien sonné la cloche à l'*Angelus*, mon bon petit père ! » Tenez ! je pleure rien que d'y penser ! Oh ! ma pauvre enfant ! Et le dimanche, fallait la voir quand elle se rendait aux offices ! Le maire d'Étampes, un brave homme, qui avait des favoris comme vous, monsieur, se retournait pour la regarder. A Paris elle était toujours jolie, quoique un peu flétrie, mais elle avait des yeux parlants !

— Et qui vous caressaient, n'eſt-ce pas ?

— Oh ! oui !

— Et des cheveux blonds & soyeux ?

— Oh ! oui !

— Et elle était pleine de gaieté, de tendresse ! Elle aurait fait le bonheur de son mari & n'aurait été déplacée dans aucun monde ?

— Oh ! oui... Mais on dirait que vous l'avez connue !

— Moi ? hélas ! non ! Mais je me l'imagine d'après ce que vous me dites. Au diable ! pensa Teinturier, les souvenirs ! Il eſt des sentiments qu'on ne peut tout à fait ensevelir.

Continuez, reprit-il, continuez, mon brave homme, je vous en prie. Vos disgrâces m'intéressent, vous me faites aimer votre enfant !

— Tout à coup plus de nouvelles, j'eus beau m'informer, venir à Paris, demander à droite, à gauche... peines inutiles ! Je reſtai ainsi deux grandes années sans renseignement. Vous imaginez-vous mon désespoir ? Deux ans, monsieur, deux ans ! Or, un soir, après souper, j'allumais ma lampe pour travailler... *pan, pan*... on frappe à ma porte ; c'était... devinez qui ? Elle... Émélie... bien portante, c'eſt vrai... mais (le vieux bedeau vida son verre & s'essuya le front comme pour en chasser un mauvais souvenir) mais... mais enceinte ! O Jésus ! Marie ! malheur des malheurs ! J'aurais reçu un coup de tranchet en plein cœur que je n'aurais pas tant souffert. Mon enfant, ma Mélie... déshonorée ! Ah ! quand j'y pense, monsieur, ça me fait encore froid dans

8

le dos ! Bref, je la fis asseoir, boire, manger & se coucher.

— Et elle ne vous dit rien, pas un mot ?

— Dame ! elle était bien interloquée ; mais que voulez-vous, ce qui eſt fait eſt fait !... Toute seule à Paris, — & si jolie, j'aurais dû m'y attendre. Toutes les pauvres filles en sont là !

Le bedeau serra le poing ; son œil lança un regard haineux, puis tout aussitôt se radoucissant :

— A quoi sert de lutter, n'eſt-ce pas, monsieur, puisque finalement on doit être vaincu ? Combattre, c'eſt irriter les vainqueurs. — Aussi je ne fis point de reproches à Mélie ; la faute en était à moi, qui n'avais pas su la faire riche & respectée. Bref, ma fille chérie avait aimé... quelqu'un... un jeune homme...

— Oui, j'y suis ! un de ces misérables, un complaisant de barrière ?

— Pas du tout ! au contraire ! c'était un commis de bureau, travailleur & rangé, & c'eſt bien pire !

— Et comment cela ?

— Certainement, un homme en passe de devenir quelque chose n'a que deux partis à prendre : épouser sa maîtresse, alors il coupe le cou à son avenir ; ou la quitter lorsqu'il veut avancer.

— D'accord, mais pourquoi la séduit-il ?

— Oui ! c'eſt vrai ! pourquoi la prend-il ? je vous le demande.

Le vieillard se mit à sourire étrangement :

— Pour s'amuser, donc ?

Puis, balançant sa tête entre ses mains, les coudes appuyés sur la table, il reſta morne.

— Pour s'amuser ? tuer une enfant, la briser comme un jouet, lorsqu'on en eſt las ! s'écria Laurent Teinturier.

— Ça se pratique ainsi ; il faut bien s'y soumettre, murmura le vieux.

— Allons, encore un coup ! interrompit Laurent, qui versa également jusqu'à plein bord dans son verre, pour se prémunir contre toute émotion.

Et l'on trinqua de nouveau.

— D'après Mélie, reprit le bedeau, son homme était un bel homme, d'après Mélie. Elle ne tarda pas à lui céder. Par fausse honte de son état, elle lui laissa croire qu'elle ne travaillait pas & accepta de demeurer chez lui. Il faut tout dire, Mélie n'était pas coupable ; ce monsieur avait promis le mariage, j'ai ses lettres...

— Ah ! ce drôle écrivait... je vois l'homme d'ici, un Lovelace barbu, moustachu, frisé, verni, gommé.

— Vous n'y êtes pas : attendez la fin ! Craignant que je n'apprisse tout ce beau manége, la petite cacha son adresse & donna à son amant

de faux détails sur elle-même, changea son nom. Les choses n'allèrent pas mal pendant quelque temps. — « J'ai vécu ainsi, me disait-elle en sanglotant, dix-huit mois, bien heureuse, quoique je n'ignorasse pas le chagrin que je devais te faire. » La pauvre chatte !

— La pauvre chatte, répéta Teinturier comme s'il eût dit : *Amen !*

— Malheureusement il y avait dans la même maison une femme de mauvaise vie qui aimait la *connaissance* de ma fille. Cette gueuse fit un tas de commérages à l'aide desquels elle brouilla le ménage. Ç'a été un amphigouri du tonnerre que Mélie m'a conté plus de cent fois : des histoires, des lettres, le portier, des surprises...

— En un mot tout l'artifice de la malveillance, je sais ce que vous voulez dire.

— C'eſt cela, je passe le reſte, car ce serait interminable. Toujours eſt-il que Mélie, lasse de tous ces micmacs, & pour voir si son amoureux l'aimait *de vrai*, le quitta. Une honnête femme eſt plus susceptible qu'une autre, vous le sentez fort bien. Par amour-propre, car elle s'était obstinée, Mélie attendit un mois, deux mois, personne ; l'oiseau ne revint pas.

— Cet homme n'était qu'une petite canaille ! tranchons le mot, un sauteur !

— Ce jeune homme était sans doute fort aise

d'avoir un prétexte pour rompre ses relations avec ma Mélie.

— Dans tous les cas, il aurait dû veiller à son bien-être.

— Ah bien oui! Il n'y songeait guère, puisqu'un soir ma fille, désespérant de le voir revenir, courut chez lui : déménagé! sans lui laisser son adresse!...

— Ah! parbleu! je l'aurais deviné. — Après ce qui s'était passé, vous deviez vous attendre à un pareil procédé.

— Vous me direz aussi qu'il ne savait pas qu'elle était enceinte?

— Enceinte ou non! je le répète, ce petit monsieur était un sauteur... sauteur eſt le mot.

— Eh non, mon bon monsieur, je vous l'ai dit, il était commis de bureau : ma fille devait le gêner pour faire son chemin. Chacun pour soi, vous savez, ajouta le vieux bedeau, qui fit craquer ses doigts décharnés, chacun pour soi! je ne lui en veux que parce que c'était ma fille, ma pauvre petite Mélie!...

— Tenez! encore ce coup! allons, du courage! s'écria Laurent, qui remplit les verres.

— Du courage! pourquoi faire? On voit bien que vous avez de l'argent, vous aimez la vie, vous! mais nous, du courage!...

— Finalement, continua le vieillard, Mélie voulut se remettre au travail; mais, bah!

l'amour l'avait rendue paresseuse. Les pauvres ne doivent pas aimer ! — Aussi, un soir, n'en pouvant plus, — elle avait faim, — elle vendit le peu de hardes qu'elle possédait & me tomba sur les bras, prête à faire ses couches. Quinze jours après elle mit au monde une grosse fillette qu'on appela Claudine, de mon nom de Claude. Jusque-là il n'y avait pas encore grand mal ; mais, comme on dit, de chute en chute !...

— Buvez donc, père Claude !

— Merci ! à la vôtre, monsieur. Je continue : deux minutes de patience ! Or donc, à l'accouchement de ma fille, les personnes dévotes, mes pratiques, crièrent à l'horreur, au scandale.

Le curé, excité par de vieilles bigotes, me témoigna son mécontentement de me voir « tolérer l'inconduite, » — disait-il, de ma chère enfant. Les taquineries des petites villes, vous ignorez cela, vous autres de la capitale, c'eſt à y renoncer... Alors, mon état de cordonnier s'exerçant partout, nous sommes venus nous inſtaller à Paris. Une fois là...

— Mais l'amant ? l'amant ?...

— L'amant ? afin de le retrouver... non ! il n'y a pas de démarches, d'allées, de venues, de pertes de journées auxquelles nous ne nous soyons résignés. — Mais c'eſt comme si l'on chantait ! — Pour Mélie, étant retombée *ma-*

lade de cœur, elle dépérit à vue d'œil. Un an avant sa mort, elle était si faible, qu'on croyait la voir passer d'un moment à l'autre. Ainsi, excepté le bruit des talons de bottes d'hommes dans le corridor, qui l'agitait, elle espérait toujours voir reparaître le jeune homme, Mélie ne bougeait pour rien, pas même pour la petite. — Ah! j'en ai vu de rudes, allez! &, sans Claudine, je crois bien que, ce matin, je serais descendu de mon cinquième par la croisée... Mais, à soixante-huit ans, on a si peu de temps à souffrir que vraiment...

Le vieux bedeau n'acheva pas, &, de nouveau, il passa les manches de son casaquin sur ses yeux humides.

Teinturier s'étant levé, le bedeau en fit autant & attendit son convive sur le pas de la porte, pendant que celui-ci payait au comptoir.

— Le bon jeune homme! murmurait le vieillard; ce n'eſt pas lui qui aurait tué Émélie!

— Pauvre père! pauvre fille! si jeune! pensait Laurent. La fatalité frappe les gens à terre!

Au grand air, le bonhomme Claude, par suite d'un effet qui se produit sur les gens qui n'ont pas l'habitude de boire du vin, se trouva indisposé plutôt que grisé.

Il fit quelques pas en chancelant, puis se laissa choir entre les bras de Teinturier, qui le saisit à temps.

On inſtalla le malade dans une voiture qu'un gamin s'était empressé d'amener.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Où demeurez-vous ? dit Teinturier.

— Cité Napoléon, rue Rochechouart ! murmura le bedeau qui reprenait ses sens.

Chez le cordonnier, une jeune fille que le lecteur connaît déjà, Marguerite Charité, qui gardait Claudine, après avoir aidé à coucher le souffrant, courut chez une voisine préparer du thé.

Claude s'endormit. Teinturier, attendant l'issue du malaise pour prendre congé de lui, se mit à inventorier les misères qui l'environnaient. Arrivé à la cheminée, il vit, entre deux anges en cire rose accroupis, un porte-cigares en cuir de Russie, marqué aux initiales L. T. Il leva le globe de verre, prit le porte-cigares, & l'ouvrit. Des lettres s'en échappèrent, c'étaient des billets amoureux où l'auteur jurait d'aimer toujours, d'épouser, de tout sacrifier à son adoration. Au bas de ces serments trahis était une signature.

Laurent Teinturier la considéra longtemps.

— Ainsi, répéta-t-il, cet homme... le sauteur... le sauteur... ce sauteur... c'était c'eſt moi! moi ! ! !

Il appela la petite Claudine & la mit sur ses genoux :

— Quel âge as-tu ? lui dit-il.

— Trois ans, monsieur.

Laurent l'embrassa avec tendresse, avec sincérité.

Au moment où la voisine entrait portant un bol de thé bouillant, Teinturier comparait complaisamment la forme de ses ongles à ceux de la petite fille : il se rappelait que, physiologiquement, on a constaté que les ongles des enfants ont la même forme que ceux du père.

— Eh bien ! mon brave Claude, cela va-t-il mieux ? demanda-t-il au malade qui s'était réveillé ; & m'en voulez-vous de votre indisposition ?

— Moi ? bien au contraire ! j'étais si malheureux, & l'on eſt si content d'oublier !

— Cher monsieur Claude, vous m'avez conté vos souffrances, à mon tour de vous conter ma joie : sachez donc qu'aujourd'hui me sont arrivées de bonnes nouvelles : sans être riche, je suis à mon aise, & je suis indépendant. Vous êtes le plus brave homme que je connaisse ; votre Claudine eſt un amour d'enfant, — je l'adopte, si vous voulez me le permettre ?

— Adopter ma Claudine ! m'en séparer ? jamais ! jamais ! s'écria le vieillard ; & moi, son père, que deviendrais-je sans elle ?

— Rassurez-vous ! j'adopte Claudine, mais je ne l'enlève pas à vos bons soins ; gardez-la ! je viendrai la voir souvent ; répétez-lui quelquefois

mon nom, qu'elle se rappelle *son papa* Teinturier !

Le père Claude se saisit des deux mains de l'ingénieur, qu'il secoua avec effusion. Les mots lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance..

— Merci ! dit-il enfin, merci, monsieur Teinturier, merci ! Ce que vous faites là eft bien beau; j'accepte pour la petite !

— Pour *notre* petite, voulez-vous dire, père Claude ? — Ce matin j'ai reçu, à titre de gratification, quinze cents francs ; il eft jufte que ma fille en ait sa part. Tenez, voici mille francs pour les premiers frais. Demain je viendrai à midi vous revoir ; à demain !

Après avoir embrassé Claudine, pressé la main du vieux cordonnier, le jeune voyageur sortit.

Claude refta abasourdi. Ce coup inespéré de la fortune, succédant si rapidement au malheur qui le terrassait, était certes bien assez puissant pour ébranler sa faible cervelle.

Un gros baiser de Claudine le rendit à la réalité.

Le billet de mille francs était là...

— Heu ! heu ! se dit Laurent Teinturier en descendant les escaliers, j'étais sûr que la journée ne se passerait pas sans que je fisse une sottise ! Au diable le cœur !...

— Heu ! heu ! se disait le vieux bedeau com-

plétement rétabli, on a toujours une bonne raison pour suivre un corbillard de pauvre !

Dans l'escalier, le voyageur en métaux se croisa avec Paul Delcamp.

Ni l'un ni l'autre, ne tenant à se raconter ce qui les amenait dans cette maison, ne se saluèrent, & ils firent comme s'ils ne s'étaient pas reconnus.

— Que diable Delcamp peut-il venir faire ici ? pensa Teinturier.

— Qui diable Teinturier connaît-il dans cette maison ? se demanda Paul Delcamp.

Ce que le jeune voyageur en vins venait y faire, on le sait : retrouver Marguerite qui l'attendait.

Aussitôt l'entrée de Delcamp dans la chambre du vieux savetier, Marguerite mit rapidement son châle & son chapeau, s'informa une dernière fois de la santé du père Claude, embrassa Claudine & s'en fut au bras de son *seul* ami.

Dans la rue Marguerite raconta l'incident Teinturier à Paul, qui ne s'en étonna pas, connaissant l'homme ; ce qui l'étonna, ce fut le mouvement spontané de générosité.

Delcamp, de son côté, communiqua à Marguerite le résultat de ses nombreuses démarches de la journée :

L'interrogatoire Pirouette, Blaireau & Cabestan ;

La visite faite, en compagnie de Sigismond, chez madame Bourrache;

Finalement, l'espoir basé sur de premières certitudes d'arriver non-seulement à retrouver Rose Charité, mais encore leurs infortunés parents, qui, pour une cause qu'il ne pouvait pénétrer, avaient été forcés d'abandonner ainsi leurs enfants à la grâce de Dieu.

Blaireau devait être reparti en voyage, mais il ne pouvait manquer de le rejoindre, devant lui-même se mettre en route avec Cabeftan dès le soir.

— Nous sommes trois, dit-il à Marguerite en la quittant à sa porte, trois hommes vigoureux & perspicaces, qui nous intéressons à votre sort; il faudrait être bien maladroits ou bien malheureux pour ne pas arriver à deviner l'énigme de votre naissance.

Et d'ailleurs, ajouta Paul Delcamp d'un air convaincu, lorsque Dieu donne le bout du fil, c'eft qu'il veut que l'écheveau soit complétement dévidé.

CHAPITRE XI

L'HOTEL DE MESSIEURS LES VOYAGEURS DE COMMERCE

Sur une trentaine de convives qui s'attablent quotidiennement dans la salle à manger de l'*Hôtel de la Goualle*, à Caen, trois ou quatre, cinq au plus occupent d'autres positions dans le monde que celle de commis voyageurs.

— N'eſt-ce pas, monsieur, vous qui êtes voyageur de commerce, qu'à l'hôtel de la Goualle on ne rencontre guère que de vos confrères ?

— Oui !

— Que la salle à manger eſt au rez-de-chaussée & donne sur la place de la Mairie ?

— Oui !

— Que la table eſt en fer à cheval & n'eſt servie que par des femmes ?

— Oui !

— Que la maîtresse de maison a les cheveux coupés comme George Sand ?

— Oui !

Ah ! vous voyez bien, lecteur, que je n'en impose pas.

Ce témoignage dûment scellé, timbré, légalisé & enregiſtré, poursuivons.

Non-seulement les hôtes habituels de la Goualle sont commis voyageurs, mais même, parmi ceux qui s'y trouvent au moment où nous y pénétrons, il y en a plusieurs de notre connaissance.

Paul Delcamp, Laurent Teinturier, le père Bourrache, & en bloc la bande des jolis *déménageurs*, assez bruyants d'ailleurs pour que nous les remarquions.

De plus M. Jean-Louis, dit le Cuirassier, voyageur en alcool, trois-six, liqueurs fortes & autres moyens de suicide à longue échéance.

Quel homme que Jean-Louis dit le Cuirassier ! & quel organe ! & quelle poigne ! Pour l'eſtomac, il ne faut pas en parler : il l'a perdu dans les affaires.

Du reſte Jean-Louis eſt de ces hommes qu'on n'oublie pas quand une fois on les a vus, surtout quand cette fois eſt à la Consolation, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris, à six heures du matin.

L'œil de Masson porte encore les traces de

sa rencontre avec le quinteux voyageur en liquides Jean-Louis dit le Cuirassier.

Donc on en était au rôti quand arriva, suivant sa coutume systématique, le sémillant commis en nouveautés.

— Toujours en retard, monsieur Masson ! dit familièrement le patron de l'hôtel, mais avec un sourire où perçait pourtant le sentiment de la remise qu'il fait aux *ambassadeurs*.

— En retard ? reprit Blaireau. Il eſt plutôt en avance : il n'arrive jamais qu'à la salade. Raoul, mon ami, tu avances. Il eſt aujourd'hui salade moins dix minutes : règle ta montre là-dessus.

— Et la tienne ? répondit Masson d'un air affairé & vexé.

— Là ! là ! fit Delcamp, pas d'aigreur.

— Dame !

— Dame ! quoi ? *Tu nous la fais* toujours au troisième rôle, monsieur *Sombraccueil*, & avec les dames tu passes à l'emploi des *las de vivre*... Avec moi ça casse, je coupe les effets, mon *pitiou*, ajouta Cabeſtan.

— *Blaguez* tant qu'il vous plaira, mais je voudrais vous y voir dans la nouveauté. C'eſt comme du lait sur du feu cette partie-là.

— Plus fort que de jouer aux pains à cacheter sur le bord de la mer par un grand vent, ricana Sigismond.

Avant de continuer ce dialogue, il eſt utile de

faire une courte monographie du commis voyageur en nouveautés.

Discret, sombre sans motif, clignant de l'œil, soupçonneux, toujours inquiet de la concurrence, le voyageur en nouveautés se préoccupe de tout, & jusqu'à : « Passez-moi le sel, » lui semble être un mot convenu pour le jouer dans ses projets.

Il eſt à Beauvais, je suppose, & compte de là se diriger sur Gisors le lendemain; mais il apprend qu'un confrère vient de partir pour cette ville.

Paf! le voilà qui saute Gisors & vole à Dieppe, sa troisième station, où il compte bien, en arrivant deux jours avant son concurrent, lui couper l'herbe sous le pied, au point qu'un seul mouton maigrirait dans tout le vert arrondissement.

Il ne tient aucun compte de la différence de couleur, de qualité, de prix & de fabrication des articles qu'il doit offrir, ni de sa valeur personnelle comme vendeur; ce à quoi il tient avant toute chose, c'eſt d'arriver le premier.

Non, vous dis-je, il n'ira pas à Gisors, il n'y veut pas aller, eſt-ce entendu?

Ce qui lui tarde à présent, c'eſt l'heure du convoi, pour faire enregiſtrer ses marmottes pour Dieppe, & en toute hâte.

Oh! il n'arrivera pas à temps, c'eſt sûr! Son

concurrent y eſt déjà, c'eſt évident! Il se brûle le sang d'impatience. Ouf! le voilà parti, peut-être le devancera-t-il encore!

En chemin de fer, à part qu'il fera claquer entre ses doigts, — par pure manie de métier, — le drap du paletot de ses voisins en susurrant: « Creux, pas de main, tout apprêt... » le commis en nouveautés n'aura garde de répondre à l'indiscret qui lui demanderait sa deſtination. Il fera l'indécis, & dans tous les cas préférera avouer qu'il se rend à Tamatave que de prononcer le nom d'une ville de son itinéraire.

Ah mais! c'eſt que la nouveauté, ce n'eſt pas comme toute autre chose. Il y faut une rude perspicacité!

Là, voyez-vous ça? Cette femme qui passe... celle-ci... a déjà une robe en quadrillé solferino!

Un quadrillé solferino! « Mais on m'a donc précédé en ballon? » s'écrie l'infortuné voyageur en nouveautés.

Il faut absolument qu'il voie de près ce quadrillé solferino, qui fera fureur cet été, & dont seul il a des échantillons, du vrai quadrillé solferino!

Il l'a vu, il l'a même touché. Ce n'eſt pas son fameux, son ravissant quadrillé, mais pas du tout, pas du tout. C'eſt *floche*, sans œil.

Il eſt satisfait, il eſt heureux; car il a reconnu ce quadrillé imitation solferino. Ça sort de la

bousilleuse maison Quémaleur & Ce ; du Rouen ! Et lui, c'eſt du Mulhouse.

Merci, ô mon Dieu ! merci !

Lui & son quadrillé solferino enfonceront tout.

Pas de danger, pourtant, qu'il le montre, même à un indifférent. C'est à peine s'il consent à le montrer au client, au fin fond de l'arrière-boutique ; encore eût-il préféré ne le faire voir que dans le grenier où sèche le linge, cet ineſtimable quadrillé solferino.

Concluons de tout ceci que c'eſt avec une grande sincérité que Masson répondit à Cabestan, non sans jeter à Delcamp, — qu'il copiait en tout, — un coup d'œil comme pour lui demander un signe approbateur :

— Ah ! oui, parlons-en ! Je voudrais bien t'y voir dans la nouveauté.

— Allons, fit Delcamp du ton d'un maître qui morigène amicalement un élève, tâche donc d'être naturel, & mange ta soupe pour nous rattraper.

— Naturel, naturel, répéta Masson, après ce que je viens d'apprendre pendant que vous dîniez, vous autres.

Ceci fut dit de l'air important d'un homme qui sait qu'il va non-seulement frapper un coup, mais encore que le coup portera sûrement & d'une façon magiſtrale.

— Allons, bon ! encore un malheur ! dit Jean-

Louis avec une grimace renfrognée, comme il sied à un homme affecté d'une gastrite chronique.

— Messieurs, reprit Masson, il y a une heure, j'ai appris de l'un de mes clients, qui en a reçu la nouvelle par dépêche té-lé-gra-phique... que...

— Que? dit Jean-Louis... Vous me donnez des crampes d'estomac avec votre façon de parler.

— Que... Je ne sais si je dois dire... ajouta Masson avec la coquetterie d'une femme à qui l'on dit : « M'aimez-vous? » Et qui va répondre : « Oui. »

— Que? — Va donc! — Érupte! — Dis-nous! nous sommes prêts! — Mets le feu! — cria-t-on de toutes parts.

— Que... acheva enfin Masson... que les frères Dufour, de Paris, ont sus-pen-du leurs payements.

Ainsi de ces puits profonds où les cicérones engagent les voyageurs à jeter une pierre & à prêter l'oreille pour entendre la détonation formidable que fera le petit caillou en touchant le fond après le temps surprenant qu'il a mis à descendre, & qui fait juger de la hauteur du gouffre, la nouvelle de Masson produisit d'abord un recueillement morne, qui fit bientôt place à un tonnerre d'exclamations & de com-

mentaires si bruyants, que de la rue on aurait pu croire qu'on s'égorgeait dans la salle à manger de l'hôtel de *la Goualle*.

La nouvelle de la faillite d'une maison de commerce annoncée dans une table d'hôte de commis voyageurs a toutes les saveurs passionnantes de la cause célèbre.

D'abord c'eſt une faillite. Ensuite il eſt toujours quelqu'un à table que cela intéresse directement ou indirectement. Enfin c'eſt une nouvelle de Paris, de ce Paris par tous regretté, dont tous sont idolâtres, & dont le nom fait sur eux l'effet de celui de la patrie sur des déportés.

L'annonce de la déconfiture des frères Dufour eut donc l'excellent résultat de ranimer la conversation en fournissant un thème inépuisable; car, enfin, il n'y avait pas à dire! les frères Dufour avaient suspendu leurs payements.

Quand la première écume de la loquacité eut disparu, les apartés s'établirent; mais le hasard voulut que, dans cette contredanse, M. Édouard Legrand, voyageur en bijouterie, bègue & filandreux, ne trouvât pas de vis-à-vis.

N'importe : pris d'un vertigo de caquetage, ne se tenant pas pour satisfait d'un auditeur, il voulut l'attention de l'assemblée tout entière.

— A propos des Dudufour, dit Legrand, j'ai coconnu un fafailli du même toto, du même

tonneau à qui j'ai joujou, j'ai joujoué un bon tour.

Sur cet exorde, chacun parut se suspendre comme par enchantement aux lèvres de son interlocuteur.

Legrand, habitué à cette manœuvre, n'en continua pas moins de frapper à la porte de ses amis, qui feignaient d'être sortis.

Mais la reprise de son hiſtoire fut saluée par des interruptions dans le goût de celles-ci :

— La suite au prochain numéro.

— Passez-lui la cuvette !

— Tu vas trop vite !

— Au rideau !

— Plus haut !

— Faudra soigner cela !

— Quand on le releva, il était fou !

Et Legrand parlait toujours... Il allait, il allait ennuyeusement à faire plaisir.

Mais

Un sot ouvre parfois un avis important.

L'anecdote a cela de bon qu'elle appelle l'anecdote. On veut en raconter une meilleure, puis une meilleure : *chacun dit la sienne*. S'il ne fallait aller dormir à un moment donné, il y en aurait *encore* un qui en saurait une meilleure *encore*.

— Tiens ! dit Cabeſtan en interrompant Le-

grand, j'en sais une *bonne;* & comme Sigismond avec sa pétulance méridionale commandait plus l'attention que Legrand, quelques-uns se tournèrent de son côté, & ce fut en ces termes que, dans cette loterie des meilleures, Cabeſtan amena l'anecdote suivante, en ſtyle marseillais, & avec accompagnement d'accent & de geſtes.

— Il y avait à Besançon un vieux dur-à-cuire, un *margoulin* auquel j'avais inutilement fait cent fois des offres de service. Autant de voyages en Comté, autant de visites, & toujours rien.

Un jour, de retour à Paris, qu'eſt-ce que je rencontre sur le boulevard? Mon bisontin. « Tè! que je me dis, je te tiens, & tu ne m'échapperas pas. Eh! bonjour, mon cher, que je lui fais, combien je suis ravi de vous voir. » Enfin je lui en dis & si bien & si longtemps que, pour en finir & le décider au bonheur, je l'invite à dîner.

Au potage, je lui avais fait avouer ses torts, me voilà gai comme un châtre, remaniant la carte du dîner, demandant des vins vieux... Enfin, tout, quoi! bagasse! Au dessert, le bélître revient sur sa parole, me disant qu'il a fait ses achats & que ce sera pour la saison prochaine. Tron de l'air! il me *passe* le poivre, comme on dit. Attends, mon vieux, que je me dis, je vais te faire *passer* le poivre, mon bon & *digue digue vingue!*

Nous sortons une fois le café pris, & là, dans la rue, je simule une colique.

— Venez, lui dis-je dans un endroit *espécial* où j'ai un rendez-vous qui ne souffre pas de délai.

— J'accepte, qu'il me répond, comprenant ce dont il s'agissait, car moi-même j'y ai aussi affaire, sans calembour !

Je le tenais.

Nous entrons. Bon. Chacun chez soi. Bien. Je ressors immédiatement & je donne à la préposée cinquante centimes ; elle me rend vingt centimes, comme de juste. Je n'en prends que cinq & je lui dis de remettre les quinze autres à mon compagnon.

Elle nous croit en compte. Lui ressort, fouille dans sa poche ; mais, avant qu'il ait atteint sa monnaie, la dame lui présente les trois sous, & mon aigrefin, profitant de son air bonasse, les empoche & vient me retrouver à la porte, où je l'attendais.

— La dame, me dit-il en riant & en me poussant goguenardement du coude, s'est trompée ; elle m'a remis trois sous qui sont votre monnaie.

— Du tout, que je lui réponds !

— Tant mieux ! qu'il me dit, je les garde.

— Parbleu ! ils sont bien à vous.

— Comment ?

— Eh oui ! Voyez plutôt sur la porte, c'eſt écrit : *Wâter-Closet, à quinze centimes.* Ici, à Paris, mon bon, ce n'eſt pas comme à Besançon, on ne donne rien pour rien.

— Mais...

— L'avez-vous trompée ?

— Ma parole d'honneur, non !

— Eh bien ! alors, c'eſt un argent légitime.

— Sans adieu & merci, me fit-il aussitôt, & il me quitta précipitamment.

Il avait hâte sans doute d'aller gagner sans moi quelques trois sous avant de se coucher.

Un beau matin, rue du Petit-Carreau, je le vis accourir à moi, rouge de colère & me disant que c'était indigne, que je l'avais trompé d'une manière dégoûtante, & qu'il avait failli être conduit au poste, lui ! un négociant !

Je lui tournai les talons, me contentant de lui dire : « Vieux *birbante,* n'as-tu donc pas compris que, ne pouvant obtenir une commission de toi, je me suis à la fin décidé à t'envoyer... promener. »

— Hein ! comment la trouvez-vous celle-là ? demanda Sigismond triomphant : eſt-elle d'un bon suif ?

Un rire homérique témoigna de la satisfaction de l'assemblée.

Ce fut un succès pour Cabeſtan.

Mais, ainsi qu'après un forté d'orcheſtre, la

flûte, le flageolet ou tout autre inſtrument perçant se charge de la rentrée, au milieu des derniers ronflements du bugle & de la contre-basse, une voix fluette fit entendre ces mots toujours les mêmes :

— Et moi j'en connais une meilleure.

Suivis de ceux-ci :

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

— Parle, toi !

— Non !

— Toi !

— Toi, d'abord !

— Allons, puisque tu le veux !

— Va donc, je retrouverai toujours bien ce que j'avais à dire.

La barrière était ouverte, les chevaux partirent, & ce fut un steaple-chase à fond de train.

Vers huit heures du soir, on en était à la vingtième, à la trentième, à la quarantième meilleure ; mais la meilleure des meilleures n'était pas dite.

Tout le monde ayant à peu près vidé son sac, quelques-uns déclarèrent qu'il était temps d'aller au café pour voir ce qui s'y passait, &, ma foi ! la majorité fut de cet avis.

Teinturier, fidèle à ses habitudes de bande à part, ne mêla pas sa voix à la motion de ses camarades, & le père Bourrache, alléguant que

son âge le rendait moins soucieux qu'autrefois du billard & des cartes, tint compagnie au voyageur en métaux. Il se croyait sur une piſte.

Sur le pas de la porte, il y eut encore divers voyageurs qui désertèrent pour se rendre dans des quartiers inconnus, sous des prétextes dont l'invraisemblance eut pour effet de faire se regarder en riant ceux qui allaient au café.

Ici deux routes se présentent ; la première nous amènerait à donner le rapport fidèle de ce que se dirent le père Bourrache & Laurent Teinturier, restés seuls ensemble ; la seconde, à la relation, non moins précise des faits & geſtes de messieurs les *ambassadeurs* qui se dirigèrent vers le café.

Laquelle prendre ?

Notre plume répugnant complétement à suivre en enfer ou dans quelques paradis profanes ceux qui avaient formé un troisième groupe.

Procédons par ordre, & donnons d'abord le procès-verbal du conciliabule ou plutôt de l'affaire Bourrache contre Teinturier.

Il s'agit de mariage.

Le susdit Bourrache *torva tuens*, — comme dirait Alfred Delvau, & généralement tous ceux qui ignorent le latin, — après le départ général, s'était avancé jusqu'auprès de Teinturier, & là il s'était emparé compendieusement d'une chaise, puis s'y était assis, toujours *torva tuens*.

— Qu'avez-vous donc, Teinturier ? lui dit-il,

vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Eſt-ce que les fers creux fléchissent en ce moment ?

— Non pas, certes ! papa Bourrache, & plût à Dieu que ce fût jamais là ma seule préoccupation ! mais vous le savez, ou vous ne le savez peut-être pas, il eſt dans la vie mouvementée de quelques-uns de nous des arcanes sombres dont on ne peut pas plus détacher le souvenir que le harpon du corps de la baleine, quand il eſt bien planté.

— Laissez donc, s'il n'y a pas de remèdes, il y a au moins des calmants. Une confidence soulage bien le cœur. Voyons, reprit le vieux voyageur en chapeaux de gendarmes, eſt-il indiscret de vous demander... Un homme de mon âge en sait long sur la vie... J'en ai vu de rudes du temps des diligences... Me croyez-vous votre ami, Teinturier ?

— Oh ! oui, murmura Teinturier, qui gémit & pleura sur les parements d'habit de Bourrache, & qui secrètement séchait du désir de raconter l'aventure que nous avons relatée dans un chapitre précédent sous cette rubrique éternelle : Paille & Poutre.

Hâtons-nous de dire que, moins scrupuleux que nous, il se complut par-ci par-là à donner quelques entorses hypocrites à la vérité.

« Bien, très-bien, pensait le vieux voyageur en

chapeaux de gendarmes; il y arrive tout doucement, je m'en vais lui placer mon *rossignol*... ma pauvre Naïs. »

Quand Laurent eut terminé son homélie, le père Bourrache s'écria, comme mû par une pensée triomphante :

— Mon très-cher, vous n'avez qu'une diversion possible à toutes ces humeurs noires, c'est le mariage. Toute autre tentative de cure ne serait qu'un cautère sur jambe de bois.

— Hélas! fit Teinturier en le faisant suivre d'un hoquet qu'un comique aurait voulu recueillir, mais il y aurait une tombe entre ma femme & moi!

— Une tombe! Le gazon n'est pas long à pousser sur une tombe.

— Et l'enfant? interrompit Teinturier avec un désespoir bien simulé.

— L'enfant! l'enfant! reprit le père Bourrache d'un air dégagé... qui donc n'a pas à se reprocher une de ces peccadilles de jeunesse? Moi qui vous parle, par exemple... avant de me marier... dans mes voyages... à l'époque des diligences... c'était la nuit du 19 octobre... la lune, pâle disque, jetait sur la route gelée de Bédarieux à Béziers un linceul blafard, quand tout à coup, au milieu de la nuit, au relai, une femme... La malheureuse monte dans le coupé... je m'y trouvais... vous me comprenez... suffit... Ce sera le remords

de toute... c'eſt-à-dire, non; depuis mon mariage, bernique... Je sais que je me dois tout entier à mon Athénaïs!

Le scélérat voyageur en chapeaux de gendarmes mentait pour la cause, & tout lui semblait permis, même la fanfaronnade du vice, pour la gagner.

— Ainsi donc, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, continua le père Bourrache, je crois avoir sous la main l'affaire qui vous convient. Ma fille Athénaïs, bien élevée, musicienne comme un ange & belle personne... Je suis un beau-père averti, un bon averti en vaut deux. L'affaire marchera comme sur des roulettes?...

Dans l'ardeur & le désarroi que lui inspirait un succès, peu s'en fallut que le père Bourrache ne tirât machinalement son carnet de commande de la poche pour y inscrire son futur gendre comme un simple hareng saur.

Pourtant, malgré un si bon conseil & les aplanissements qu'on apportait à son exécution, Laurent Teinturier ne montra pas la spontanéité à laquelle on aurait pu s'attendre.

L'incendie que madame Bourrache paraissait avoir en permanence dans l'eſtomac, & qu'elle semblait avoir pris à cœur d'éteindre avec persévérance, joint à certain souvenir confus des engelures d'Athénaïs, déterminèrent dans l'esprit de

Laurent Teinturier une réaction peu favorable au conseil du père Bourrache.

« Allons, se dit en s'endormant le vieux voyageur en chapeaux de gendarmes, je crois que nous ferons une noce bientôt... C'eſt Athénaïs qui sera contente ! la marier !... & avec un voyageur en métaux ! moi qui n'avais espéré la placer que dans les papiers peints, & encore ! »

Teinturier, lui, heureux d'avoir écoulé une édition de ses malheurs, répétait en se couchant : « Me marier ! moi ! & avec une fille sans dot ! Pas si bête. Ah ! si elle avait... enfin quelque chose dans le tablier, je ne dis pas qu'alors... »

Et il souffla sa bougie.

CHAPITRE XII

QUATRE-VINGT-SIX CARAMBOLAGES SANS QUITTER LA QUEUE

Passons au café de la Comédie, où se sont réunis nos compères.

Dès leur entrée, un hourra fut poussé par une coterie d'étudiants qui avaient reconnu, à leur tête, Jean-Louis dit le Cuirassier. « Le voilà ! » se dirent-ils l'un à l'autre en le désignant.

Pourtant le grincheux voyageur en liquides ne répondit que fort sommairement à cette ovation.

Jean-Louis était de première force au billard. Mais il était d'une force bien supérieure à un autre jeu, celui de préparer son entrée, ainsi que disent les comédiens.

Aussi, lorsque plusieurs jeunes étudiants vinrent le supplier, presque à genoux, de bien vouloir faire une partie avec l'un d'eux, Jean-

Louis se réfugia dans les négatives les plus absolues.

Il avait l'art de se faire prier.

Que voulait-on de lui? qu'il jouât au billard? Cela n'était pas possible, *rapport à son estomac;* il jura qu'il n'avait pas touché une queue depuis six mois. « Tout au plus, affirma-t-il en matière de conclusion, s'il me reſte assez de force pour conduire mon cheval & ma voiture. »

Par raisons de métier, Jean-Louis voyageait à petites journées dans une voiture à lui.

— Oh! monsieur Jean-Louis, une seule partie de billard!

— Non! je ne puis, je suis trop éreinté aujourd'hui; les cahots de ma voiture m'ont décroché le cœur. Oh! vous ne savez pas comme moi ce que c'eſt, vous autres jeunes gens, que de placer les spiritueux dans une voiture & avec un cheval à soi. Il eſt vrai qu'ils sont à moi, mais quels déboires! Là où mes confrères font les grandes villes, moi je fais les trous, les chefs-lieux de canton, parce que j'ai un cheval & une voiture à moi, avec des marchandises dans les caissons. Et quels chemins! quelles ornières! Si mon cheval n'était pas ce qu'il eſt & ma voiture n'était pas une voiture comme ça, je crois bien que cheval & voiture seraient aussi disloqués que le maître. Je ne me plains pas des affaires; pour ça, non, j'en fais, je ne le nie pas.

Mais vous me direz après cela, quand on vend du bon...

— Monsieur Jean-Louis, une seule partie, on vous en supplie.

— Impossible! Vous qui parlez, savez-vous ce que j'absorbe d'alcool par jour? Je voudrais bien vous y voir avec huit verres d'absinthe dans le torse avant déjeuner. Une *chouette* absinthe, ça c'eſt encore vrai; & mon kirsch! & mon bitter!... tous francs comme mon œil, pas ça de mélange, — & Jean-Louis fit claquer son ongle contre ses dents. — Et pourtant ils me font mal. Aucun médecin n'a pu me dire pourquoi. J'en bois trop, c'eſt sûr! Mais que voulez-vous? On ne peut pas s'y refuser, une politesse en vaut une autre; & puis ça fait marcher le commerce.

— Monsieur Jean-Louis... répéta le chœur.

— Voyons, messieurs, là, franchement, le cœur sur la main, dites, c'eſt-y le billard qui me mettra de l'argent dans la poche?

Le maître du café, par considération pour le monde qu'il attirait, donna l'impulsion par une première commande, & plusieurs jeunes gens se décidèrent à solliciter de Jean-Louis qu'il voulût bien les inscrire, qui pour des bouteilles d'absinthe, qui pour du rhum, qui pour du cognac, de l'anisette ou du bitter, etc., etc.

L'affaire était dans le sac, & quand le chœur reprit :

— Monsieur Jean-Louis, en grâce...

Jean-Louis dit le Cuirassier répondit :

— Que vous êtes bassinants ! Enfin une seule, c'eſt pour ne pas me faire prier.

Le voyageur en liquides prit une queue qu'il fit à plusieurs reprises plier sur le parquet, s'assurant d'un clignement d'œil qu'elle était bien droite, blanchit le procédé & débuta par une série de quatre-vingt-six carambolages.

Au quatre-vingt-septième il fit *fausse queue*. Alors il rejeta furieusement sa queue dans un coin, en jurant que jamais de sa vie il ne rejouerait sur un pareil sabot avec de pareils bâtons.

Puis, ressaisissant aussitôt la queue, il exécuta une suite non interrompue de coups dits *massés*, tous plus merveilleux les uns que les autres, & qu'il eſt certainement plus curieux à voir faire qu'à expliquer sèchement & inutilement sur le papier.

Au milieu de son triomphe, Jean-Louis le Cuirassier ne cessait de répéter : « Je ne sais pas ce que j'ai, mais je ne suis pas en jeu ce soir. » Ce qui n'empêche pas que Jean-Louis dit le Cuirassier tenait encore la queue à la main à l'heure de la fermeture du café.

Pendant que le voyageur en liquide *esbrouf-*

fait, — selon son expression, — la coterie étudiante avec ses tours de force, ses collègues étaient allés reprendre possession de tout un coin de l'estaminet.

On riait fort & l'on gesticulait beaucoup dans le clan des voyageurs.

— De quoi parlez-vous ? leur dit le maître du café, qui, voyant que les consommateurs, fascinés par Jean-Louis, étaient prêts à avaler la cave pour exciter leur idole, les abandonna pour se rapprocher des voyageurs & prendre part à leur conversation.

— Nous parlions, répondit Delcamp, des gens qui ne veulent jamais donner de commission.

— Des clients *à la manque,* exclama Cabestan.

— Et des voyavoya...

— Geurs, acheva Blaireau.

— Qui qui...

— Riquiqui, continua Blaireau.

— Ont la gui, ont la gui, ont la *guigne,* finit par dire Édouard Legrand, le voyageur bègue.

— Oh ! Delcamp n'est pas de ceux-là, répliqua Masson d'un air admiratif ; chaque coup de sonnette, une affaire ; Paul réussit là où les autres renoncent.

— Le fait est que j'ai souvent du bonheur, ou de la veine, si l'on aime mieux l'appeler ainsi.

— Souvent? toujours! reprit Raoul; te rappelles-tu ton vaudeville à Valenciennes?

— Oui, c'était drôle!

— Positivement, messieurs; un auteur aurait une idée comme cela qu'il en ferait une comédie.

— Une comédie? demanda le maître du café.

— Un simple quiproquo, dit Paul négligemment.

— Eh bien! fit Masson, dis-le au patron.

— Ah! quel enfantillage! Vous le savez tous, je vous l'ai raconté vingt fois.

— Ça ne fait rien, pour amuser le patron; & puis tu contes si bien, toi.

— Encore une anecdote? dit Delcamp. Oh! ce serait trop fort.

— Si, si! va donc! Delcamp, s'écria-t-on tout autour de lui.

— Allons, monsieur Delcamp, supplia à son tour le maître du café; puis il ajouta au garçon: Théodore, apportez deux *moos* pour moi à ces messieurs.

Deux *moos* de bière! c'était le *sans dot* d'Argante.

Delcamp, ne pouvant plus reculer, commença en ces termes :

LE VIN DE LA COMÈTE

Comédie de château en plusieurs scènes & une seule journée.

C'était au début de ma vie de voyages, à Valenciennes, du temps que... j'y croyais... mais depuis...

(*Sera continué.*)

CHAPITRE XIII

LE VIN DE LA COMÈTE

— J'étais donc à Valenciennes, il y a de cela six ans, reprit Delcamp avec plus de gravité ; j'avais alors vingt-cinq ans, cette audace sûre d'elle-même que donne l'inexpérience & quelque chose encore d'indéfinissable brochant sur le tout, & dont les hommes aventureux comprendront bien l'importance.

Oui ! & quelque ridicule qu'il y ait à l'avouer, cette année-là, mon tailleur avait réussi toute ma garde-robe ; j'avais eu moi-même plus de goût que de coutume dans le choix des menus objets de ma toilette ; mon bottier, mon chapelier, mon chemisier avaient été pour moi ce que Gavarni eſt à une feuille de beau papier. Bref, j'étais une fort agréable pochade.

Joignez à cela que, ne songeant guère qu'aux agréments de ma petite personne, — j'en ai bien

rabattu depuis, — je portais le tout avec une crânerie qui eût fait envie à un héros de roman.

Un soir, je ne sais comment, il fut question, à table, d'un certain M. van Duppelt; toujours eſt-il qu'il en fut question, & si bien question que, sans y faire autrement attention, il avait fini par m'entrer dans les oreilles que M. van Duppelt, riche brasseur retiré des affaires, vivait avec sa femme & sa fille, une merveille de grâce & de beauté, dans une propriété féerique, à quelques kilomètres de Valenciennes.

Quoi de plus ordinaire qu'un riche commerçant ait une femme charmante, une adorable fille & une habitation enchanteresse, je vous le demande?

La particularité, qui me fit dresser l'oreille comme à tout bon chien de chasse fut celle-ci : le maître de l'hôtel raconta que M. van Duppelt attendait des États-Unis un jeune homme, un cousin, parti tout enfant pour Boston, & d'où il allait revenir majeur pour être enfin l'heureux époux de mademoiselle Chriſtine van Duppelt.

Il n'y a nul besoin de transition pour expliquer à des voyageurs de commerce que de là à s'informer s'il y avait espoir de prendre une commission en vins il n'y a qu'une phrase, que je plaçai incontinent.

— Oh! me dit l'un des assiſtants, il n'y faut pas songer. Je ne sais pas d'exemple, depuis leur

inſtallation dans le pays, qu'un seul de vos confrères y ait réussi. La maison van Duppelt se fournit directement chez des négociants de leurs amis; &, d'un autre côté, ils sont trop collet-monté pour entamer une longue conférence avec un offreur de services.

— Cependant... repris-je.

— Puisqu'on vous dit que non, interjecta quelqu'un.

— Mais l'arrivée du fiancé va donner lieu à des réjouissances, & peut-être que cette fois...

— Rien ne changerait leurs habitudes, répliqua un convive qui se dit être de leurs amis.

Cette résiſtance, loin de me démonter, ne fit, au contraire, qu'entêter mes vingt-cinq ans dans la bonne opinion que j'avais de moi.

— Eh! dis-je, alors, s'il en eſt ainsi, je parie, moi, mort ou vif, de rapporter une commission du château des van Duppelt.

— C'est de la folie! s'écria quelqu'un.

J'insiſtai, & avec tant de véhémence, que l'un des attablés en vint à me tenir enfin une gageure de dix bouteilles de champagne.

Une fois dans ma chambre, la tête posée sur un oreiller, très-préoccupé à combiner les moyens de succès, je me sentis plus froid & plus indécis devant les difficultés.

Je consentais bien à perdre mon enjeu, mais voir ma prétention bafouée, démentie! Je ne pou-

vais m'arrêter à cette idée suffocante pour ma vanité.

Jules César, Cromwell, Napoléon, tous les grands audacieux semblèrent en cet inftant danser une ronde infernale autour de mon lit.

Le Rubicon, Marfton-Moor, le 18 brumaire, tel était mon cas.

« Allons ! m'écriai-je après une longue méditation, il le faut, & ce sera ! »

J'avais donné l'ordre au garçon de me faire préparer une voiture convenable & de me réveiller à six heures.

Je dormis peu cette nuit-là.

Le lendemain, à l'heure fixée, je partais dans une voiture d'assez belle apparence pour le château des van Duppelt.

En route, faute de mieux, je me mis à rêvasser; les paysans qui partaient au travail en tirant leurs chevaux par le licou, le soleil levant qui mettait en gaieté les oiseaux, le réveil toujours émouvant & poétique de la nature : tout concourait à me plonger l'âme dans un bain de béatitude.

Sur les ailes dorées de mon imagination, la douce rêverie m'emporta au loin; mon esprit s'amusait à croire que j'étais, moi-même, ce neveu d'Amérique attendu pour les fiançailles; que la voiture qui me charriait était surveillée des fenêtres du château à l'aide de longues-vues,

& qu'enfin M. van Duppelt, après m'avoir serré dans ses bras avec effusion, allait me présenter à sa fille, la plus délicieuse Flamande qu'on ait jamais dotée de millions.

Mon rêve se serait continué longtemps encore, si ma voiture ne se fût arrêtée devant un gigantesque perron, abrité par une élégante marquise. Mais quel ne fût pas mon étonnement de trouver à la portière un beau vieillard, vert & joyeux, m'accueillant avec ces mots :

— Ah ! vous voilà donc enfin ! Ce n'est pas malheureux : il y a déjà assez longtemps qu'on vous attend.

Dans la ſtupéfaction où me jeta ce brusque réveil à la réalité, voyant, d'ailleurs, de nombreux domeſtiques se précipiter sur mes malles & les emporter, je balbutiai un :

— Vous êtes bien bon ! niaiserie qui me permit de reprendre haleine.

Malheureusement M. van Duppelt, — car c'était lui, — dans la chaleur de la réception, ne me laissa pas le temps de me remettre ; me prenant aussitôt sous le bras, il me fit entrer dans le logis en me répétant :

— Venez ! allons retrouver ces dames. Hein ! comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ?

— Je n'ai même pas souvenance de vous avoir

jamais vu, répondis-je d'une voix faible & timide.

— Oh ! les impressions d'enfance sont fugitives, dit le riche brasseur avec un sourire de bienveillante indulgence.

Cependant nous pénétrions dans le salon où se trouvaient sa femme, sa fille & quelques amis ; &, soit paresse d'esprit, soit confusion, je n'avais pas encore trouvé de rentrée convenable pour avertir M. van Duppelt de sa méprise. J'espérais tout des événements ; mais point !

— Je vous présente le voyageur, dit-il à haute voix.

La coïncidence me terrassait.

Mes lèvres se refusant à répondre, je me contentai de saluer.

Tout le monde après cela, se mettant à me parler à la fois, il me fut dès lors tout à fait impossible de faire tomber les écailles des yeux de ces amis quand même.

Je maudissais intérieurement le sort qui me contraignait à jouer le rôle du plus effronté des intrigants.

« Maintenant, pensais-je, il est trop tard pour désabuser tous ces braves gens-là : cela ferait un éclat scandaleux ; soutenons notre personnage jusqu'à ce que je puisse prendre à part M. van Duppelt pour m'expliquer à lui en toute franchise.

A partir de ce moment, ma résolution bien arrêtée, *je la fis* à l'américaine, pour me servir d'une locution vicieuse, mais elliptique.

Tudieu ! que d'artifices il fallut mettre en batteries ; mais j'étais décidé ; je déployai au vent toute la toile de mes voiles.

D'abord ce fut ma pseudo-fiancée qui me parla anglais ; heureusement je savais l'anglais.

Ensuite ce fut le tour du piano, je suis bon musicien : excepté l'album, j'essuyai tous les chefs d'examen qui conſtituent les amoureux modèles des comédies de M. Octave Feuillet.

Influence écœurante & pernicieuse qui se répand à la faveur des berquinades immorales de l'illuſtre *académicien*.

Enfin je jouai si complétement & si bien mon rôle d'amoureux discret que je crois, en vérité, que le vrai neveu ne m'aurait pas désavoué, tant je sus le faire valoir.

Père, mère, fille, je plaisais à tous, & tous, jusqu'aux domeſtiques, me voyaient d'un œil admiratif.

Durant le repas du soir, à part quelques allusions à ma parenté & à mon voyage d'Amérique, que j'éventais comme des mouches, tout alla bien. Ce fut même, chance inespérée, M. van Duppelt qui entama la question des vins par un :

— Comment le trouvez-vous ce Saint-Émilion ?

Sur ce terrain, personne n'aurait pu me rendre

des points, & l'on finit par porter un toaſt à mes connaissances gaſtronomiques. Tous déclarèrent que j'étais un gentleman accompli ; mademoiselle Chriſtine le pensa peut-être, car il semblait que ses yeux me le disaient.

Ma foi ! la balle était trop belle pour la laisser tomber ; je profitai de l'enthousiasme pour vanter si bien un délicieux *Saint-Julien* de la maison Tampier frères, que j'en mis l'eau à la bouche de toute la compagnie, & que le bon M. van Duppelt jura par serment qu'il en ferait venir & de ne plus jamais en chômer de sa vie dans sa cave.

— Et puis, d'ailleurs, ajouta-t-il, vous parlez trop savamment sur les vins pour ne pas vous y intéresser : désormais c'eſt à vous que j'abandonne l'approvisionnement de mes caves.

— Allons, pensai-je, si le rêve doit s'évanouir, tâchons du moins que la réalité ne m'échappe pas.

A ce moment un domeſtique vint annoncer l'arrivée d'un jeune Anglais qui désirait entrer pour présenter ses compliments. Je devinai sans peine que c'était mon chef d'emploi, moi, la doublure, & je sortis de la salle à manger en disant que c'était un de mes amis que j'attendais.

A la vue du véritable neveu, je respirai d'aise. Chriſtine n'avait rien à perdre au change. C'était, lui aussi, un gentleman accompli, & qui mieux eſt, un gentleman *pour de vrai* & millionnaire.

L'intelligence de son regard m'engagea à m'ouvrir tout à fait à lui sur la position pénible & ambiguë que le hasard m'avait créée.

Je lui dis qui j'étais, le motif de ma démarche au château de M. van Duppelt, & je terminai en me confondant en excuses & en rejetant sur le compte de ma gageure la hardiesse de ma tentative.

Comme, après tout, cet aveu sentait plutôt la franchise & la loyauté que l'aftuce & la ruse, le neveu américain y répondit en me tendant la main.

— Original, très-original, me dit-il en souriant, avec un vif accent yankee, très-inattendu, excentrique, un pari? Parfait! très-original!

— Cependant, monsieur, ajoutai-je, il faut sortir de là; vous seul avez à présent le pouvoir de me faire absoudre.

— Simple, très-facile, me répliqua-t-il. Je me charge de vous ménager une retraite honorable & d'assurer le succès de votre pari.

— Mademoiselle Chriftine n'eft pas plus jolie que vous n'êtes galant homme, m'écriai-je charmé de cette courtoisie.

— *Well! well!* Je ne la connais pas, moi. Je vais la voir. Attendez-moi dans ce parloir; dans vingt minutes je reviens.

Et il me tendit la main de nouveau, avant de me laisser seul à mes réflexions.

Un quart d'heure après, l'aimable Américain reparut triomphant, me tendant un papier.

C'était une liste de vins que M. van Duppelt chargait la maison Tampier frères de lui expédier dans le plus bref délai.

Une commission de plus de douze mille francs!

Je rentrai ébahi & comme hébété; mais le génie du commerce reprenant aussitôt le dessus, j'objectai que la série des vins ne serait complète qu'avec les cent dernières bouteilles du vin de la comète.

— Quel prix? demanda le jeune Yankee, habitué à traiter le négoce avec la netteté américaine.

— Un prix presque inavouable; c'est un vin qui ne peut se vendre qu'aux lords anglais.

— Nous autres, aux United-States nous pouvons payer comme les Anglais: quel prix?

— Cinquante francs la bouteille, deux livres ſterling!

— No, pas ſterling, dollar; dix dollars. Ajoutez les cent bouteilles du vin de...

— La comète de 1811.

— Oh! yes! du vin de la comète. Cela me rappellera vous.

Il me dit en outre que, pour plus de pardon,

madame van Duppelt me priait de ne point partir sans lui faire mes adieux.

Je rentrai dans la salle à manger, où ma confusion acheva de disposer tout le monde en ma faveur.

M. van Duppelt me prit la main, en me disant de sa bonne grosse voix : Vous êtes un farceur, mais l'on vous pardonne, parce que vous avez de l'esprit & de la *gentry*. — Vous n'avez passé que quelques heures parmi nous, vous allez nous quittez, & déjà l'on vous regrette. Êtes-vous content, méchant polisson ?

Depuis cette époque, j'ai conservé, non-seulement la clientèle de la maison van Duppelt, mais celle de tous ses amis, qui s'étonnent encore aujourd'hui d'avoir trouvé un homme sachant vivre dans la peau d'un commis voyageur.

Le rideau baisse.

Le petit roman de Delcamp fut salué par trois salves de hourras frénétiques.

— Bravo ! Très-bien ! Quel succès ! s'écria-t-on autour de lui.

Et les môos de bière de redoubler.

— Eh bien ! monsieur Delcamp, dit tout à coup, au milieu du bruit, le maître du café, si vous avez eu dans votre vie de voyageur une comédie qui a réussi, je sais un château aux environs de Caen où vous pourriez trouver les élé-

ments d'un drame corsé; seulement vous n'en rapporteriez pas de commission.

— Peut-être! répondit Delcamp dans un premier mouvement. Le propriétaire du château eſt-il riche?

— A ne pas connaître sa fortune.

— Il ne boit donc pas de vin?

— Si! au contraire, puisque les paysans prétendent qu'il se grise... jusqu'à la fureur. Ah! c'eſt que c'eſt un homme bizarre, le comte de Malpas!

— Ce que vous m'en dites m'intrigue à ce point que j'ai presque envie de tenter la campagne.

— Quelle folie! murmura Blaireau.

— Demain dimanche, je n'ai rien qui me retienne à Caen; je passerai la journée au château de M. le comte de Malpas!

— Au succès de votre drame, monsieur Delcamp! exclama le maître du café en choquant son verre contre celui de Paul.

— A Delcamp! répétèrent tous les voyageurs ses amis.

— Quel tintamare ils font, ces bavards! grommela Louis-Jean dit le Cuirassier; ça m'empêche de caramboler. Quatre-vingt-huit, quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-dix... Une fois, j'en ai fait huit cent vingt-sept *d'affilée,* & encore je ne sais pas jusqu'où ça aurait été, mais il y a eu une explo-

sion de gaz dans le café... Vive Delcamp! vive Delcamp! Fais-moi donc celui-là, marchand de vins frelatés! continua de rognonner le grincheux voyageur en liquides.

Mais sa voix fut complétement couverte par les cris répétés de : « Vive Delcamp! Bravo Delcamp! »

CHAPITRE XIV

L'HOMME A LA POUPÉE

« Ma chère Marguerite,

« Voici une bien longue lettre ; comme les précédentes, elle vous trouvera assise près de la fenêtre, laborieuse & pensive. Avant d'en détacher l'enveloppe, vous éprouverez sans doute cette angoisse inexpliquée qu'on ressent à l'approche d'une nouvelle impatiemment attendue, & je me permets, à la faveur de ce trouble, de vous embrasser du fond de mon cœur sur vos deux joues, qui rougissent si facilement.

« Maintenant, j'ai hâte de vous communiquer le résultat de mes informations.

« J'ai rejoint Blaireau à Caen, & je l'ai interrogé sur ce qu'il pouvait savoir, par lui-même ou par le docteur Pall, des origines de votre famille.

« Ses réponses ont été complétement nulles; toutefois, dans une recherche aussi grave, aussi capitale, rien ne peut être indifférent.

« Le docteur Pall, me dit Blaireau, est l'homme le plus discret de l'univers; mais ses relations avec madame Bourrache le font pencher à croire qu'il doit être pour quelque chose dans le mystère qui vous environne. Dans tous les cas, & je suis de son avis, il ne serait point adroit de lui écrire, parce que cela l'avertirait de notre intérêt à être instruits & le mettrait en garde contre toutes indiscrétions, en supposant toutefois qu'il sache vraiment quelque chose.

« Comptez néanmoins sur nous, Marguerite; car, aussitôt mon retour à Paris, il faudra bien que de bon ou de mauvais gré le satanique docteur tombe dans nos filets.

« Cabestan, lui, croit savoir que votre petite sœur Rose a joué la comédie. Il a donc fait appel au ban & à l'arrière-ban de ses souvenirs dramatiques, hélas ! sans succès; mais, comme il est l'homme de France qui connaît le plus de comédiens, il n'a pas renoncé à me satisfaire, & il dévore religieusement les gazettes théâtrales aussitôt qu'elles arrivent.

« Espérons avec lui, chère amie : cela soutient & console; peut-être arrivera-t-il que nous toucherons au but au moment où nous y songerons le moins.

« Que je parle un peu beaucoup longuement de moi ; ne m'y avez-vous pas autorisé en me priant de vous envoyer le journal — assez insipide d'ailleurs — de mes opérations ?

« Mais vous parler de moi, n'eſt-ce pas me rapprocher de vous ?

« Cette fois mon journal sera plus intéressant que de coutume, grâce à une aventure d'une bizarrerie lugubre & comique en même temps.

« Hier, dimanche, n'ayant rien de spécial qui me retînt à Caen, je me rendis dans un château du voisinage, poussé comme toujours par la sotte vanité de l'emporter sur mes concurrents, qui, la veille, m'avaient défié de réussir à y enlever une commission.

« Ce château est bien vraiment un château ; il en a tout l'aspect. C'eſt une grande habitation flanquée de quatre tours crénelées, moussue, sombre, silencieuse & ombragée, jusque sur le perron rongé par la pluie, d'arbres de hautes futaies s'élançant au-dessus de taillis fouillis impénétrables.

« J'avais été singulièrement préparé à cette morne désolation par les réponses des paysans au cocher de ma carriole, qui leur demandait son chemin.

« — Le château de Malpas ? Vous allez au château de Malpas, pas vrai ? Bonté du ciel ! Et bien c'eſt par là, tout droit & à gauche, passé

le calvaire. Cette réponse, presque toujours la même, était dite d'un visage ébahi & presque terrifié, & se terminait invariablement par un imperceptible signe de croix, comme si l'on eût demandé à ces braves gens le chemin de l'enfer.

« Très-intrigué de ces façons, je sus de l'un de ces paysans que M. le comte de Malpas, après avoir vécu de longues années heureux en apparence avec sa femme, — la belle comtesse Hélène, ajouta le bavard, — partit un soir en voyage, on ne sait pourquoi, emmenant sa femme; six mois s'écoulèrent sans qu'on entendît parler d'eux ni qu'on sût où ils avaient été; mais à son retour le comte de Malpas revint seul, la belle comtesse Hélène était morte.

« M. de Malpas, seul dans le pays, n'en parut pas affecté, ce qui donna lieu à jaser un peu, mais ce ne sont pas mes affaires, murmura le paysan; enfin, pour tout dire, il semblait avoir oublié la morte pour ne songer qu'à M. Henri & à mademoiselle Mathilde, ses enfants.

« Il les aimait à l'adoration. Or ne voilà-t-il pas que M. Henri se prend de querelle avec un bourgeois du Mans & qu'il se fait tuer comme un simple braconnier, lui un noble! Le père pensa en mourir de chagrin. Sa fille désormais fut l'unique but de sa vie. Or ne voilà-t-il pas... vous savez, monsieur, les jeunesses, ça a du cœur à revendre; il faut toujours qu'elles en cèdent un

brin à quelqu'un sous peine d'étouffement; or donc ne voilà-t-il pas que mademoiselle Mathilde se prend à aimer le fils du père Raimbaut, riche c'est vrai, & bien élevé à Paris... Mais s'unir au fils d'un cultivateur, d'un homme de rien, elle, une noble! quelle dérision!

« Comme vous le sentez fort bien, monsieur, elle n'épousa pas le fils à Raimbaut; le comte de Malpas ni personne n'aurait souffert cette mésalliance... Plutôt la mort!

« Mademoiselle Mathilde de Malpas en mourut.

« Après la fin tragique de ses deux enfants, acheva de me conter le paysan, M. de Malpas repartit encore en voyage pour l'étranger, à dix ans d'intervalle; on a toujours pensé dans le pays qu'il avait été prier sur la tombe de sa femme pour se faire pardonner son implacable dureté.

« Quand il revint au château, il avait vieilli de vingt ans, & son esprit était, comme on dit, retombé en enfance. Ce n'était plus un homme, mais un *innocent,* un fou, quoi! Depuis cette époque il ne voit plus âme qui vive, & reste constamment enfermé dans la même pièce du château, celle de feu la belle comtesse Hélène, — une sainte!

« Et puis ajoutez à cela, monsieur, la plus

terrifiante monomanie qui se puisse voir, celle de voler des enfants.

« Il ne les mange pas, c'eſt vrai, dit en manière de morale à son récit le paysan bien informé, mais, en fin de compte, qu'eſt-ce qu'il peut bien en faire de ces enfants ?

« Dans l'esprit du sournois paysan, l'intérêt du comte de Malpas à voler des enfants était d'autant plus redoutable qu'il était moins expliqué.

« De tout ceci, au travers de ces faits grossis par la superſtition populaire, il transpirait une chose certaine pour moi, c'était que M. le comte de Malpas, frappé au cœur & à la tête par la perte successive de ses deux enfants, en était arrivé, de douleurs en douleurs, à une idée fixe touchant à l'aliénation ; idée fixe qui l'amenait à dépenser sur des êtres vivants le besoin d'affection qui l'oppressait, en donnant le change à ses sentiments jusqu'à croire que c'étaient ses propres enfants qu'il serrait entre ses bras. Mais il les en châtiait cruellement lorsqu'il revenait de son erreur.

« Cet homme, dans sa folie, chérissait ses fictions, quitte à briser après la poupée qu'il avait cru animer de son souffle.

« De là ces hiſtoires siniſtres d'enfants volés, séqueſtrés, puis rejetés sur le chemin, meurtris & idiots.

« J'arrivai donc au château de Malpas, prévenu de ce que je devais y voir.

« Ah! chère Marguerite! quel trifte & navrant spectacle que celui d'un vieillard, seul, dévoré du chagrin de n'avoir plus rien à aimer & luttant contre le vide de son cœur!

« Quel drame impénétrable & douloureux a donc broyé ce corps, flétri cette intelligence?

« Nul n'y répondra jamais.

« Lui seul eût pu le dire, mais il eft fou!

« Poussé par une curiosité inquiète, je pénétrai dans la demeure du comte de Malpas.

« Figurez-vous des appartements délabrés comme s'ils eussent été mis à sac par une bande révolutionnaire; dans les veftibules, personne pour me recevoir. De chambre en chambre, j'arrivai jusqu'à la dernière pièce, où je découvris enfin un être vivant.

« C'était une vieille, accroupie au coin du feu, qui, dès qu'elle m'aperçut, me fit signe de la main de parler tout bas, me désignant le lit sur lequel un homme était couché profondément endormi.

« — M. le comte de Malpas? lui demandai-je à *mezza voce*.

— Il repose... Dans une heure... Que voulez-vous? Dites-le-moi...

« Je répondis que c'était à M. de Malpas en personne que je désirais parler.

« Et je me disposais à me retirer, me jurant bien de revenir, lorsque le malade se réveilla en sursaut & s'écria :

« Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Venez-vous encore pour me les voler ?

« A ces mots je balbutiai quelques excuses banales & ne songeai plus qu'à me ménager une sortie convenable...

« — Avez-vous des enfants, vous ? reprit le vieillard après une série de répliques de part & d'autre.

« — Non, monsieur le comte, lui répondis-je en souriant, mais je les aime beaucoup.

« —Alors vous devez beaucoup souffrir, répliqua-t-il ; moi je suis plus heureux que vous, j'en fais faire à Paris autant qu'il me plaît ; quand un meurt, je le remplace.

« Et ce disant, il leva de dessous la couverture de son lit une poupée en carton, avec petit béguin, maillot de nourrisson, &c., &c..., & voilà sa sœur, ajouta-t-il en m'en montrant une autre toute pareille... Voyez, monsieur, comme elles sont jolies... ce sont deux jumelles.

« Ce mot jumelle me fit songer involontairement à vous. La folie est contagieuse.

« La vieille femme, la Mariette, ni par un mot ni par un geste ne se mêla à toute cette scène ; elle paraissait pétrifiée sur son banc par l'habitude.

« Je n'essayerai pas, chère & tendre Marguerite, de vous rapporter les propos du comte, tant ils étaient navrants, insensés & même écœurants.

« C'était horrible & repoussant.

« Pour briser là notre entretien, je proposai mes vins, plutôt pour changer de texte que dans l'espoir d'en fournir.

« — Du vin! dit M. de Malpas, je n'en bois pas; c'était bon du temps des nourrices. Jadis, j'en ai eu une, très-grosse, qui en buvait beaucoup, & à qui cela semblait faire augmenter le lait. Elle en avait beaucoup, oh! beaucoup! Et moi je n'en ai pas, pour mon malheur; mais ça ne fait rien, je ne les en aime pas moins... au contraire...

« Alors il embrassa avec tendresse les deux poupées, les dorlota; puis il se mit à pleurer à chaudes larmes.

« L'émotion me gagnant aussi, je m'éloignai le plus poliment qu'il me fut possible, vu le trouble inexprimable où cette scène m'avait jeté.

« Mais, chère Marguerite, je ne sais pourquoi je me laisse aller à vous raconter, pour vous distraire, toutes ces choses, lorsque peut-être la relation des misères humaines ne peut qu'assombrir votre nature délicate & sensitive.

« Ah! si je suivais mon seul désir, chère âme, ce n'eſt point des incidents plus ou moins mou-

vementés de ma vie de voyage que je vous entretiendrais, mais des aspirations inassouvies de mon cœur.

« Aussi bien la diſtance qui nous sépare m'encourage à vous parler librement; ce que mes lèvres se refusent à dire, ma plume saura l'écrire.

« Non, jamais je ne vous ai dit, Marguerite, à quel point je vous aime; jamais je n'ai osé laisser éclater trop visiblement ma tendresse.

« Et pourtant je vous aime de toutes les forces de mon âme.

« Voyez, chère Marguerite, tous mes camarades, malgré leur vie turbulente & affairée, presque tous ont une amie à laquelle ils reportent leurs pensées, leurs actes, leurs efforts.

« L'amour n'eſt pas le seul mobile de leur conſtance; non, c'eſt un autre sentiment plus affectueux, plus raffiné, secret comme celui que provoque le souvenir du clocher, ou qu'inspirent les beaux vers du *Lac* de M. de Lamartine.

« Ah! vous m'avez demandé, Marguerite, pourquoi je pleurais le jour où je vous lisais ces vers adorables & poignants à la fois? Que n'avez-vous pu lire dans mon cœur comme je lisais dans le livre!

« Oui, tous, tant que nous sommes, nous avons une étoile polaire que nous regardons fixement aux heures de lassitude ou de découra-

gement, aux jours où le cœur eſt gros, parce que la veille il a été trop gai sans raison.

« La femme du marin ou du voyageur ! celle-là eſt l'aimée, celle-là eſt la pensée consolante, l'idole qu'on pare au retour, à qui l'on sacrifie en route.

« C'est de celle-là dont on redoute l'oubli, l'indifférence ; dont on eſt jaloux, dont on meurt si l'on eſt trompé.

« Vous, Marguerite, maîtresse de mon cœur ! vous êtes mon esprit, mon courage, ma force, ma religion.

« Il m'arrive parfois de songer avec un bonheur égoïste que vous êtes sans fortune, sans appui dans le monde, sans famille à aimer.

« Et je vous sacre ma compagne, chère Marguerite, ainsi que les sauvages qui font des dieux de leurs prisonniers. Mais je dis des sottises... preuve certaine que je suis un sincère amoureux & qu'enfin je vous aime plus que je ne saurais dire, puisque je ne peux le dire.

« Votre seul ami,

« Paul Delcamp.

« Hôtel de la Goualle. — Caen.
Dimanche, le 17 janvier 1862,
onze heures du soir. »

Paul Delcamp, de retour du château de Malpas, venait à peine de terminer cette longue re-

lation de son infructueuse campagne, lorsque l'on frappa trois coups maçonniques à la porte de sa chambre.

— Entrez ! cria Paul.

Félicien Blaireau avança sa figure de fouine à travers la porte entre-bâillée ; puis il se décida, sur un geste de son ami, à prendre place à côté de lui, près du feu.

— Eh bien ? lui dit-il alors.

— *Fiasco* complet, répliqua Paul, ainsi qu'on me l'avait prédit ; il n'y a rien à faire pour personne... Et Delcamp, pour mieux appuyer son dire, communiqua succinctement à Blaireau les péripéties de son voyage & ses observations. Bref, mon cher Blaireau, il n'y a pas à en douter, le comte de Malpas est fou !

Félicien, — même avant cette déclaration, — avait tiré violemment le cordon de sonnette.

Le garçon de chambres parut aussitôt à la porte.

— Josué, mon garçon, n'oublie pas de me réveiller à six heures & de te procurer dès ce soir, pour demain de grand matin, une voiture... celle qui a ramené M. Delcamp, si c'est possible.

— Oui ! monsieur Blaireau, la voiture sera demain, à six heures, devant l'hôtel... Bonsoir messieurs.

— Bonsoir, Josué !

— Où vas-tu donc demain? demanda Delcamp à Félicien.

— Où je vais? Mais au château de Malpas, parbleu!

— Tu es fou!

— Pas moi! le comte de Malpas, oui! fou, fou & millionnaire... excellent client. Merci Delcamp, bonsoir & adieu!

CHAPITRE XV

QUI TIENT A UN FIL.... DE FER

Bureau *de Caen*

TÉLÉGRAMME

A transmettre à Paris.

Docteur Pall, 194, *route de la Révolte, Paris, — Mad-house.*

Suis — malade, — battu — rompu — alité — excellente affaire — client millionnaire — folie incurable — dangereuse. — Trois chefs — arrestation — imbécillité — fureur — démence — conftatées. — Arrivez — comte Malpas — dans — château — mis — gardiens — désignés — par — maire. — Pas héritiers connus. — Tout va bien.

Félicien Blaireau.

Hôtel — La Goualle — Caen.

DEUXIÈME PARTIE

ROSE CHARITÉ

CHAPITRE PREMIER

SUR LE RAIL

Il eſt minuit cinq à l'horloge de la gare de Creil, & le convoi de Paris ne doit passer qu'à minuit quarante-cinq.

Dans la salle d'attente des *premières*, deux personnes, un homme & une femme d'allures très-vives, sont blottis silencieusement dans des fauteuils capitonnés près du feu.

Jeunes tous les deux, élégants tous les deux, des amoureux, sans doute! Ne les dérangeons pas, & remettons à un autre moment l'occasion de les mettre en lumière.

La salle des *secondes* & des *troisièmes* réunies offre, au contraire, un pêle-mêle de gens de tous pays & de toutes conditions.

D'abord trois bergers endormis sur les bancs, & dont le sommeil sonore eſt protégé par trois chiens, au poil fauve & rêche, que nous pour-

rons appeler à coup sûr des noms de Capitaine, Canarou & Quat'sous.

Puis deux demoiselles de magasin de province : l'une d'elles eſt dans un état embarrassant qu'il eſt de toute urgence d'aller cacher à soixante kilomètres du lieu de l'accident ; quant à sa camarade, elle eſt dotée d'une de ces laideurs répulsives qui la garantit à tout jamais de la possibilité d'un pareil malheur.

A l'extrémité gauche, dans un coin obscur, un monsieur, dissimulé dans un manteau au collet relevé, laissant à peine apercevoir ses yeux inquiets, semble accroupi sur une vaſte sacoche, une de ces sacoches furtives comme la Belgique en reçoit si souvent de France.

En face du monsieur au sac, un honnête & circonspect imbécile de cinquante ans, flanqué d'une non moins honnête & circonspecte épouse, paraissant ignorer complétement les trésors de génie que devait recéler le puissant cerveau de l'inventeur du fil à couper le beurre.

Puis enfin, & pour la bonne bouche, allons serrer la main à nos amis : Cabeſtan, drapé dans un immense cafetan muraille, ayant jadis figuré dans les *Chevaliers du brouillard*, & M. Bourrache, son timoré confrère.

Quant au menu fretin des autres patients, nous ne leur concéderons ni une ligne ni un regard.

— Les voyageurs pour la ligne de Valenciennes! hurla l'employé de la compagnie en écartant avec une brutalité traditionnelle les deux battants d'une porte à coulisse.

Au même inftant le sifflet d'une locomotive essoufflée se fit entendre.

On se rua.

Mais comme il ne s'agissait point d'un feu d'artifice, le journal du département n'eut point à conftater le lendemain dans sa chronique locale qu'une femme, jeune encore & jolie, ma foi, dans une position intéressante, avait été étouffée par la multitude.

Point; la demoiselle-mère, sa compagne, le monsieur à mine *stellionataire*, le couple bourgeois & idiot, Bourrache & Cabeftan allèrent s'engouffrer, sans trop d'encombre, dans un compartiment de troisième, ainsi que les trois bergers suivis de leurs chiens, qui refusèrent avec une obftination coupable d'obtempérer aux observations de l'employé qui les engageait à déloger de dessous les banquettes.

Le coup de sifflet du départ coupa court à la discussion : force reftait aux chiens.

Les choses allèrent de prime abord assez bien.

Notons pourtant, en conteur fidèle, une légère altercation entre la bourgeoise à front fuyant & la demoiselle compromise à propos d'un lé de robe froissé par le poids de cette dernière.

Quelques réflexions graveleuses du bourgeois eurent pour effet de scandaliser la laideronne, qui espérait ainsi donner à croire qu'elle pourrait être l'objet des mêmes plaisanteries.

Ensuite ce fut Cabeſtan qui, suffoqué par l'odeur combinée des trois chiens & celle propre aux bergers, ouvrit le carreau du coin qu'il avait pris d'assaut.

Le bourgeois engagea à ce sujet avec Sigismond un dialogue sans résultat, il eſt vrai, mais d'autant plus vif.

— A la prochaine ſtation, je m'adresserai au chef de gare, finit-il par dire en grommelant.

Des : Vous ? — Moi ! — Vous ? — Moi ! — Oui, moi ! furent échangés ; après quoi les choses demeurèrent dans le même état, à cela près que l'attitude générale était plus hoſtile.

Les trois bergers s'étaient rendormis & s'étayaient en s'arc-boutant sur leurs voisins, qui ne savaient trop quel membre remuer par respect pour les chiens.

A la ſtation suivante, le train étant assez lent à se remettre en marche, la machine faisait de l'eau, le père Bourrache, impatient, dit de l'air d'un homme prêt à prouver qu'on voyageait plus vite en diligence qu'en chemin de fer :

— Eſt-ce que nous allons coucher ici ?

— Oh ! repartit avec un effort d'esprit le bour-

geois poussif, attendez un peu qu'on donne l'avoine aux chevaux.

La nouveauté du trait n'ayant pas suffi à dérider le père Bourrache, le petit-fils de Voltaire se décida à l'attaquer directement.

— Monsieur eft de Paris? hasarda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Ah! ah! Né natif?

— Rue Maubuée.

— Alors vous devez connaître Dupont, huissier, rue Saint-Antoine, 269.

— Ma foi, non, répondit Bourrache.

— Laissez donc, vous le connaissez bien, un grand, gros, brun, chauve.

— Je vous jure que je ne le connais pas.

— Alors vous n'êtes pas de Paris? conclut le bourgeois.

Cabeftan, lui, rentra en grâce en affirmant que le grand, gros, brun, chauve était de ses intimes, & que la veille même ils avaient feftoyé ensemble.

Le bourgeois était dans le ravissement; mais il dut vite en rabattre, car le goguenard voyageur se mit à conter l'hiftoire secrète de Dupont, qui ne sortit de ses mains qu'avec une dartre vive, cinq enfants naturels, des goûts incurables d'ivrognerie & une insigne mauvaise foi en affaires.

Trois ftations plus loin, deux bergers & leurs

chiens descendirent, après avoir écrasé un ou deux pieds sur leur passage.

— Ah! nous allons être plus à l'aise, dit le bourgeois toujours en quête d'une réplique.

Mais son fusil écarta encore & n'abattit rien.

Au même inſtant un chasseur, avec armes & bagages, pénétra dans le compartiment, accomgné d'un chien braque.

Le convoi n'avait pas défilé cent mètres de rail que le chien de berger, sortant comme un loup de dessous la banquette, engagea un combat à crocs découverts avec le chien de chasse.

Il faut renoncer à décrire le désordre qui s'ensuivit; le berger & le chasseur, dans l'ardeur qu'ils mettaient à séparer leurs bêtes, mesurant mal leurs coups, de notables éclaboussures rejaillissaient sur les assiſtants.

Joignez à cela les contorsions forcenées des chiens montant sur les genoux des voyageurs ou se dressant de toute leur taille pour mieux s'agripper, & vous aurez encore un tableau incomplet de cette scène effroyable, qui ne dura pas moins de quatre minutes, & ne se termina que lorsque le chien braque fut laissé pour mort.

Chaque médaille a son revers, les larmes succèdent au rire, la pluie au beau temps, le calme à la lutte.

La nuit s'avançait, le sommeil vint donc ver-

ser ses pavots bienfaisants sur ce compartiment maudit.

Durant cette trêve, consentie par tous, le chasseur s'endormit comme les autres; mais, grâce au mouvement de lacet du wagon, son fusil, placé entre ses jambes, finit par s'incliner dans un angle tellement aigu, que le canon était pour ainsi dire braqué sur le front du père Bourrache.

Dans un changement de position, l'infortuné voyageur en chapeaux de gendarmes, ouvrant à demi les yeux, fut atterré par le danger qui le menaçait. Puis, se remettant de son émoi, il redressa le fusil dans la verticale, avec beaucoup de douceur, afin de ne pas troubler le repos du chasseur, & referma les yeux.

Horreur! cinq minutes après la crosse avait glissé de nouveau sur le plancher, & le canon avait repris la fatale direction.

Devant un aussi grave péril, le père Bourrache, résolu à tenir lui-même le fusil, se mit à le dégager avec mille précautions des jambes du chasseur.

Précautions inutiles!

— Êtes-vous fou? s'écria le chasseur se réveillant en sursaut & reprenant violemment son arme. Vous ne savez donc pas qu'il est chargé?

— Je m'en doutais! répondit le père Bour-

rache, qui n'eut de cesse que lorsque le chasseur eut consenti à passer le bout du canon de son fusil par la portière.

Après quoi tout rentra dans l'ordre & le silence jusqu'au matin.

Au petit jour, Cabeſtan se réveilla le premier; quant au père Bourrache, ces événements l'avaient trop secoué pour qu'il pût trouver une seconde d'un sommeil réparateur.

— Eh bien! mon vieux? demanda Cabeſtan à son collègue.

— Je suis brisé, moulu, répondit Bourrache.

— Moi de même; où sommes-nous?

— Je n'en ai pas le plus petit sentiment.

— Nous allons bien, reprit après un silence Cabeſtan, en regardant par la portière.

— Nous allons bien! répéta Bourrache.

— Il me tarde d'arriver au buffet, j'ai l'estomac dans les talons. Brou! brou! qu'il fait froid! Je boirais bien un bouillon, & vous?

— Moi, j'avalerais un bœuf!

— Oh! quelle idée! s'écria Cabeſtan en jetant un regard de mauvais augure pour leur tranquillité sur ses compagnons de route.

— Quelle idée?

— Vous allez voir.

— Pas de charge, voyons, Cabeſtan; ça les mettrait encore en révolution.

— Laissez faire, j'ai sur moi mes échantillons

de jouets d'enfants en baudruche, pas les enfants, les jouets. Faut-il souffler le bœuf, l'éléphant ou le crocodile ?

— Oh ! je vous en supplie, Sigismond, pas de bêtises !

— L'éléphant, continua Cabeſtan, est trop gros, le crocodile trop long pour tenir ici ; décidément je souffle le bœuf.

Ce disant, il tira d'un portefeuille un paquet de baudruches coloriées, pliées comme un mouchoir ; puis, après en avoir cherché l'orifice, il se gonfla les joues d'air & en emplit la baudruche.

En peu de temps, la forme énorme d'un bœuf se balança dans le wagon.

Ce premier point atteint, il fallait arriver au second, le principal, au réveil d'ensemble des dormeurs, pour jouir de leur ſtupéfaction.

Un coup de pied adroitement allongé au chien du berger produisit l'effet attendu.

Le chien, réveillé par le coup, & trompé par l'apparence bovine qui flottait dans le compartiment, se mit à aboyer si désespérément, que chacun fit un soubresaut sur la banquette.

A la vue d'un bœuf blanc taché de roux, le bourgeois & sa femme semblèrent fous de terreur ; le berger, dans l'inconscienee du réveil, ne poussa que ce cri :

— Hé ! ils nous ont mis dans le wagon aux beſtiaux !

Et il excita son chien sus au bœuf à l'aide de ces onomatopées que chacun connaît :

— Hop ! là ! Hardi, Quat'sous !

Pour ce qui eſt de la fille-mère, peu s'en fallut qu'elle ne fût délivrée par le saisissement.

Dans ce tollé général, il n'y eut que le monsieur ſtellionataire qui garda le silence, ainsi qu'il avait fait du reſte jusqu'ici ; mais sa figure devint subitement si livide, que si l'on eût annoncé la présence dans la société de Jud ou de Muller, il n'eût pas été plus bouleversé.

De frayeur le chasseur lâcha son fusil, dont les deux coups partirent en même temps, — heureusement par la fenêtre.

Les hurlements, les cris, les menaces, les coups recommencèrent de plus belle, mais cette fois avec la rage & l'affolement de la peur, si bien que ce compartiment, — si paisible il n'y a qu'une minute, — ne contenait plus une réunion d'humains, mais plutôt un amas de démoniaques en délire.

A pareille fête il fallait un bouquet d'artifice ; il ne se fit pas attendre. Un coup de poing victorieux ayant aplati le bœuf contre la cloison, il en résulta une formidable & terrifiante détonation. Et le bœuf s'éclipsa comme par magie.

Cabeſtan ramassa preſtement les lambeaux déchirés de la baudruche, & personne, excepté le père Bourrache, ne put expliquer le phéno-

mène fantaſtique de l'évanouissement du bœuf.

On en causait encore, lorsqúe le train s'arrêta au buffet de Douai.

Nul ne songea à se plaindre à l'autorité, & chacun se précipita vers le buffet.

Qui sait ce que peut apporter de consolation à d'aussi terribles émotions une tasse de bouillon, de café ou de chocolat !

Il y avait cohue dans la salle à manger.

— Prenez donc garde, dit Cabeſtan précisément au beau jeune homme des *premières* qui avait failli renverser la tasse bouillante du Provençal.

L'accent martelé de Sigismond eut pour effet de faire retourner, en même temps que le beau jeune homme, la femme aux allures vives qui l'accompagnait.

— Pirouette ! s'écria Sigismond.

— Cabeſtan ! exclama Pirouette.

Et sans faire autrement attention au beau jeune homme, Pirouette & Cabeſtan se mirent à jacasser.

— Où vas-tu ? demanda l'ex-comique.

— A Valenciennes, où je suis engagée pour les Dugazon, Déjazet, soubrettes, travesties & autres décolletages conſtituant l'emploi. Et toi, où vas-tu ?

— A Valenciennes, ma belle ! Et comme toujours à seule fin d'écouler le plus d'articles-Paris

qu'un seul malheureux pourrait factурer en inscrivant jour & nuit.

— Ah ! que je suis contente de te retrouver! J'ai tant de choses à te dire, une myriade de petits potins gentils, gentils tout plein; viens avec nous, il y a de la place dans le compartiment.

— Où çà ?

— Tiens, là ! le dernier caisson de la quatrième *premières*.

— Impossible, je suis en troisième.

— Où çà ? demanda Pirouette fort bas, & de manière à n'être pas entendue de son Sigisbée.

— Dans le premier caisson de la troisième *troisièmes*...

— Escalier à gauche, corridor au fond, troisième porte à droite, il y a un pied de biche au cordon de sonnette, continua la folâtre comédienne, toujours du même son de voix discret. Je trouverai bien ! — Puis elle reprit tout haut en s'adressant à son cavalier : — Cher ami, je remonte en voiture, finissez en paix votre consommé.

Avant qu'il eût le temps de rien objecter, Pirouette avait disparu en laissant Cabestan nez à nez avec lui.

Ils se regardèrent un instant d'un air gauche, cherchant l'un & l'autre une parole doucereuse qui leur permît de se quitter, lorsque le cri libérateur :

— En voiture, messieurs! en voiture! vint les tirer de cette pénible situation.

Ils se saluèrent pourtant, & chacun de son côté regagna son caisson.

De celui de Cabeſtan le chasseur avait fui, & à sa place Pirouette était bravement montée... V'lan!

— Je *la* trouve forte! dit Sigismond en l'apercevant.

— A bath! fit Pirouette.

— Et ton... ton...

— Ferréol!

— Il s'appelle Ferréol?

— Oui.

— Va pour Ferréol! Eh! bien, que va-t-il penser?

— Ça m'eſt bien égal... Il m'adore.

— Oh! c'eſt bien différent. Tout s'explique! répliqua Cabeſtan, comme un homme satisfait & sachant apprécier la valeur de l'argument de Pirouette.

A partir de ce moment, ils s'engagèrent dans le rappel des événements que nous connaissons déjà, ce qui les mit en si belle humeur, en telle verve, qu'ils n'avaient point encore tari de souvenirs lorsque se fit entendre à la portière le cri :

— Valenciennes! Valenciennes! triſtement glapi par un employé sans enthousiasme.

— Je vais retomber aux mains de mon tyran;

nous-nous reverrons, pas vrai, avant ton départ? dit coquettement Pirouette à son camarade.

— Sandis! bagasse! j'y compte bien! Dans quel hôtel descendez-vous?

— Celui que je voudrai.

— Eh bien! viens à celui des *Ambassadeurs*, chez madame Drémeaux, à l'hôtel du commerce; il ne déparera pas ton soupirant: c'eſt le meilleur de la ville.

— Tope! c'eſt entendu! Au revoir, mon petit Cabeſtan.

Et les deux bavards se quittèrent nettement, comme des gens certains de se retrouver.

« Quelle bonne fille! ne cessa de répéter entre ses dents Sigismond, tout en donnant des ordres aux facteurs pour le transport de ses satanées quatre grandes caisses d'échantillons; — quelle bonne fille! Et du talent!... »

CHAPITRE II

L'INFORTUNÉ PUISATIER!

Quelques minutes après le chassé-croisé que nous avons relaté dans le chapitre précédent, Sigismond Cabeftan faisait une entrée solennelle dans l'hôtel du Commerce.

Tandis qu'on hissait ses malles & ses caisses d'échantillons dans la chambre nº 47, Sigismond s'était laissé choir de fatigue sur une des chaises de la salle à manger.

— Comment va la mère Drémeaux? dit-il au garçon qui semblait attendre ses ordres.

— Très-bien, monsieur; mais vous arrivez au moment d'un changement : madame cède l'hôtel à son gendre; & MM. les voyageurs de commerce ont, à cette occasion, ouvert une souscription pour offrir à madame Drémeaux une médaille d'argent en commémoration de sa sollicitude pour eux depuis tant d'années.

— Ah bah! fit Cabeſtan; eh bien! je m'inscris; où eſt la liſte?

— C'eſt moi qui la tiens.

— Bon! marquez-moi... Sigismond Ca...

— Oh! monsieur Cabeſtan, je vous connais bien! Mais, j'y songe, monsieur veut-il manger un morceau ou attendre le déjeuner?

— J'attendrai! Toujours à onze heures, le déjeuner, n'eſt-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit le garçon en passant *l'Écho du Nord* à Cabeſtan, qui s'en empara machinalement.

— Tu, tu, tu, fit-il en le parcourant de haut en bas — comme un lecteur qui va le reposer à côté de lui; — tu, tu, tu, *Valenciennes, ce 25 mars,* tu, tu, tu, *Nouvelles d'Amérique...* tu, tu, tu, LES CHEVALIERS DE L'ÉGOUT, tu, tu, tu, XIIe PARTIE, CHAPITRE XXXVIII: *ce qui se trouve dans une boîte de poudre de riz!* As-tu fini? Toujours la même rocambole!

« ... *Cinq heures du matin venaient de sonner; la cohorte allemande des balayeurs prenait d'assaut le boulevard, les débauchés honteux & les joueurs caves, brisés par les travaux de la nuit, rentraient grelottants & fiévreux dans leurs taudis, lorsqu'un rire ſtrident & satanique se fit entendre d'une fenêtre brillamment éclairée du café Anglais; ce rire fut suivi presque immédiatement de la chute du*

corps d'une vile courtisane, que de joyeux & nobles compagnons envoyaient baiser mortellement l'asphalte.

« — *Ciel! ma fille! exclama un balayeur...* »

—Je parie qu'à la partie XIIIe on la retrouve avec des béquilles, & qu'à la suivante elle débute à l'Opéra dans le corps de ballet... Tu, tu, tu... *Nous avons la douleur d'enregistrer encore la mort d'un de nos braves mineurs, englouti par l'éboulement qui s'est produit avant-hier dans la Fosse-Villars, à Denain...* Ah! par exemple, je suis curieux de voir comment le rédacteur aura pu se tirer de la millième édition de l'infortuné puisatier. Lisons avec amour & respect : *La vie de cet infortuné puisatier,* — Quand je le disais : ça ne rate jamais, — *père de huit enfants en bas âge,* — traditionnel, — *a dû lui échapper trois heures avant que les sauveteurs aient atteint son corps enfoui. Malgré l'insuccès de leurs généreux efforts,* — Très-bien! — *il serait d'une ingratitude inqualifiable de ne pas faire mention de leur infatigable ardeur. Enfin, avant de détourner nos regards de ce drame pénible, ajoutons qu'à la première nouvelle de la catastrophe le maire de Denain, accompagné de M. le commissaire de police & du lieutenant de gendarmerie, se sont transportés sur le lieu du sinistre, où déjà M. le sous-préfet & M. le procureur impérial de Valen-*

ciennes les avaient précédés. Tout le monde a fait son devoir... » Oh! assez! assez! Et puis, ce journalifte doit être un mangeur de prêtres; car, sans cela, il n'aurait pas manqué de confta-ter la présence du vénérable curé de Denain & l'ouverture d'une souscription en faveur de l'in-fortuné puisatier, en tête de laquelle monsei-gneur l'archevêque de Cambrai, averti par dé-pêche télégraphique, se serait inscrit le premier pour une somme de trois cents francs.

Cabeftan en était là de ses réflexions sur l'é-vénement de la Fosse-Villars, lorsque Pirouette, — qui était allée réparer les désordres causés à sa toilette par la nuit passée en chemin de fer, — pénétra dans la salle à manger.

— Et le Ferréol? demanda Cabeftan.

— Il se promène là-haut. Après? répliqua la cabotine.

— Après, rien!... Si, quelque chose! oh! quelle idée! Pirouette, tu peux faire mon bon-heur.

— Comment?

— Oui, c'eft cela, dit Cabeftan se parlant à lui-même. Tiens, lis! reprit-il en tendant l'*Écho du Nord* à Pirouette & lui désignant du doigt le paragraphe du mineur.

— Eh bien! eft-ce que tu veux me faire sous-crire?

— Oh! que non pas! mes visées sont plus

hautes. Tel que tu me vois, je suis l'ami de la cataſtrophe, le bon génie des calamités publiques, l'apôtre de l'incendie & de l'inondation. Un malheur se produit là, à Denain, à deux pas de nous, à la Fosse-Villars, nous sommes ici, & tu voudrais que je laissasse passer comme cela l'occasion d'organiser une représentation théâtrale à Denain, théâtre lui-même du drame de la Fosse-Villars, en faveur des huit enfants de l'infortuné puisatier & de sa veuve... enceinte d'un neuvième?... J'y parie mes cheveux.

— Une représentation à nous deux, interrompit Pirouette, mais c'eſt impossible!

— Impossible! ce mot eſt rayé du vocabulaire artiſtique; ce n'eſt pas impossible, puisque ce sera. Deux vaudevilles à deux personnages, précédés & suivis de chansonnettes, duos & autres fariboles. Est-ce convenu? Oui! Je cours chez le maire, & nous enlevons pour l'infortuné puisatier une recette de mille francs.

— Mille francs!

— Et même moins. Là n'eſt pas la question.

— Où diable eſt-elle donc? demanda vivement Pirouette, qui s'impatientait de ne pas comprendre.

— Mais, jolie petite bécassine, reprit Cabestan avec feu, comprends donc que ces entreprises couvrent un homme de popularité; qu'elles le mettent d'un seul bond en relation avec les gens

les plus considérables de la ville, & qu'on ne peut désormais refuser à un commis voyageur aussi *humanitaire* les nombreux bibelots des maisons qu'il représente. C'eſt ce qu'on pourrait appeler, en un mot, enlever une commission *au bon cœur*.

— Bravo, Figaro! s'écria Pirouette émerveillée du *macairisme* de Sigismond.

— Ah! tu y es, à présent. Allons, j'ai ta parole, n'eſt-ce pas? Je vole chez le maire!... Mais non, je perds la boule, il faut avant rédiger l'affiche, pour qu'il l'approuve. Hardi là! passe-moi l'encrier, la plume, du papier & tout ce qu'il faut pour écrire, & rédigeons un placard ronflant, que je jetterai chez l'imprimeur en revenant de la mairie.

Après une courte discussion, le projet d'affiche suivant sortit de la collaboration Cabeſtan & Pirouette :

THÉATRE DE DENAIN

Représentation au bénéfice de la famille d'un Mineur qui laisse après sa mort affreuse huit enfants & une femme enceinte, voués pour ainsi dire à la charité publique,

Donnée par

M. SIGISMOND CABESTAN,

Premier Comique du théâtre de Constantinople,

& Mlle PIROUETTE DE ROSEMPIERRE

Ex-Artiste du théâtre des Délassements-Comiques, à Paris.

PREMIÈRE PARTIE

INDIANA ET CHARLEMAGNE

Folie-vaudeville en un acte & en prose, de M. d'Ennery, *auteur de la* Grâce de Dieu.

ENTRE PARIS ET LYON

Fantaisie humoristique de M. Arsène Houssaye, *chantée par mademoiselle* Pirouette de Rosempierre.

PAS DE FUMÉE SANS FEU

Comédie en un acte de M. d'Ennery, *auteur de la* Grâce de Dieu, *jouée par* M. Sigismond Cabestan *& mademoiselle* Pirouette de Rosempierre.

DEUXIÈME PARTIE

LES PRUNES

Morceau choisi de notre jeune poëte national Alphonse Daudet, *dit par* M. Sigismond Cabestan.

UN MARI DANS DU COTON

Scène de la vie conjugale, de M. d'Ennery, *auteur de la* Grâce de Dieu, *par* M. Cabestan *& mademoiselle* Pirouette de Rosempierre.

LE BAPTÊME DU PETIT ÉBÉNISTE

De Durandeau, *chanson qui a obtenu les succès les plus flatteurs dans les salons aristocratiques de la capitale & de la part de MM. les ambassadeurs, chantée par* M. Sigismond Cabeſtan.

La soirée se terminera par une tombola, dans laquelle les plus jolis objets de bimbeloterie — de la maison Craquelin de Paris, fournisseur de plusieurs cours de l'Europe, — seront tirés, toujours au profit de la famille de l'infortuné puisatier de la Fosse-Villars.

—

S'adresser pour les billets à M. Sigismond Cabeſtan, au café du Petit-Château, à Denain.

—

Nota. — La musique des pompiers de Denain & la Société orphéonique denainoise ont bien voulu par leur concours ajouter à l'éclat de cette solennité dramatique.

Prix des billets : Premières, 2 fr.; secondes, 1 fr. 25; troisièmes, 75 c. — Avec un billet pour la tombola, 25 centimes en sus.

Cela fait, Cabeſtan imprima un baiser vigoureux sur le front de sa jolie complice, & partit avec le pied léger d'un garçon marchand de vins pour se rendre à la mairie.

CHAPITRE III

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT... JAUNE

— Mes chers bons, je vous quitte : miss Pirouette m'attend dans sa loge au théâtre pour m'entretenir de choses de la plus haute gravité. Dix heures vont tinter au beffroi de la vieille ville de Valenciennes, & vous le savez, messieurs, si l'exactitude eft la politesse des rois, c'eft aussi celle des artiftes. Au revoir, donc, & à demain ; je vous donne rendez-vous à tous, ambassadeurs chargés d'affaires, seigneurs de haut & de bas commerce, chevaliers, bourgeois & manants, au café du Petit-Château. A demain.

Ceci fut dit du ton emphatique qui convenait à un comédien devant, le lendemain, donner une représentation extraordinaire avec le concours d'une actrice de la capitale au bénéfice de la victime de la Fosse-Villars.

Cabeftan, d'un gefte à grand effet & longue-

ment étudié dans la retraite & la méditation, salua noblement la compagnie & sortit du café de la Paix, avec l'aisance rhythmique que donne le tremplin dramatique.

Si vous voulez vous donner la peine d'approcher, vous reconnaîtrez, groupés autour de Paul Delcamp, tous nos amis de Paris & de Caen : Félicien Blaireau, Raoul Masson & le père Bourrache.

Raoul & Bourrache ont entrepris une interminable partie de bézigue, à la faveur de laquelle le tenace voyageur en chapeaux de gendarmes espère bien trouver l'occasion de parler un peu de sa Naïs.

Teinturier, cet infidèle, ayant rompu les filets du père Bourrache, lui a brusquement filé entre les doigts ; la veille, en prétextant un voyage pour le Havre, où sa présence, ajouta-t-il, était impatiemment attendue pour une livraison de tôle laminée.

Depuis le blindage des navires, ce pauvre Laurent ne savait où donner de la tête. Sans son ubiquité, la marine confédérée moisirait au fond de la mer.

Le père Bourrache, désespérant de lui, avait rejeté ses vues sur le jeune & candide Raoul Masson.

— Un homme marié, insinuait-il, dans la nouveauté surtout, eſt presque un homme établi.

Quant à Blaireau, la brillante campagne qu'il venait de remporter si glorieusement à Caen, au risque d'avoir les os rompus, l'avait grandi de plusieurs pouces dans la confiance de son patron. Il a été donc chargé, par le docteur Pall, d'une mission délicate à l'excès; il ne s'agissait de rien moins que de surveiller un jeune dissipateur, le comte de Ferréol, que sa famille espérait faire interdire, &, — l'interdiction étant la ligne droite qui conduit à la folie, — arriver ainsi insensiblement à l'incarcérer dans *Mad-house*.

Là ne s'arrêtait pas la mission de Blaireau : une simple surveillance. Non. Le digne Américain avait délivré carte blanche à son mandataire. Blaireau devait applaudir, encourager, & au besoin seconder le comte de Ferréol dans toutes ses extravagances; obtenir enfin de lui des preuves d'aliénation, de fureur ou d'imbécillité.

Et Blaireau, autant par goût que par amour-propre de métier, s'était jeté à corps perdu à la remorque de M. de Ferréol.

Seulement il y avait gros à parier que, si cette course se continuait longtemps encore, ce n'est pas le jeune comte, mais Blaireau qui aurait à redemander sa raison à l'influence bienfaisante, — mais brutale, — des douches de *Mad-house*.

Dans la société de M. le comte de Ferréol, Félicien buvait comme un Allemand, jouait comme un Russe, aimait comme un Turc...

Ferréol, s'amusant de ce petit homme lugubre & parcheminé, avait fini par ne pouvoir plus s'en séparer.

Dans l'inftant Blaireau attendait au café de la Paix son futur client, qui devait revenir le prendre pour aller souper après le théâtre.

Félicien était taciturne; Félicien buvait en songeant à l'importante commission qu'il recevrait du docteur Pall pour la prise du comte de Ferréol.

Delcamp, lui, était engagé dans une causerie littéraire avec un jeune homme aux longs cheveux noirs, à la barbe en désordre, dont l'œil passionné était beau de lumière intelligente, & dont les lignes du visage finement tracées étaient maigres sans sécheresse. La bouche seule, d'un dessin tourmenté, décelait l'ironie douloureuse d'une âme orgueilleuse qui ne veut pas s'avouer vaincue. Ses vêtements fanés étaient blanchis par l'usure; mais ses mouvements ne paraissaient pas faussés par la livrée de la misère.

Ce jeune homme, nous ne l'avons rencontré qu'une fois, — dans une circonftance fâcheuse pour lui, — à *la Consolation*, chez le père Alexandre, rue du Faubourg-Montmartre, en compagnie de Jean-Louis : ce jeune homme n'était autre que Chriftophe Maud'huy, voyageur en librairie.

Et l'on sait, par ce que nous en avons dit, pour quel genre de librairie interlope.

Trouver des abonnés pour des journaux illustrés mort-nés, engager de pauvres ouvriers ou de petits rentiers à souscrire à des ouvrages sans valeur réelle, dans le but d'acquérir une hideuse pendule en zinc : voilà le métier.

Métier honteux, besogne ingrate, qui fait dire au maître de la maison où se présente le malheureux voyageur pour offrir ses services :

— Catherine, serrez l'argenterie ! »

Certes, notre intention n'eſt pas de donner à penser que ceux qui exploitent ce genre d'industrie sont de malhonnêtes gens. Non, cent fois non ; je ne les accuse pas, je les plains, surtout si je les compare à leurs confrères en librairie, en vraie librairie.

Ces derniers se divisent en deux catégories :

1° Les voyageurs qui représentent les grands éditeurs de Paris, comme MM. Hachette, Michel-Lévy, Charpentier, Didot, etc., etc. Pour ceux-là, les affaires sont honorables & faciles ; ils n'ont qu'à se présenter, certains d'être accueillis par les commettants plutôt en amis qu'en commis voyageurs.

Les affaires se traitent la fourchette à la main.

Généralement ces messieurs sont gens lettrés, de belle éducation, & voyageant avec des frais

de route convenables, des émoluments fixes & quelquefois des remises.

2° les voyageurs pour les ouvrages de droit, de médecine, de science & d'architecture. Ce sont des hommes de connaissances spéciales, pouvant discuter à fond la valeur des livres qu'ils proposent.

Ceux d'entre ceux-là qui placent plus particulièrement le *Bulletin des Lois* sont ordinairement d'anciens clercs ou même d'anciens avoués désabusés par la chicane. On les reconnaît à trois signes : cravates blanches maculées de tabac, habits noirs anté-diluviens, lunettes d'or ou d'écaille.

Tout jeune avocat, notaire, avoué, qui s'installe, a besoin d'une bibliothèque pour ajouter à la gravité de sa personne.

Ce sont ces messieurs, déserteurs de la basoche, qui la leur vendent à tempérament.

C'eſt un peu plus cher, mais c'eſt si commode!

Chriſtophe Maud'huy, nous l'avons déjà dit, n'appartenait donc à aucune de ces deux classes de voyageurs; ce n'était qu'un simple courtier, gagnant un jour vingt francs & les mangeant le soir même.

Chriſtophe avait dû réussir ce jour-là à colloquer une pendule, car il paraissait avoir quelques sous dans sa poche, à la façon dont il commandait au garçon du café de la Paix.

— Joseph ! une absinthe ?

— Comment, à cette heure, lui fit observer Delcamp, de l'absinthe ?

— Pourquoi pas, monsieur ? c'eſt l'huile de foie de morue des affligés... L'absinthe, reprit Maud'huy, verte comme l'espérance, limpide comme de l'émeraude en fusion ! Jetez-y une goutte d'eau, vous n'aurez plus qu'une boue jaunâtre & fiévreuse. C'eſt l'image de ces femmes pures de formes, subtiles d'esprit : qu'un rayon d'amour vrai les pénètre, elles se troublent, se révoltent & tuent ceux qui les aiment. L'accent de la vérité les blesse ; tout ce qui n'eſt pas factice les gêne, etc., etc.

Chriſtophe Maud'huy entama avec Delcamp une longue dissertation pour décider laquelle valait le mieux des passions de l'amour, de l'ivresse ou du jeu.

A ce moment la porte du café s'ouvrit & donna passage au comte de Ferréol.

Maud'huy fit alors un mouvement comme pour aller à lui ; mais il se contint & se rassit tranquillement auprès de Paul.

Blaireau, lui, du plus loin qu'il aperçut son futur client, lui cria :

— Ah ! vous voilà, enfin !... & Pirouette ?

— Je l'ai laissée au théâtre : elle y avait affaire pour la représentation de demain.

— Avec cet insensé de Cabeſtan, continua Fé-

licien, qui avait déjà englouti une douzaine de verres de bière blanche, excellente boisson, mais foudroyante à la longue.

— Cabeſtan? répéta Ferréol. Cabeſtan, vous l'appelez Cabeſtan? Oui, en effet, je crois l'avoir entrevu dans les coulisses... Félicien, qu'eſt-ce que nous pourrions bien prendre avant le souper?

— Une forte absinthe! insinua Félicien, qui poussait à la folie par les alcools à forte dose.

— Va pour une purée! comme vous dites. Garçon, des absinthes!

Les deux verres de poison furent apportés... puis absorbés.

On vida le carafon.

Félicien reçut ce nouveau choc froidement, héroïquement, sans une proteſtation, sans un cri, sans un hoquet : il remplissait sa mission.

Seulement, à mesure que son cerveau s'enflammait, sa parole prenait un accent plus dogmatique & plus provocateur.

— On étouffe ici! s'écria-t-il à la fin, n'y tenant plus. Oh! le gaz! invention diabolique! Couvrez-vous, monsieur; gardez votre chapeau: faites comme moi, si vous tenez à vos cheveux. Sous l'action atrophiante du gaz, je sens mon crâne qui craque. Ces candélabres, qui semblent d'innocentes girandoles lumineuses, sont autant de revolvers braqués sur nos têtes... Mon crâne craque!... A la vôtre, monsieur le comte! A la

tienne, ami Delcamp!... Delcamp... d'abord... c'eſt mon ami! Pas vrai, Delcamp? Ah! tu sais, lors de la séqueſtration du client Malpas, j'ai revu le docteur Pall... Il en sait long, celui-là!... & cette soularde de mère Bourrache aussi! La femme à cette vieille bête, ajouta Blaireau en désignant le voyageur en chapeaux de gendarmes qui se trémoussa d'indignation sur sa banquette... Oh! quand le comte de Malpas a vu le patron, j'ai cru qu'il allait nous passer entre les mains... Mauvaise affaire... Bien certainement le docteur Pall, la mère Bourrache & le comte de Malpas sont liés par un secret commun. Hein! ce serait drôle si mademoiselle Marguerite...

— Qui, Marguerite? interrompit M. de Ferréol.

— Marguerite Charité, donc...

— La petite Charité? ah! oui... connue.

— Vous connaissez mademoiselle Marguerite Charité? demanda Delcamp, blême de colère d'entendre ce nom prononcé dans un café.

— Si je la connais?... répondit dédaigneusement Ferréol, c'eſt-à-dire si je l'ai connue?... Mais oui!... Sauvagine... maigrelette... un peu *banquise*...

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, de ce que vous dites?... Rappelez vos souvenirs... c'eſt bien de mademoiselle Marguerite Charité que vous parlez ainsi?...

— Absolument! absolument! Je le répète... maigrelette... maigrelette... les hanches trop hautes...

Le comte de Ferréol n'avait pas achevé sa phrase qu'il recevait de Delcamp, en plein visage, un soufflet irrécusable.

— C'eſt bien! monsieur, dit Ferréol avec le calme d'un homme certain de sa vengeance, voici ma carte.

— Voici la mienne, répliqua Delcamp, heureux de trouver dans ce jeune fat un adversaire assez vaniteux pour ne pas reculer.

Blaireau voulut s'interposer, mais ses jambes se dérobaient sous lui.

— Votre brutalité, monsieur, ajouta M. de Ferréol, n'empêche pas que Marguerite soit une fille fort agréable.

— Misérable! Tais-toi! ou je te tue comme un chien! exclama Delcamp prêt à s'élancer sur le jeune comte, si Maud'huy, — qui n'avait pas perdu un seul mot de cette scène, — ne l'eût retenu.

— Marguerite... fille charmante, continua M. de Ferréol, poussé par un sot amour-propre; & sa sœur aussi... Rose... belle fille, maîtresse convenable... de haut goût... du sang... beaucoup de sang...

— Ah! c'était donc bien toi! hurla Chriſtophe,

vert de fureur concentrée... Oh! je te reconnais bien maintenant...

Et Maud'huy se rua sur Ferréol.

On chercha à les séparer; mais, comme il arrive toujours en pareille circonſtance, d'une simple rixe on fit une *batterie* générale.

A la faveur d'un répit, le père Bourrache voulut dissimuler adroitement sa sortie, — ces combats lui donnaient la chair de poule; — malheureusement pour le paisible voyageur en harengs, il fut arrêté au passage par un athlétique Flamand.

Ce brave Flamand, — ignorant complétement le motif de la discussion, mais sentant néanmoins des violences dans l'air, — s'était mis sur ses gardes, son sang avait bouillonné dans ses veines, ses muscles s'étaient tendus; & ma foi, une fois monté, il crut ne devoir pas laisser échapper en pure perte cette agitation nerveuse inaccoutumée.

Bourrache, dans la bagarre, n'ayant point eu de partenaire, sembla au Flamand un excellent champion. Sans explication comme sans préambule, il alla donc à la rencontre du représentant de l'honorable maison Ve Palkock & fils, au moment où celui-ci se disposait à fuir.

Peut-être Bourrache en aurait-il été sauf si, pour son malheur, une discussion plus vive, sui-

vie de coups mieux dirigés, ne s'était engagée à nouveau entre les batailleurs ses confrères.

C'en était donc fait, le voyageur en chapeaux de gendarmes allait subir son sort !

De même que ces petits boule-dogues râblés & féroces — que la mode & le sport ont ramenés depuis quelque dix ans à Paris — se jettent sur un chat, un lapin ou un rat, sans aboiement, & lui cassent les reins d'un coup de molaire qui ne pardonne jamais ; de même le Flamand se jeta sur le père Bourrache & l'étreignit à la gorge de ses deux mains-étaux.

Du rouge le père Bourrache passa rapidement au violet, puis il s'affaissa sur le sol.

Alors son bourreau forcené, sans le lâcher, s'assit tranquillement sur un tabouret, & tenant toujours sa victime à la gorge, attendit sans doute que les membres ne donnassent plus, par leurs mouvements convulsifs, signe de vie.

Évidemment les choses allaient tourner à mal pour le malchanceux Bourrache, lorsque tout à coup Maud'huy, jetant les yeux de son côté, exclama un : « Grand Dieu ! » qui entraîna à sa suite tous les combattants pour délivrer le moribond.

— Que faites-vous, au nom du ciel ? demanda Maud'huy au Flamand, après lui avoir arraché des mains, à grand'peine, l'infortuné marchand de harengs.

— Je me bats aussi, répondit avec candeur l'honnête Flamand !

— Mais pourquoi ? Que vous a fait cet homme ?

— Rien, reprit le Flamand ; seulement, comme vous vous battiez tous, j'ai craint, en reſtant calme, que vous ne me preniez pour un lâche & que vous ne disiez à Paris que les Flamands n'ont pas de sang dans les veines. D'ailleurs je suis connu de tout Valenciennes, & je n'ai rien à me reprocher ; ceux qui voudraient avoir affaire à moi, je suis leur homme : Samuel Rotterwitt, charcutier.

— Charcutier ? s'écria Blaireau. Oh ! alors rien ne m'étonne plus : on devait s'attendre à tout, puisqu'on a lâché un charcutier dans la société.

— Taisez-vous, Blaireau, dit Delcamp, qui voulait éviter un second accès de colère aveugle de la part du charcutier.

Heureusement que Rotterwitt n'entendit pas l'observation de Blaireau ; il vida sa chope, fit des excuses de sa méprise, donna à chacun une vigoureuse poignée de main & sortit tranquillement comme il était entré, ce paisible Flamand.

Blaireau voulant encore élever la voix, le comte de Ferréol l'entraîna hors du café de la Paix.

Cette fois c'était l'interdit qui conduisait le

sage, la taupe qui guidait le lynx, le prisonnier qui ramenait le gendarme.

Il ne refta plus que Delcamp, Chriftophe & Masson, prodiguant leurs soins à Bourrache qui n'en pouvait plus.

— Eh bien? lui dit Maud'huy, dès que le vieux bonhomme entr'ouvrit les yeux.

— Ah! je ne me sens pas bien, murmura péniblement Bourrache.

— Où souffrez-vous?

— Partout, & nulle part...

— Voyons, tâchez de vous asseoir.

— Ah! s'écria le vieillard, — qu'on avait hissé sur un tabouret, — j'en ai assez des voyages; je suis, moi, du temps des diligences, & non pas de ce siècle de fer & de vapeur. C'en eft fait, je quitte les harengs; je retourne à Paris, chez ma femme. Elle boit, c'eft vrai; mais au moins, lorsqu'elle a vidé les bouteilles, elle ne me les jette pas à la tête.

— Oui, oui, c'eft bon! interrompit Delcamp; pour l'inftant, ce que vous avez de mieux à faire, c'eft de vous coucher.

— Oh! que non pas, reprit vivement le père Bourrache, je repars pour Paris par le train de ce soir même; dussé-je aller à la gare sur la tête. Oh! Paris, Paris! Je ne me croirai en sûreté qu'au seuil de ma porte, rue de la Goutte-d'Or, à la Chapelle.

La résolution du vieux voyageur en chapeaux de gendarmes semblait inébranlable. Masson proposa au père Bourrache de l'accompagner jusqu'à la gare.

Et M. Bourrache accepta le bras du jeune commis en nouveautés.

Delcamp & Maud'huy s'éloignèrent de leur côté & marchèrent au hasard dans les rues de Valenciennes, sans se parler, préoccupés chacun des divers incidents de la scène qui venait d'avoir lieu au café de la Paix.

— Mais j'y songe, s'écria tout à coup Paul, m'expliquerez-vous enfin, monsieur, pourquoi le nom de Rose Charité vous a tant ému ?

— Oh ! pour rien... N'y pensons plus, répliqua Maud'huy avec le ton & le geste d'un homme qui veut fuir un souvenir.

— Mais si, continua Delcamp, parlons-en ! Et le jeune voyageur communiqua à Christophe les motifs qui le faisaient l'interroger.

— Un autre jour, demain, si vous voulez, répondit Maud'huy, l'histoire est longue à conter, & la nuit est fort avancée... bonsoir.

— Non, pas bonsoir ; je ne vous quitte pas. Ne sommes-nous pas liés par un même événement ?

— Oh ! oui ! murmura Christophe d'une voix étranglée.

— Nous recevrons, sans doute, demain la vi-

site des témoins de ce M. de Ferréol; il faut que vous soyez chez moi quand ils se présenteront. Venez terminer la nuit dans ma chambre. Je vous en prie, mon cher monsieur, donnez-moi cette preuve d'amitié. Je suis trifte, seul, troublé; j'ai besoin d'une personne amie près de moi.

— Soit! dit Chriftophe; d'ailleurs, je ne sais pourquoi, mais je ne vous connais que de ce soir, & je vous aime déjà comme un compagnon de chaîne.

Et les deux jeunes gens rentrèrent à l'hôtel du Commerce.

On alluma un grand feu; Delcamp prépara des grogs, & les deux nouveaux amis, les pieds sur les chenets, la cigarette aux lèvres, reftèrent absorbés durant quelques minutes dans un rêve plein de souvenirs tumultueux.

Chriftophe, le premier, rompit le silence.

— Vous avez désiré, mon ami, savoir le motif de mon emportement au seul nom de Rose; eh bien! je vais vous le dire... Si j'ai paru hésiter, c'eft que cela me fait mal de parler d'elle! Non... du bien! ajouta Maud'huy en serrant la main que Delcamp lui tendait d'inftinct.

CHAPITRE IV

LES AMOURS DE CHRISTOPHE MAUD'HUY ET DE ROSE CHARITÉ

—Avant de vous parler de Rose, permettez-moi de voûs dire d'abord qui je suis.

Je me nomme Christophe Maud'huy, & j'ai vingt-sept ans; mon père, petit employé dans une mairie de Paris, avait obtenu, grâce à la protection de sa sœur de lait, madame la duchesse de Larocheperthuis, une bourse pour moi au collége Louis-le-Grand.

Mon éducation ne lui coûta donc que fort peu d'argent, encore ce peu était-il beaucoup pour le pauvre homme.

Je répondis brillamment à la bienveillance de ma protectrice; chaque année je revenais chargé de livres du concours général. J'obtins même en rhétorique le grand prix d'honneur.

Mon père, — ignorant des choses de la vie, —

s'enorgueillissait de mes succès, ne comprenant pas quels déboires ces premiers triomphes me réservaient dans l'avenir.

Il voyait en moi un miniftre en herbe.

Tous les fils de portiers élevés au collége doivent infailliblement tenir un jour dans leurs mains trapues, en guise de cordon, *les rênes du char de l'État.*

A seize ans j'étais bachelier.

Et je m'engageai dans la voie qui devait m'amener au portefeuille par le regiftre des décès à la mairie du deuxième.

Mon esprit, travaillé par les idées ambitieuses, ne put se plier à cette besogne inepte & mécanique, & je compris vite que je m'étais trompé de route. Hélas ! que ne suis-je refté à la mairie du deuxième ! je serais à cette heure sous-chef de bureau avec trois mille deux cents francs.

Éperonné par l'exemple de divers de mes condisciples du concours général, Edmond About, Taine, Paradol, qui, — à coups d'audace, à coups de génie, à coups de plume, — avaient conquis en quelques années une large place dans la mêlée littéraire ; me sentant le cerveau plein d'une séve prête à s'épancher dans le livre & dans le théâtre, je résolus de faire comme eux, & je quittai brusquement l'adminiftration.

Je m'*établis* poëte, rue de Chabrol, nº 19,

dans un logément composé d'un vaste atelier & d'une chambre, au prix de cinq cents francs par an.

Pour un homme qui n'avait rien, vous me direz peut-être que c'était bien de la témérité que de s'engager ainsi au hasard dans une profession dont les profits sont fort aléatoires.

Mais j'avais bon courage, & je me croyais du talent.

Puis, pour tout vous avouer, je pratiquais à cette époque une théorie, à laquelle j'ai dû renoncer depuis : celle de l'*obstacle*.

Achetons d'abord ! nous payerons toujours bien ensuite.

Engageons-nous dans une affaire scabreuse ! L'adresse de l'esprit & la promptitude des résolutions nous tireront d'embarras.

Aimons ! Nous forcerons plus tard la femme à nous aimer.

Théorie dangereuse, & qui ne réussit qu'aux heureux.

Les deux années qui suivirent mon installation rue de Chabrol ne furent traversées par aucun événement digne d'être relaté.

Mon existence était difficile, mais elle me plaisait. Je gagnais suffisamment pour satisfaire aux besoins les plus impérieux ; d'ailleurs mes goûts étaient simples, & je fuyais autant par antipathie que par principe les milieux agités & ba-

vards, tels que café, brasserie ou réunion artiſtique.

Je vivais seul, le cœur libre, rêvant la gloire, en somme assez heureux.

Je prenais mes repas à peu de diſtance de chez moi, rue Bellefond, dans une petite crémerie. Les gens qui fréquentaient cet établissement de maigre apparence étaient des cochers de fiacre, dont la remise générale se trouvait en face, & quelques rares ouvrières qui absorbaient à la hâte une débilitante tasse de café au lait.

Vers les premiers jours du printemps de l'année 1858, une jeune fille, qui venait matin & soir manger trois sous de riz dans cette crémerie de la mère Fanchette, fut la seule personne qui attira mon attention.

Cette jeune fille, une enfant de seize ans à peine, avait une de ces beautés mortelles qui rappellent involontairement la tête fatidiquement belle de Béatrix Cenci.

Ses grands yeux étaient bruns & lumineux, & sa chevelure crépelée était blonde ; l'ovale de son visage était d'une pureté parfaite, & chaque trait de ce visage était d'une délicatesse de touche à laisser supposer qu'ils avaient été modelés par la main d'un ange. Tout dans sa personne, l'attache harmonieuse de son cou & de ses épaules,

l'élégance de sa tournure, chacun de ses mouvements affirmait sa beauté.

La pauvre enfant paraissait souffrante, affaiblie par les privations. Tout marquait son indigence : sa robe de lasting noir, propre, mais très-fatiguée, son mantelet de même étoffe & sa capeline bleu fané.

Fasciné par cette perfection éclatante, attendri par cette misère discrète, je me permis de dire à la mère Fanchette que, — sans y mêler mon nom, — je la priais d'offrir à cette jeune fille un crédit de quelques jours, si besoin était.

La veille, j'avais eu la pensée de la suivre, mais je rejetai cette pensée comme malsaine & déloyale.

De quel droit pénétrerais-je dans la vie de cette enfant ? M'y avait-elle autorisé par un mot, par un regard ? La souffrance & la misère ont leur pudeur que nul ne doit violer.

Le lendemain la mère Fanchette fit part à Rose, — car c'était elle, — de mes propositions.

— Je vous remercie, madame, répondit la jeune fille, & avec d'autant plus de sincérité que j'ai un service à vous demander. Ce monsieur qui vient chaque jour ici est artiste, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, dit la vieille Fanchette à tout hasard.

— Eh bien ! je désirerais lui parler.

— Il ne peut manquer d'arriver d'un moment

à l'autre, interrompit la crémière : c'eſt son heure ; attendez-le en déjeunant.

Et, malgré ses refus, la brave femme servit à Rose une côtelette & deux œufs.

Sur ces entrefaites je parus ; aussitôt que je fus assis à ma table habituelle, la mère Fanchette vint à moi comme pour me servir & me communiqua sa conversation avec Rose.

J'attendis la fin de son repas & pressai la fin du mien.

J'allais me lever & aller à elle, lorsque Rose me prévint & m'aborda en me disant :

— Monsieur, regardez-moi bien. Je suis belle, n'eſt-il pas vrai ?

L'attaque était si inattendue que je ne trouvai pas un mot à répliquer.

— Je suis belle, & je sais que je suis bien faite ! Je peux donc servir de modèle. Vous êtes artiſte, pouvez-vous m'employer ?

La netteté de ce langage & cette certitude calme & hautaine de sa beauté, déclarée par la bouche de cette enfant, concoururent à jeter dans mon esprit un respect & un mépris contradictoires.

— Je ne suis pas peintre, mademoiselle, finis-je par lui répondre, mais j'ai plusieurs de mes amis qui le sont.

— Pensez-vous qu'il en soit un qui puisse m'utiliser aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui même, je n'ose vous le promettre, mais demain...

— Demain, ce sera trop tard, reprit Rose, dont les yeux se fermèrent à demi.

— Trop tard ! m'écriai-je... Oh ! mademoiselle, je n'ai pas l'insigne honneur d'être connu de vous, & je n'ai d'autre titre à votre confiance que la magnétique attraction qui m'attire vers vous. Mais s'il eſt un malheur qui vous menace, une fatalité qui pèse sur vous & dont je puisse vous délivrer, oh ! mademoiselle, confiez-vous à moi comme à l'ami le plus respectueux, comme à un frère !

— Un frère ?

— Je vous le jure !

— Eh bien, soit ! Vivez-vous seul ?

— Tout seul.

— Je vais vous demander alors, comme à un frère, dit lentement la jeune fille, de me céder la moitié de votre logement.

— Étrange ! murmura Delcamp, qui interrompit Christophe Maud'huy pour lui offrir un verre de grog ; étrange ! c'eſt Rose qui demande à aller avec vous, & c'eſt moi qui ai prié Marguerite d'habiter chez moi. Les situations sont inversées, selon la logique de leurs caractères.

En sortant de la crémerie de la mère Fanchette, Rose s'appuya fraternellement sur mon bras, & tandis que nous regagnions mon atelier,

elle me conta que son propriétaire l'avait chassée le matin même, & que, sans moi, elle n'aurait eu de refuge que dans la mort.

— Je suis rieuse & légère, & pourtant je suis courageuse, me dit-elle à plusieurs reprises, & la mort ne m'effraye point; si je ne vous avais pas rencontré ce matin... ce soir je me serais tuée.

Je vous l'ai dit, mon logement se divisait en deux pièces : un atelier & un cabinet me servant de chambre à coucher.

Je décidai Rose à accepter mon lit, me réservant de coucher dans mon atelier sur un vaste canapé.

Les choses reftèrent dans cet état un mois durant. Vous devinez par suite de quelles péripéties amoureuses Rose devint définitivement la souveraine de ma vie, s'abandonnant à moi sans réserve & m'enveloppant de sa tendresse comme le lierre fragile s'attache au chêne vigoureux... qu'il finit par étouffer.

Je travaillais avec une ardeur inlassable pour subvenir aux dépenses de notre double exiftence & à l'achat des objets de toilette indispensables à Rose.

Rose était si belle & j'étais si amoureux!

Pendant mes longues veilles, elle refusait de quitter ma table, & cousait ou lisait à mes côtés.

Elle paraissait s'intéresser à ce que je faisais, & souvent il lui arrivait de me réciter un rôle de

l'une de mes comédies. Sa voix était jufte, bien timbrée & rendait avec intelligence les intentions les plus subtiles.

Un jour elle m'avoua son goût décidé pour le théâtre, & j'eus la faibleſſe de consentir à la présenter à un de mes amis, auteur dramatique fort accrédité, qui la fit entrer au théâtre des Bouffes.

Rose débuta, & ses débuts furent heureux, trop heureux, malheureusement.

Chaque soir j'allais la rejoindre à la sortie du spectacle, & les jours où j'étais retenu chez moi par un travail pressant, il était entendu qu'elle devait revenir en voiture.

Trois mois donc après notre rencontre, par une chaude nuit d'été, j'avais laissé ma fenêtre ouverte, il était minuit passé, j'entendis une voiture s'arrêter devant la maison.

— C'eft Rose! pensai-je sans me détourner de mon travail; seulement, la portière ayant été refermée, je m'étonnai que la voiture ne repartît pas.

Cette remarque, puérile en apparence, me serra le cœur, & je respirai plus à l'aise en entendant dans le corridor le frôlement d'une robe de soie.

— Ah! c'eft toi, ma belle Rosette, lui dis-je aussitôt qu'elle fut entrée.

— Oui! mon ami, c'eft moi!... c'est moi qui...

Rose n'acheva pas, mais j'observai qu'elle ne se débarrassait pas, ainsi qu'elle en avait la coutume, avec promptitude de son châle & de son chapeau.

— Eh bien! qu'attends-tu pour ôter ton chapeau ? Eſt-ce que tu veux ressortir ? ajoutai-je en souriant, comme un homme certain d'avoir dit une monſtruosité.

— Non, mon ami, mais...

— Mais... quoi ?

— J'ai quelque chose à te demander, &, d'après ta réponse, je dois rapporter un oui ou un non à la personne qui m'attend.

— Quelqu'un t'attend ! toi ! Rose ! à cette heure, en bas ? Et je me levai ſtupéfié...

— Oh ! ne te fâche pas, mon ami ; si cela te chagrine, je n'ai qu'à refermer la fenêtre & la personne s'en ira.

Je pressentis mon malheur, & me roidissant contre la fatalité, je priai Rose de parler librement, sans rien me cacher, & lui dis que j'étais prêt à tout entendre.

Rose ne me répondit que par un geſte, en me tendant un portefeuille garni de billets de banque; puis elle ajouta :

— Aujourd'hui, comme je sortais du théâtre, un monsieur, que j'avais jadis connu chez lady Widley, s'approcha de moi & me dit :

— Mademoiselle, je suis le comte de Ferréol,

je vous aime depuis longtemps. Acceptez ces quelques chiffons de papier comme gage de ma tendresse, si vous sentez que vous pourrez m'aimer un jour.

—Avant de répondre, j'ai voulu te consulter... Que dois-je faire ? Faut-il...

Je ne lui laissai pas le temps d'achever, & après lui avoir remis son châle sur les épaules, je lui ouvris simplement la porte.

La cruelle naïve me regarda une seconde, parut hésiter, puis elle prit son vol à travers l'escalier.

Je retombai assis comme foudroyé.

Mais la douleur, si forte qu'elle fût, ne m'empêcha pas d'entendre la portière s'ouvrir, se refermer, & la voiture repartir au grand trot d'un cheval de race.

De si loin que le vent de la nuit m'apporta le bruit *decrescendo* des roues de la voiture sur le pavé, je crus encore que quelque chose de Rose me restait... Puis ce ne fut qu'un bruissement confus & se perdant dans les ténèbres; puis rien, rien que le silence... l'isolement. Nuit horrible!.. heure déchirante! où le cœur lutte à se briser contre un fait matériel; où la seule espérance eſt la folie, le seul apaisement à la folie, la mort.

Et l'on ne se tue pas! Pourquoi? Parce que l'amour eſt plus généreux que la mort.

Il pardonne.

. . . .

Montesquieu a dit quelque part : « Je ne connais pas de chagrin qu'une heure de travail ne fasse oublier. »

Pour Montesquieu, un millionnaire, je l'admets ; mais pour moi, un déshérité, je m'inscris en faux.

Il n'y a pas de travail qui console de la misère, parce que la misère chasse l'amour.

J'eus beau me jeter à corps perdu dans le labeur le plus opiniâtre, je ne pus oublier Rose.

Et pourtant je voulais l'oublier.

Le pouvais-je ? Je n'avais fait que l'ensevelir vivante dans mon cœur.

. . . .

Un soir, accablé par un travail forcé, je m'étais assoupi dans mon fauteuil, lorsque tout à coup je fus réveillé par le frou-frou d'une robe de soie ; ma porte s'ouvrit, une femme pénétra dans mon atelier & déposa coquettement sur le divan son châle & son chapeau.

C'était Rose !

— Me revoilà ! s'écria-t-elle joyeusement en me sautant au cou ; l'autre m'ennuyait : je te reviens.

Je reſtai anéanti, abruti par cette impudence naïve, cette sauvagerie inconsciente.

— Ah ! mon cher Chriſtophe, que j'ai donc été méchante ! Je t'ai fait souffrir, moi qui t'aime

tant! Tu me pardonnes, dis? N'eſt-ce pas que tu aimes toujours ta petite Rosette?

Que dire, que répondre à une créature si coupable, mais si charmante?

Je la pressai entre mes bras, & pour la première fois depuis son départ je pleurai comme un enfant.

Rose pleurait aussi.

Je l'embrassai &...

L'on pardonne vite après tant de bonheur.

Depuis cette nuit adorable, — nuit terrible, devrais-je dire, — Rose n'était plus la même; elle portait en elle un charme nouveau; ses mouvements étaient plus félins, ses attitudes plus savantes; sa voix claire était plus pénétrante & ses regards plus émouvants.

Je ne m'expliquai pas alors le changement qui s'était opéré chez elle pendant son absence; aujourd'hui je me l'explique... Rose me revenait transfigurée par la vie luxueuse.

Peu à peu cette transformation m'irrita jusqu'à la rage; & pourtant, dois-je le confesser? je l'aimais mieux ainsi; Rose corrompue me plaisait plus que Rose immaculée.

Mon cœur navré s'enivrait de son crime. Je fis tout au monde pour lui conserver au moins les semblants d'un luxe qu'elle abandonnait pour moi.

Certes, je me serais vendu, s'il l'eût fallu,

pour lui procurer un paquet de poudre de riz.

Mon esprit se révoltait contre les lâchetés de mon cœur, & cependant ma raison succombait devant la déraison de cette adorable perfide.

J'entrais évidemment dans une période fatale qui devait se terminer par une cataſtrophe.

J'éprouvais pour Rose une de ces passions aiguës & tourmentées qui ne souffrent ni disproportion dans la réciprocité ni défaillance dans la femme aimée.

Un soir que je travaillais à un roman, cherchant, sans pouvoir les trouver, les touches justes d'un portrait de femme, je me pris à considérer longuement Rose. Je ne sais quel flux de mauvaises pensées envahirent mon cerveau; mais j'arrivai à me persuader que la mélancolie qui la rendait pensive n'était que de la lassitude ou de l'ennui, que Rose ne m'aimait plus.

Cette idée prit une telle intensité, une fixité si cuisante, que je pensai devenir fou.

Alors, comme les poitrinaires qui s'abreuvent de vinaigre ou les gelés qui se trempent dans l'eau chaude qui les tuent, je dis à Rose :

— M'aimes-tu ?

— Mais oui ! tu le sais bien, me répondit-elle.

Pour que vous compreniez bien ce qui va suivre, il eſt important que je vous donne le dessin & la couleur de cette réponse.

Son *mais oui* signifiait :

— Dame! oui, il me semble... — Indécision!

Ou bien :

— Puisque j'ai quitté l'autre pour toi... — Comparaison!

Ou bien :

— Pourvu que tu ne m'en demandes pas plus!... — Aveu d'incapacité!

Un amoureux vulgaire se serait contenté de relever ce *mais oui!* qui me perçait le cœur par une petite impertinence; moi, cette réponse banale & molle excita ma fureur jusqu'au paroxysme.

Sur ce : *Mais oui! tu le sais bien!* je me levai, ivre, éperdu, & saisissant une carafe de criſtal qui était à ma portée, je la lançai à la tête de Rose.

Par bonheur, la carafe ne l'atteignit pas; ma main fiévreuse avait mal dirigé le coup; elle alla se briser contre la boiserie, en faisant feu sur un clou.

Je ne saurais trop dire ce qui se passa durant les minutes qui suivirent cet acte sauvage; par suite d'une réaction nerveuse, je m'étais évanoui.

Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le parquet, & mon premier cri fut pour Rose.

Je pensais l'avoir tuée.

Point de Rose!

La porte du logement était ouverte, & la

pauvre enfant s'était enfuie épouvantée, terrifiée par ce mouvement qu'elle ne pouvait excuser, n'en comprenant pas le mobile.

Il n'était plus temps de courir après elle, Rose était perdue pour moi, je le sentais. J'étais fou de douleur, & pourtant encore j'hésitais à me tuer.

Je ne voulais pas mourir... j'espérais la revoir, obtenir son pardon.

Et d'ailleurs, tôt ou tard, le dernier mot de cet amour ne devait-il pas être : Séparation? Ce qu'il fallait à Rose *indispensablement,* c'était le velours, le cachemire, l'équipage, les pierreries, les dentelles, les mets exquis, les fleurs exotiques. A ce diamant il fallait un écrin digne de lui; Ses feux s'éteignaient sur ma poitrine.

Je me disais cela; mais tout cela, loin de m'en détacher, ne me fit rêver que crimes, jeu effréné, vol & meurtre, si c'était à ce prix que je pusse la reconquérir.

Que l'amant véritable qui ne pense pas ainsi me jette la première pierre.

A partir de ce jour j'abandonnai mes travaux, mon domicile me faisait horreur : je me mêlai à la foule oiseuse & crapuleuse, je hantai les cafés borgnes, les brasseries bavardes, les mauvais lieux.

Je devins le triste compagnon des débauchés & des ivrognes repoussants.

On m'invitait à souper, je payais mon écot par une médisance contre un honnête homme, ou un trait venimeux donnant à rire aux imbéciles qui m'applaudissaient.

J'espérais engourdir ma souffrance, flétrir ma pensée, ruiner ma vie.

Je n'avais pas revu Rose depuis huit mois, quand un jour, sur le boulevard, je la vis venir en sens contraire. Elle marchait radieuse, élégante & fière; & moi, déguenillé, crotté, gris, avili, je l'évitai, en traversant au plus court la chaussée.

Pourtant elle m'avait reconnu & me lança un regard... un de ces regards qui font mal... Ce n'était pas du mépris, mais de la pitié qui animait ce regard.

Je sentis seulement alors que Rose était perdue à tout jamais pour moi, & je résolus de quitter ce Paris maudit, cette exiſtence exécrée.

Parmi mes acolytes de cabaret, j'étais lié avec un malheureux voyageant pour l'horlogerie littéraire; je partis avec lui pour la province.

Vous connaissez maintenant l'hiſtoire navrante de ma jeunesse, & comment je suis arrivé à exercer mon répugnant métier.

A cette heure, je me laisse aller au courant de la vie; pourquoi lutter lorsqu'on n'espère plus rien de la victoire?

. . . .

Un long silence suivit la fin de ce douloureux récit.

— Ne désespérez pas encore, dit enfin Paul Delcamp en serrant affectueusement la main de Maud'huy ; vous êtes jeune & courageux, vous renaîtrez à la vie.

— Trop tard ! répondit Chriſtophe avec une mélancolie résignée. Je suis à jamais condamné ; les blessures du cœur ne guérissent pas.

— On les traite ! Donnez quelque chaleur au sang, tâchez d'aimer une autre femme, & bientôt vous verrez se couvrir d'une peau rosée la cicatrice rouge.

— Oui, plâtrer une illusion sur une déception ! Croyez-moi, cher ami, c'eſt bâtir sur un terrain creux.

— Vous l'aimez donc toujours ?

— Si je l'aime ! si j'aime Rose ! Mais vous ne voyez donc pas que j'en meurs ! s'écria Christophe dans l'expansion d'un désespoir qui ne veut pas être consolé.

Delcamp, ayant communiqué à Chriſtophe les motifs qui lui faisaient rechercher la sœur de Marguerite, acheva sa confidence en lui demandant s'il pourrait retrouver Rose.

— Retrouver Rose ! répéta-t-il les yeux fulgurants de passion, mais c'eſt demander à l'aiguille aimantée, dévoyée par contrainte, puis redevenue libre, — si elle retrouvera le nord. Il ne

me manque pour la revoir que ce qui m'a manqué pour la conserver, un peu d'or. Donnez-m'en, mon cher Paul, & périsse mon âme si dans deux jours Rose ne nous eſt pas rendue!

— C'eſt bien! interrompit Delcamp, après-demain nous partirons tous les deux pour Paris, eſt-ce convenu?

— Oh! que je vous embrasse, mon cher Paul! exclama Maud'huy frémissant de joie; vous me rendez à la vie!

— Maintenant, reprit Delcamp après avoir répondu à l'étreinte affectueuse de son nouvel ami, ne pensons plus qu'à corriger ce misérable...

— Comte de Ferréol! acheva sourdement Maud'huy.

— Ses témoins se présenteront sans doute de bon matin. Il eſt quatre heures passées, le mieux serait de se reposer en les attendant.

— Je ne refuse pas, cher ami, car je suis brisé, & je sens qu'un peu de repos me ferait grand bien.

Et les deux jeunes gens s'étendirent tout habillés sur le lit.

La nature a des droits imprescriptibles; quelques minutes après, Paul & Chriſtophe dormaient d'un sommeil profond.

A huit heures, le garçon de l'hôtel entra dans leur chambre & vint les prévenir que deux messieurs désiraient parler à M. Paul Delcamp.

Après avoir réparé le désordre de leur toilette, Paul donna l'ordre au garçon de faire entrer ces messieurs.

Comme on devait s'y attendre, c'étaient les deux témoins de M. de Ferréol.

L'entrevue fut de courte durée ; ces messieurs ne venaient pas en conciliateurs, mais pour régler les conditions d'une rencontre.

L'épée fut l'arme choisie, & ces messieurs voulurent bien se charger de les apporter. Il fut entendu que l'affaire aurait lieu le lendemain à sept heures du matin, dans le bois de Douchy, à une lieue de Denain.

On se salua fort cérémonieusement, & tout fut dit.

Delcamp boucla ses malles & engagea Christophe à en faire autant ; mais sur la réponse de celui-ci, qu'à l'exemple de Bias il portait tout son bien sur lui, Paul lui tendit la main en lui disant :

— Eh bien ! alors, cher ami, allons rejoindre nos camarades qui nous attendent à Denain, au café du Petit-Château, pour déjeuner.

— Ce n'eſt pas réglementaire, répondit gaiement Chriſtophe Maud'huy, mais enfin, va pour le déjeuner avant le duel.

CHAPITRE V

LA VICTOIRE DE DENAIN

Dès huit heures du matin, au moment où les garçons enlevaient les volets du café du Petit-Château, Cabeftan était déjà inftallé à l'une des tables & rangeait devant lui les billets & contremarques nécessaires à la *location*.

Des affiches gigantesques, collées par ses soins sur tous les murs de Denain, annonçaient pompeusement la représentation extraordinaire, qui devait avoir lieu le même soir, dans la salle de bal du Petit-Château.

Sigismond Cabeftan ne devait-il pas être ce jour-là le maître Jacques dramatique le plus complet des temps modernes, c'eft-à-dire directeur, acteur, souffleur, régisseur, colleur, buralifte & au besoin ouvreuse de loges?

Il y avait quelque temps que Cabeftan comptait & recomptait ses billets, quand arrivèrent

enfin les habitués d'abord, puis ensuite les gens étrangers au pays qu'attire toujours la fête ou la foire d'une ville.

Car ce dimanche-là il y avait *ducasse* à Denain.

Cabeſtan, appliquant à l'art les procédés commerciaux, réussit à enlever l'enthousiasme des dilettanti dinainois à la force du poignet & du bagout, & de bonne heure la presque totalité des billets avait disparu contre espèces sonnantes & trébuchantes.

Cette opération eut le bon résultat de permettre à Pirouette, Masson, Blaireau, Delcamp & Maud'huy un déjeuner sans arrière-pensée, lorsqu'à midi ils arrivèrent ponctuels au rendez-vous.

— Garçon ! s'écria Sigismond triomphant, aussitôt leur entrée, garçon, six couverts !

— Boum ! répondit traditionnellement le garçon.

— Qu'avez-vous à manger ?

— Monsieur, il y a de tout ce que vous pouvez désirer.

— Comme quoi ?

— Du poisson.

— Frais ?

— De cette nuit, par l'express de Calais.

— Bien ! Quel poisson ?

— De tous les poissons.

— Détaillez, garçon, détaillez !

Ce ne fut qu'après cent questions qu'on finit par obtenir des radis roses & du beurre frais, un superbe ris de veau mollement étendu sur une aigre & jeune oseille, des écrevisses grosses comme de petits homards, plusieurs sortes de fromage & des pots d'une bière à réveiller un mort.

Le premier coup de fourchette eſt toujours silencieux & recueilli; au second seulement les bavards se hasardent à placer un mot. Cabestan, qui s'était détourné pour demander de la bière au garçon, dit à ses convives en revenant à eux & à voix basse :

— Voyez donc, là-bas, à gauche, cet homme seul, qui a un gros ballot posé à côté de lui, on dirait Jules Longfeu... Ah! la ressemblance eſt surprenante.

Chacun, à intervalles ménagés, se retourna sans affectation & regarda la personne désignée.

— Qui? murmura Masson, Jules Longfeu, l'ancien voyageur de la maison Turpin père?

— Eh oui, répondit Blaireau, qui a été condamné à quinze mois de prison.

— Allons donc! reprit Masson, le regardant de nouveau.

Tout autre que Jules Longfeu n'eût pas même remarqué l'attention dont il était l'objet; mais c'était lui, c'était Longfeu, & la vigilance que

confère la honte fit qu'il se leva, saisit son ballot & voulut aussitôt fuir sous le regard de ses anciens confrères.

A la porte, — qui était proche de l'attablée, — il rougit sensiblement, & portant la main à sa casquette, il simula un petit salut embarrassé, tout en posant l'autre main sur le bouton de la serrure pour sortir.

— Appelle-le donc, dit tout bas Pirouette à Cabeſtan.

— Pauvre garçon ! dit Delcamp.

— Longfeu ! appela Sigismond.

A l'appel de son nom, Longfeu avait disparu.

— Cours après & ramène-le, redit Pirouette, Il n'a peut-être pas entendu.

Cabeſtan s'élança dans la rue & revint bientôt, suivi de Longfeu & de son énorme ballot.

Ce dernier marchait piteusement.

— Un verre de bière ? lui offrit Delcamp en lui passant un pot d'étain.

— Merci ! répondit Longfeu en s'en emparant.

— Avez-vous déjeuné ? Voulez-vous manger un morceau ?

— Oui ! cela me ferait du bien, reprit Longfeu avec trouble, de manger avec d'anciens...

Il n'osait prononcer le mot qui brûlait ses lèvres.

— D'anciens camarades ! acheva Delcamp.

— Garçon, un septième couvert ! cria Cabes-

tan; puis s'adressant à l'homme au ballot, il lui dit :

— Et les affaires, ça va-t-il?

— Dame! répliqua celui-ci avec un soupir, ce n'eſt plus comme dans le temps, mais enfin je m'en tire.

— Qu'eſt-ce que vous vendez, monsieur? demanda curieusement miss Pirouette, s'il n'y a pas d'indiscrétion...

— Oh! de drôles de choses, mademoiselle! Des compositions pour enlever les taches, des pâtes à rasoir, des poudres pour les maux de dents. Ce qui ne m'empêche pas de porter mes habits chez le dégraisseur, mes rasoirs chez le coutelier, & d'aller chez le dentiſte quand la mâchoire me fait mal.

— En un mot, vous faites le *camelot?* interrompit Sigismond.

— Oui, reprit Longfeu, je suis devenu *truqueur* par nécessité depuis.... ma malheureuse affaire.

— C'eſt sans doute à cause d'une femme que cela vous sera arrivé? demanda la gentille comédienne, vivement intéressée par Longfeu.

La femme eſt toujours séduite par le malheur. Il n'en eſt point une qui n'admire pas l'homme capable de commettre un crime pour elle.

— Non & oui, répondit le cameloteur. Mon fait eſt que j'étais joueur & amoureux; mais,

pour parler franc, plus joueur qu'amoureux. Un jour, en reconduisant mon patron, le père Turpin, au chemin de fer, après avoir dîné avec lui & un de mes soi-disant amis, le père Turpin me dit : « Jules, voici cinq mille francs, que j'ai oublié de vous remettre à la maison; vous les porterez demain à Lançois pour retirer l'effet Danglard, payable chez Lançois. »

Sitôt le patron parti, mon camarade, — un *cartonnier* déterminé, — me dit :

— Allons-nous au tripot?

Nous y allions tous les soirs.

— Non, lui répliquai-je; j'ai de l'argent sur moi, je n'y vais pas.

— Vas-tu avoir peur de perdre tes cinq mille francs? reprit-il.

— Je n'ai pas peur, mais j'aime mieux ne pas y aller.

— Eft-ce que je te dis de jouer l'argent du père Turpin, moi?

— Je sais bien.

— Nous ne jouerons qu'un coup ou deux.

— Non, te dis-je!

— Bah! pour cent sous ou dix francs de perdus, voilà-t-il pas une belle affaire? Si tu crains, garde vingt francs & passe-moi le refte; je te jure de ne pas te le rendre avant demain.

Serment de joueur, autant en emporte le vent.

Je me défiais autant de lui que de moi-même. Je lui répondis :

— Non, je le garderai bien. Montons, mais dix francs seulement ; pas un sou de plus.

— Soit !

Et nous voilà montés.

Pour ma perte, le sort voulut que je gagnasse d'abord deux cents francs & que je les reperdisse après de nombreux va-et-vient. Quand j'arrivai au pair, j'étais enflammé ; je continuai, poussé par mon pernicieux camarade.

A six heures du matin les cinq mille francs du père Turpin étaient perdus.

En sortant de cet infâme tripot du *Pou-Volant*, rue Grange-Batelière, j'étais ahuri, abruti, hébété, ne sachant où donner de la tête, & n'osant plus rentrer chez ma maîtresse.

Mon misérable compagnon, cherchant à relever mon moral, me parlait, me parlait toujours, & moi je tremblais comme un voleur & l'écoutais pour échapper à ma pensée.

Puis il m'abandonna brusquement, après m'avoir extorqué le peu de monnaie qui me reſtait.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert pendant la journée & la nuit qui suivirent.

N'ayant pas eu le courage de me tuer, — ça n'aurait pas remboursé le père Turpin, — j'allais partir pour le Havre afin de passer de là en

Amérique, lorsque je fus arrêté au départ du train.

La *Gazette des Tribunaux* a dû vous apprendre mon jugement & ma condamnation. J'ai commis une faute, mais j'en ai été bien durement puni ! Voilà toute la vérité.

— C'eſt triſte & fâcheux, en effet, dit Delcamp d'un ton concluant.

Le déjeuner étant terminé, on se leva de table; & après avoir échangé quelques paroles encore avec l'ex-représentant de Turpin père, sur la proposition de Pirouette, tous nos amis convinrent d'aller un inſtant sur le champ de foire, *à la ducasse,* — ainsi qu'on dit dans le pays, — pour tuer le temps.

Cette promenade avait surtout pour objet d'exhiber les artiſtes, comme autrefois sur le boulevard du Temple avant les grandes premières représentations.

Les principaux interprètes du chef-d'œuvre inconnu faisaient toujours précéder l'ouverture des bureaux d'une nonchalante & songeuse déambulation sur l'asphalte; ce qui permettait aux nombreux voyous de Paris, — cette capitale des arts libéraux, — de contempler les sacrificateurs avant la cérémonie.

Pirouette & sa bande brûlaient du désir de se signaler, lorsqu'ils furent attirés par le boniment d'un vieux pitre, flanqué de sa fille en jupe

courte, portant le diadème en verroterie au front, & aux pieds des bottines ornées de fourrures.

On lisait en lettres gigantesques sur la toile tendue au-dessus de la voiture, — de la *roulotte* devrions-nous dire, pour parler plus purement le langage de la banque :

MADEMOISELLE ISABELLE,

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE DE LA COUR DU GRAND-DUC DE HESSE-CASSEL ET DU KURSAAL DE HOMBOURG.

La baraque était d'assez piètre apparence ; le père pitre avait beau faire ronfler la grosse caisse & sa fille glapir la clarinette, personne n'entrait.

— Le pauvre diable, dit Pirouette, si nous entrions ?

— Attendez ! s'écria Blaireau poussé par une inspiration folle semblable à l'excentricité de Paganini jouant du violon pour une aveugle, aux Champs-Élysées. Attendez ! je vais lui faire un succès.

S'élançant alors comme un démoniaque sur les tréteaux, il saisit une baguette à habit, & entrecoupant ses paroles de coups frappés à tour de bras sur le vélum, il interpella la foule.

— Tenez ! tenez ! tenez, messieurs ! clama-t-il, je vais vous dire à tous votre fait. Il eſt temps, enfin, de faire juſtice de l'imbécillité du public, de l'ignorance des masses. Quoi ! un

phénomène se produit dans cette contrée déshéritée, ce phénomène sans rival dans le monde phénoménal vient ici, sur cette place, pour propager une science nouvelle, prodigieuse, cabalistique, & pas un de ceux qui passent devant cette modeste baraque ne sentira sa curiosité s'éveiller dans son stupide cerveau? Cela n'est pas possible, & pourtant cela est. Ah! croyez-le bien, mesdames, messieurs, & vous, militaires, honneur du drapeau français, je ne vous convie pas au spectacle de tant de merveilles; non! je vous prie, au contraire, de vous retirer.

Votre coupable abstention, votre indifférence criminelle m'autorise à vous dire que vous n'êtes pas dignes de recevoir la lumière de cette sublime enfant. Non! mademoiselle Isabelle renonce à la gloire de vous enchanter; d'autres plus heureux... .

Et pendant une demi-heure Blaireau parla sur ce ton, faisant intervenir dans son speech Auriol, Alexandre Dumas, Timothée Trimm, Suzanne Lagier, la guerre d'Amérique, M. Gagne l'avocat des fous, le pâté de foie gras, Jules Favre, l'influence du coton dans la civilisation, & mille autres choses aussi incohérentes, mais qui eurent pour effet de rassembler plus de mille personnes autour de la *roulotte* de la translucide mademoiselle Isabelle.

Les gros sous pleuvaient dans la caisse. Le

vieux pitre n'en revenait pas. Jamais de sa vie de saltimbanque il n'avait récolté une pareille moisson.

Après la représentation, Blaireau faisant mine de se retirer avec ses camarades, le père d'Isabelle le retint par le pan de sa redingote & l'attira dans un coin de sa baraque.

— Jeune homme, dit-il en fixant sur le voyageur en fous un regard malin. Eh bien! tope! ça y eſt : êtes-vous content?

— Enchanté d'avoir pu vous rendre ce petit service.

— Ce petit service! interrompit le vieux pitre; allons donc, farceur, je sais bien à qui vous en voulez : ce n'est pas pour moi, mais pour ma fille que vous avez déballé votre boniment.

— Je vous jure!... murmura Blaireau.

— Ne jurez pas! puisque je vous dis que vous me plaisez. Quart de recette pour le présent, avec Isabelle comme appoint dans l'avenir si vous vous convenez; ça vous va-t-il?

— Désolé; mais je suis forcé de vous refuser, répliqua Blaireau, comprenant enfin la méprise du pitre, je suis engagé ailleurs; merci tout de même d'avoir songé à moi...

— Ce n'était donc pas pour Isabelle que...

Le vieux pitre s'arrêta court au milieu de sa phrase, Blaireau s'étant subrepticement éclipsé dans la foule.

Cependant la journée s'avançait & l'heure solennelle de la représentation approchait.

Un léger repas, plus sobre que le déjeuner, suffit à calmer les eſtomacs les plus tapageurs, & l'on se rendit avec ensemble au théâtre.

La petite salle de spectacle avait été improvisée dans un immense hangar, servant à l'occasion de salle de bal, & dont les décorateurs ne s'étaient pas mis en grands frais d'imagination pour l'appropriation : — des banquettes, une rangée de fauteuils pour l'autorité, un immense drap de lit en guise de toile, douze chandelles alignées pour figurer la rampe & quelques groupes de bougies dans des luſtres de carton doré appendus au plafond. Voilà tout ce qu'on avait pu trouver pour la circonſtance.

Mais bah! la recette était dans le sac, & le caractère charitable de la soirée s'y prêtant, le pavillon couvrait la marchandise.

D'abord ce fut le corps des pompiers qui arriva, si chargé d'inſtruments de cuivre, qu'on aurait pu en doubler deux steamers transatlantiques.

Ensuite vint M. le maire, & à sa suite tous les personnages officiels, jusqu'à l'agent voyer.

Puis enfin le gros du public des simples dilettanti de Denain, avec leurs femmes, leurs filles, leurs mères, leurs tantes, alléchées par leur dilettantisme.

Les trois coups traditionnels furent frappés!

A ce signal les pompiers s'emparèrent de leur cuivre, & sans respect pour la fragilité des vitres ils entonnèrent, — sous prétexte d'ouverture, — le plus épouvantable charivari qui ait jamais meurtri des oreilles françaises.

Ce n'était pas de la musique, c'était la guerre.

Le lever du rideau arrêta le massacre, & Pirouette, vaillamment secondée par Cabestan, se mit à réciter *Indiana et Charlemagne* dans une forêt...

Mais le caractère charitable de cette soirée...

D'ailleurs la prose de d'Ennery, — quoi d'Ennery? oui, d'Ennery, le nom de l'illustre poëte dramatique fait mieux sur l'affiche en province, — enlevait les masses.

A la chute du rideau, comme pour renforcer les applaudissements frénétiques d'un public idolâtre, les impitoyables pompiers exécutèrent un nouveau morceau, sans plus de ménagements que s'ils eussent voulu reprendre Jéricho.

Dans l'entr'acte, M. de Ferréol apparut avec deux lieutenants, probablement ses témoins pour la rencontre du lendemain.

Quelques regards furent échangés entre eux & leurs adversaires, puis le jeune élégant, profitant des priviléges de la gentry, passa dans les coulisses.

— Ma petite Pirouette, dit-il à la fantasque

comédienne, puis-je compter sur vous pour souper? J'ai invité deux de mes amis.

— Ah! répondit Pirouette, impossible : j'ai promis à Cabeſtan de souper; avec lui c'était inévitable.

— Eh bien! reprit Ferréol, venez ensemble avec nous.

— Impossible encore, Cabeſtan a engagé tous ses camarades.

— Ses camarades? quels camarades?

— Ceux-ci, là, à droite, troisième rang. Et Pirouette désigna au jeune comte Delcamp & sa bande.

— Ces gens-là! Ah! parlons-en, ils sont jolis! Ce ne sont pas des hommes, c'est une tribu de Thuggs.

— Enfin, cher ami, j'en suis navrée, continua Pirouette, mais je ne puis profiter de votre aimable invitation.

— Tant pis. A demain, bonsoir.

— A demain, de bonne heure, n'est-ce pas? j'ai à vous parler.

— Oui, mais pas avant dix heures : j'ai affaire.

— Bonsoir!

— A demain.

La représentation continua son cours tonitruant selon le programme.

Les Prunes, du jeune poëte national Alphonse

Daudet, balancèrent sans l'éteindre l'enthousiasme produit par la prose émouvante de M. d'Ennery.

Mais quand vint le tour de la tombola, peu s'en fallut qu'on ne démontât les banquettes & les portes, tant la plus démonſtrative gaieté s'était emparée de tous les esprits.

Bref, la soirée alla, — comme on dit, — sur des roulettes, & le lendemain on ne trouva sous les banquettes qu'un nombre limité & décent de trognons de pomme.

Pauvres pommes dédaignées pour des prunes!

Pirouette, Cabeſtan & consorts allèrent festoyer, ainsi qu'ils en étaient convenus. Le journaliſte de la localité ne fut point oublié dans cette petite agape.

Cet homme, une plume de fer inoxydable, se croyant d'ailleurs la terreur du gouvernement, auquel il ne ménageait pas ses virulents avertissements, s'était signalé par de si fréquentes fugues à la buvette, que miss Pirouette comprit d'un coup d'œil qu'elle en obtiendrait un article pompeux, si elle parvenait à l'achever sous la pression de douze, quinze, peut-être même dix-huit bouteilles; elle n'aurait pas reculé devant la feuillette pour se concilier les faveurs de cet incorruptible critique en polonaise noisette.

La feuillette y passa-t-elle? je l'ignore; toujours est-il que, sur la fin du souper, entre la

poire & le fromage, ce foudre des journaliftes tira un crayon & du papier de sa poche, esquissa sur le bord de la table un article pour Pirouette avec tant d'airs *penchés* & de bellâtrerie, qu'on aurait juré voir Lucien de Rubempré célébrant les bas à coins verts de Coralie.

Tous comptes faits, en déduisant les frais accessoires de gants, de souper, de punch offert aux pompiers, les cinq cents francs de bimbeloterie de la maison Craquelin et Cie, que Sigismond avait écoulés dans la tombola, il refta treize francs quatre-vingts centimes... dus à ses bienfaiteurs par la veuve de l'infortuné puisatier.

On se cotisa généreusement, & la puisatière put se tirer saine & sauve du désaftre financier de la représentation donnée à son bénéfice.

CHAPITRE VI

LE JUGEMENT DE DIEU

Le petit bois de Douchy sépare la commune de ce nom du village de Denain. Ses massifs touffus, ses retraites cachées, ses sentiers peu battus, rendaient le petit bois de Douchy tout à fait favorable à une rencontre armée, & donneraient envie de se battre pour le seul plaisir de s'aligner sous ces hêtres feuillus.

A neuf heures précises, comme on en était convenu, les champions apparurent, presque en même temps, sur le point de la lisière du bois, dit *le Pas-des-Loups,* qu'ils avaient choisi.

Delcamp venait à pied, accompagné de Maud'huy & de Masson. M. le comte de Ferréol, assisté de deux lieutenants de la garnison de Valenciennes & d'un aide chirurgien, descendait d'une élégante calèche fermée.

Lorsque les deux groupes se furent rejoints, ils s'enfoncèrent dans les taillis, & sur les indications des officiers, — experts en pareille matière, — on s'arrêta, d'un commun accord, sous un couvert de châtaigniers tapissé de feuilles sèches de l'an passé.

Le froid était vif, l'air saturé de givre; n'importe, les deux adversaires mirent promptement habit bas.

Paul était calme, en apparence, décidé; Maud'huy nerveux & inquiet; quant à Masson, pour la première fois de sa vie mêlé à une semblable aventure, il s'était composé un personnage sévère & important, tout en s'efforçant de conserver une attitude simple & dégagée, ainsi qu'il convient à un témoin qui n'en eſt pas à son coup d'essai.

Après les saluts & les paroles — qui précèdent toujours un duel — échangés entre témoins, on mit les épées aux adversaires. De fort belles épées, ma foi!

Les deux hommes tombèrent en garde.

A part l'effrayante pâleur de Maud'huy & la roideur officielle de Masson, l'incident aurait eu la banalité ordinaire d'un duel entre gens sachant vivre & mourir.

En deux ou trois passes, sur une feinte mal parée, M. de Ferréol, excellent tireur d'ailleurs, traversa le bras de Delcamp.

On se battait au premier sang. Le combat cessa.

La blessure, quoique vigoureuse, ne présentait aucun danger ; en quelques minutes, le docteur, — qui était muni de sa trousse, — banda la plaie.

Le visage de chacun prit une expression, sinon de contentement, au moins de quiétude.

Masson se permit un soupir à faire tourner des moulins à vent, & l'on n'attendait plus que le moment de renouer la conversation sur un pied amical, quand tout à coup Chriftophe, qui n'avait pas quitté Paul pendant le bandage de la blessure, se rapprocha du groupe principal.

— Voilà qui eft fort proprement fait, dit-il, & M. de Ferréol en eft quitte à bon marché.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda le comte.

— Oh ! rien, monsieur, rien, si ce n'eft que je vous félicite de la façon toute chrétienne dont vous savez oublier les outrages, & qui vous fait perdre jusqu'au souvenir des... comment appellerons-nous cela ?... des poussées... des brutalités auxquelles je me suis livré sur votre bénévole personne hier au soir.

Maud'huy n'avait pas terminé sa phrase, que déjà M. de Ferréol avait relevé son épée.

— Ah ! vous êtes lent à comprendre, monsieur le comte ! Mais enfin vous avez compris ! conti-

nua Maud'huy, qui avait ramassé de son côté l'épée de Delcamp.

— Messieurs, messieurs, s'écrièrent témoins & médecin en cherchant à prévenir cette reprise d'armes inattendue.

— Laissez-nous, messieurs, exclama Ferréol animé d'une fureur réelle; nous sommes toujours en nombre, tout peut donc se passer selon les règles.

Et de nouveau les adversaires tombèrent en garde.

— Vous devez vous servir d'une épée comme d'un aune? demanda le comte à Maud'huy.

— Probablement, car de ma vie je n'ai touché une arme, & comme vous voyez je suis gaucher.

Sur cette observation M. de Ferréol changea l'arme de bras; peu lui importait : il tirait également des deux mains.

— Ainsi, messieurs, dit l'un des lieutenants en mettant les épées en arrêt, il n'y a pas d'arrangement possible? Non! c'eſt bien entendu? oui! Alors, messieurs, partez!

Et il se retira.

L'officier avait à peine prononcé la dernière syllabe du mot *partez,* signal du combat, que Maud'huy, se fendant à fond, transperça d'outre en outre M. de Ferréol à la hauteur du cœur.

La chute du corps, s'affaissant lourdement sur

le terrain, fut une sorte de réplique farouche au mot : *Partez!*

Le chirurgien & les témoins se précipitèrent sur Ferréol, tandis que Maud'huy s'éloignait en disant d'une voix sourde :

— Un de moins qui parlera de Rose!

De l'avis du médecin, le comte de Ferréol était un homme mort.

— Les gauchers n'en font jamais d'autres, murmurait-il en sondant la plaie, plus par habitude que dans l'espérance de sauver le blessé.

Après les formalités usuelles & les offres de secours accoutumées, les trois commis voyageurs s'éloignèrent, laissant sur le terrain leurs adversaires, qui avaient spontanément déclaré que tout s'était accompli selon les lois rigoureuses de l'honneur & de l'équité.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Delcamp à ses deux camarades; la mort de M. de Ferréol pourrait s'ébruiter, & nous pourrions en être inquiétés, quoique pourtant la présence des deux officiers nous garantisse de toute poursuite sérieuse. Néanmoins, mon cher Masson, je t'engage à précipiter ton départ pour la Belgique.

— Et vous, demanda Raoul, où irez-vous?

— A Paris; nous partirons par le premier train direct, Maud'huy & moi.

A l'hôtel du *Commerce*, à Valenciennes, Raoul

Masson, après avoir embrassé affectueusement ses deux amis, s'enferma dans sa chambre pour faire ses malles.

Ce duel, — l'épisode le plus dramatique de la vie du jeune commis en nouveautés, — défraya longtemps sa conversation & resta son plus glorieux titre au respect de ses confrères.

Le même soir, l'express pour Paris emportait Paul Delcamp & Christophe Maud'huy.

Inutile de dire que Paul avait remis à Christophe tout l'argent nécessaire à la campagne difficile qu'il allait entreprendre à Paris, & dont le but était Rose.

CHAPITRE VII

L'ÉCHEVEAU SE DÉVIDE

Le train de Valenciennes entra à Paris vers six heures du matin.

Chriſtophe Maud'huy & Paul Delcamp en descendirent.

— Cher ami, allez vous reposer : votre blessure réclame des soins, dit Chriſtophe à Paul en sortant de la salle des bagages ; moi, je vais me mettre en course dès à présent ; aussitôt que j'aurai revu Rose, j'irai vous rejoindre.

— Et vous espérez la retrouver aujourd'hui ?

— Aujourd'hui même, tenez-le pour certain.

— Vous m'étonnez ! avez-vous donc des points de repère ?

— Oui ! plusieurs. D'abord d'anciennes amies... L'une d'elles me mettra sur la piſte... Je vous le répète, avant midi j'aurai revu Rose, & dans la journée je serai chez vous. Au revoir.

Chriſtophe sauta dans une voiture, & Delcamp, en faisant autant de son côté, se fit conduire place Vintimile.

Marguerite ne l'attendait pas ; une lettre reçue peu de jours avant ne lui annonçait l'arrivée de Paul que pour la fin d'avril.

Aussi grande fut sa surprise lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par le tintement de la sonnette.

Vite elle se jeta à bas du lit, & passant à la hâte un jupon, elle courut à la porte.

— Qui eſt là? demanda-t-elle d'une voix craintive.

— Moi! Paul Delcamp! lui fut-il répondu de cette intonation timide d'une personne qui regrette d'être obligée d'en déranger une autre à une heure aussi indue.

— Vous! c'eſt vous, mon ami? exclama la jeune fille, qui, entr'ouvrant la porte, s'enfuit aussitôt vers son lit, légère comme une gazelle effarouchée.

— Puis-je entrer? lui cria Paul de l'autre pièce.

— Oui! A présent j'attends que vous veniez m'embrasser.

Delcamp ne se le fit pas dire deux fois.

Son cœur débordait de joie, & ses lèvres couvraient de tendres baisers les belles mains, blanches & effilées de sa chère amie.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, chère Marguerite, lui dit-il après les premiers épanchements; demain sans doute Rose vous sera rendue.

— Vous avez retrouvé ma petite sœur Rose?

— Non, pas moi, mais j'ai ramené de voyage un jeune homme qui l'a beaucoup connue.

— Comment se nomme-t-il ?

— Chriſtophe Maud'huy.

— Je ne le connais pas, moi !

— Vous ne le connaissez pas, eh bien, chère Marguerite, vous le connaîtrez; Chriſtophe eſt un grand cœur & un noble caractère; c'eſt lui qui doit vous ramener l'infidèle.

— Quand?

— Ce soir peut-être!

— Oh! mon cher Paul, c'eſt de vous que me viendra toujours le bonheur!

— Oui! ma bien-aimée Marguerite... tous les bonheurs.

— Tous? que voulez-vous dire?

— Ne m'interrogez pas! je ne saurais réſiſter à la tentation de vous confier mes espérances, & à cette heure encore je tremble de me tromper... Fiez-vous-en à mon amour, Marguerite, & comptez sur lui.

Marguerite ne répondit au jeune homme qu'en lui tendant son front.

— Et maintenant, chère âme, il faut que je me sépare de vous.

— Pour longtemps? Vous ne reviendrez pas déjeuner?

— Si, mais tard... vers midi, peut-être une heure; cela dépend de la démarche que je dois faire; une démarche de la plus haute importance pour notre bonheur à tous les deux, chère étoile de ma vie! Au revoir!

Et Delcamp regagna la voiture qui l'attendait en bas.

— Rue de la Goutte-d'Or, numéro 19, à la Chapelle, cria-t-il au cocher, qui était comme figé sur son siége par la bise.

Durant le trajet de la place Vintimile à la rue de la Goutte-d'Or, Delcamp récapitula par la pensée les nombreux événements qu'il venait de traverser, & qui tous concouraient à lui faire supposer qu'il touchait enfin au but suprême.

« C'eſt évident, se disait-il en confrontant les aveux embarrassés de madame Bourrache, les révélations que Blaireau a obtenues du docteur Pall & les souvenirs de Marguerite, tout me porte à croire que je découvrirai l'origine myſtérieuse des deux sœurs abandonnées.

« En rapprochant ces faits de la folie particulière de M. le comte de Malpas, rien n'eſt plus vraisemblable que d'admettre qu'il eſt le père des deux petites *baſtardones*.

« Par suite de quel motif puissant M. de Malpas a-t-il été conduit à désavouer ses enfants : voilà l'énigme ! Les drames de famille sont parfois impénétrables, mais celui-là, je le pénétrerai.

« Madame Bourrache m'y aidera, dussé-je la menacer d'en déférer aux tribunaux. »

Delcamp en était là de ses réflexions lorsque la voiture s'arrêta devant le tableau symbolique de la sage-femme.

Il grimpa quatre à quatre les degrés de l'escalier, jusqu'au palier de madame Bourrache, & s'annonça par un vigoureux coup de sonnette.

Athénaïs introduisit Delcamp dans le salon, & ce fut l'ex-voyageur en chapeaux de gendarmes qui reçut son jeune confrère.

— Tiens ! c'eſt vous, mon cher monsieur Delcamp ! lui dit-il ; quel bon vent vous amène ?

— Une affaire très-grave, mon cher monsieur Bourrache, & qui réclame toute votre attention.

— Je suis tout oreilles, répondit le vieux voyageur vivement intrigué.

— Vous avez une fille, monsieur Bourrache, reprit Paul.

— Oui ! Naïs, bonne musicienne &...

— Charmante, j'ai déjà eu le plaisir de la voir deux fois.

— Et de l'âme, mon cher Delcamp, de l'âme jusqu'au...

— Bout des doigts, je le sais. Mais il ne s'agit pas pour le moment des talents de mademoiselle Athénaïs.

— Et de quoi donc alors?

— Monsieur Bourrache, désirez-vous marier votre fille?

— Si... si je désire... la marier? Vous me le demandez! Est-ce que... oh! non, ce n'eſt pas possible... vous voudriez l'épouser? demanda en hésitant le vieux marchand de harengs, rouge d'émotion.

— Je n'ai point dit cela, monsieur Bourrache, remarquez-le bien, je vous ai simplement demandé si vous aviez le projet de marier mademoiselle Athénaïs.

— Oh! oui! soupira le vieux père.

— Eh bien, mon cher monsieur Bourrache, j'ai un mari à vous proposer.

— Un mari? pas possible! avoua ingénument papa Bourrache de l'air douteur d'un homme résigné, & qui depuis longtemps a pris le deuil du célibat éternel de sa fille.

— Un mari; & ce mari, vous le connaissez, répéta Paul.

— Je le connais?

— C'eſt Laurent Teinturier!

— Laurent Teinturier! Allons donc! moi qui croyais ce mariage tombé dans l'eau... comme tous les autres.

— Je l'ai repêché, continua le jeune homme. Il dépend de vous que mademoiselle Athénaïs soit madame Teinturier avant un mois.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Obtenir de votre femme qu'elle dise la vérité, toute la vérité sur ce qu'elle sait des demoiselles Charité.

— Oh! alors, Athénaïs reftera fille, murmura le vieillard désenchanté; sur ce chapitre-là, même avec moi, son époux, madame Bourrache eft d'un mutisme obftiné.

— Pourtant il faut qu'elle parle. Voyez votre femme, préparez-la à cette confession; & si elle résifte, conduisez-moi à elle & laissez-moi agir... si vous tenez à marier Athénaïs.

— Si j'y tiens! exclama l'ex-voyageur en chapeaux de gendarmes, comme à mon repos.

Le père Bourrache ne se décida à pénétrer dans la chambre de sa femme qu'après mille précautions.

— C'eft moi, ma bonne, dit-il en entrant, ne te fâche pas; j'aurais à te dire deux mots, dis, ma chérie... réponds-moi?...

Delcamp impatienté l'ayant suivi, le vieillard reprit :

— Voici monsieur, un charmant garçon, qui désire te parler une minute, une seule minute.

— Demain, qu'il repasse! beugla une voix rauque partant du lit.

Le père Bourrache, sur un signe de Delcamp, s'esquiva, le laissant seul aux prises avec l'horrible mégère.

— Madame, dit Paul en s'approchant du lit, je suis désolé de troubler votre sommeil, mais je ne devais pas remettre à ce soir la communication que j'ai à vous faire... Il y va de votre intérêt autant que du mien, & votre intérêt n'eſt pas seul en jeu, votre liberté y eſt aussi.

— Ma liberté! que me chantez-vous là?... La hideuse vieille femme n'acheva pas; son impudence se démontait sous le regard froid & la contenance imperturbable de Delcamp, & se sentant atteinte, elle reprit d'une voix qui voulait être aimable :

— En quoi puis-je vous servir, mon bon monsieur?

— Répondez simplement à mes queſtions, madame, & ne mentez pas, si vous voulez éviter que cet interrogatoire ne soit renouvelé par un juge d'inſtruction. Vous devez me comprendre.

— Mais certainement, mon bon monsieur, que je vous dirai toute la vérité. Je suis honnête femme, moi, je n'ai rien de caché, ma vie eſt pure; pas ça à me reprocher!

— Ne vous défendez pas, madame, je ne vous accuse pas, je vous queſtionne.

— Queſtionnez, mon cher monsieur, queſtion-

nez-moi tant que vous voudrez... je suis faite pour vous répondre.

— A quelle époque avez-vous été mise en relation avec le docteur Pall?

— Vers l'été 1842, au mois de juillet.

— Dans quelle ville?

— A Nice. Le docteur vint me chercher pour un accouchement.

— Le nom de la personne qui réclamait vos soins?

— Je ne l'ai jamais su. J'étais depuis fort peu de temps à Nice; on m'emmena en voiture, c'était le soir, je restai toute la nuit près de la malade.

— Et que se passa-t-il pendant cette nuit?

— Comme je vous l'ai dit, on m'avait fait venir pour exercer mon ministère. L'accouchée était une grande femme de trente-cinq ans au plus, d'une beauté merveilleuse, malgré ses fatigues; sa voix était douce, ses regards pleins de bonté. Jamais dans ma vie de sage-femme, & pourtant j'en ai vu de cruelles, je n'ai assisté un pareil ange de résignation; jusqu'au moment de la délivrance, elle ne poussa pas un cri, seulement je remarquai qu'elle étouffait des sanglots, si bien que je lui dis : « Pleurez, ma belle dame, cela soulage & ça m'aide. Faut pas se contraindre comme cela, vaut mieux se laisser aller. »

Après mille tortures, elle mit au monde deux filles jumelles.

Aussitôt la naissance des petites, un bel homme, vieux, sombre, le mari sans doute, & qui n'avait pas sourcillé pendant toute l'opération, m'entraîna dans une pièce voisine & me dit :

— Madame, pouvez-vous vous charger de placer ces enfants en nourrice, dans la montagne ?

— Tout se peut, lui répondis-je.

— Bien, voici de l'argent.

— Combien, interrompit Delcamp, je le saurai.

— Dix mille francs, mon brave monsieur; ce n'était pas de trop pour élever deux petites filles. J'acceptai, car il semblait avoir bien à cœur de se débarrasser de ces pauvres chérubins.

— Et maintenant, reprit-il, emportez-les.

— Comment les nommerons-nous ? lui demandai-je encore.

— Comme vous voudrez, me répondit-il durement. Allez, & que je n'entende jamais parler de vous.

Je le saluai, & l'on me reconduisit, moi & les deux nouveau-nées, en voiture, comme j'étais venue. J'étais si émotionnée en sortant, qu'il me fut impossible, le lendemain, de reconnaître la maison où j'avais passé la nuit. Quelques jours

après, le docteur Pall m'apprit que la pauvre accouchée était morte d'une fièvre de lait.

Déjà j'avais confié les deux jumelles à des paysans de Lentosque, près de Nice; mais, avant de m'en séparer, je leur fis à toutes les deux un petit tatouage noir en forme d'étoile au haut du bras gauche.

Neuf ans après, c'est ce signe qui me les fit reconnaître chez des cultivateurs de la route de la Corniche, près de la Turbie, où elles étaient en service, &...

— Je sais, interrompit Delcamp, comment elles furent adoptées par une dame anglaise & comment, après la mort de cette dame, elles allèrent chez vous, puis en sortirent...

— Bien malgré moi, croyez-le bien, mon cher monsieur.

— Je vous crois, madame Bourrache; ainsi donc, selon vous, il n'y a pas à douter que Marguerite et Rose ne soient les filles de l'homme qui vous remit les dix mille francs.

— Oui, sur mon salut, j'en mettrais la main au feu.

— Et jamais vous ne l'avez revu?

— Jamais!

— Jamais? dans aucune circonstance de votre vie?

— Jamais, non, monsieur; mais le docteur Pall, lui, je ne dis pas. Il doit savoir au

moins son nom, puisqu'il l'avait accompagné à Nice.

— Bien, madame Bourrache, reprit Delcamp, satisfait des explications de la sage-femme; demain, à neuf heures, je serai chez le docteur Pall; il est indispensable que vous y soyez aussi, promettez-le-moi. Je saurai reconnaître votre bonne volonté.

— Je suis bien votre servante, mon gentil monsieur, répliqua madame Bourrache, rassurée par la tournure conciliatrice qu'avait prise la conversation, & vous pouvez compter que je serai demain à neuf heures précises à *Mad-house*.

— A demain, madame, recevez mes nombreux merci. Et Delcamp la salua et partit.

— Eh bien? lui demanda, sur le seuil de la porte, le père Bourrache très-anxieux.

— Dans un mois Athénaïs s'appellera madame Teinturier, lui répondit Delcamp, tout en descendant l'escalier.

— Dieu le veuille! murmura en refermant la porte le vieux voyageur en chapeaux de gendarmes, toujours incrédule; mais je ne le croirai que quand ce sera.

L'entrevue avait été plus longue que Delcamp ne l'avait supposé; deux heures sonnaient, lorsque, en rentrant chez Marguerite, il retrouva Christophe qui l'attendait.

— Je l'ai revue, s'écria Maud'huy en allant à lui.

— Déjà! prodigieux.

— Ah! cher ami, qu'elle eſt devenue belle!...

Marguerite, ayant disposé trois couverts sur une nappe bien blanche, servit à déjeuner & pria ces messieurs de causer à table.

Ce qui fut accepté sans proteſtation : chacun mourait de faim.

— Oui, mon cher Paul, je l'ai revue! reprit Maud'huy vers la fin du repas. Elle eſt bien changée... Sa beauté a des aspects que je ne lui connaissais pas. Ce n'eſt plus Rose légère, rieuse, volontaire, la gamine d'autrefois. Non, ses yeux, agrandis par les larmes, ont des accents douloureux & mélancoliques inconnus de moi; son sourire a perdu la franchise insouciante de jadis, & ses lèvres contractées semblent vouloir retenir des soupirs. Rose doit traverser cette période fatale aux femmes : une première passion. Rose souffre, elle aime, j'en suis certain.

Comprenant enfin ce que j'ai souffert pour elle, ses bras se sont ouverts tout grands devant un ami, un frère qui pouvait compatir à ses douleurs.

A moi, la chère âme blessée peut tout dire, confesser ses angoisses, ouvrir son cœur, elle sait que je l'aime.

Quand je lui ai parlé de vous, de mademoiselle, Rose s'eſt écriée :

— Oh! combien j'ai été coupable! Marguerite eſt si bonne! Dis-lui bien que sa sœur la chérit & que jamais elle n'a cessé de la vénérer comme une mère... Demain, à huit heures, oui, à huit heures, le soir, je pourrai l'embrasser... Viens avec elle, car tu es mon ami, toi, mon véritable ami; tu ne m'en veux plus, n'eſt-ce pas, mon bon cher Chriſtophe? J'étais si jeune, je ne savais ce que je faisais... pardonne... Ah! tu devais bien m'aimer, puisque tu as voulu me tuer...

Et elle se mit à sangloter sur ma poitrine.

Ses larmes me brûlaient le cœur.

L'étrange chose que l'amour! Hier j'aimais Rose comme une maîtresse rebelle, avec toutes les rages, les jalousies & les enfiévrements d'un amant désespéré. Aujourd'hui, je l'aime comme une enfant de ma chair, la tendresse a étouffé la passion, & j'en veux au misérable heureux de la faire souffrir. Il me prend de sauvages envies d'aller le trouver & de lui dire : « Voyez donc comme elle eſt belle, quelle grâce s'exhale de tout son être : vous ne pouvez pas ne pas l'aimer. »

Si Rose en meurt, j'en mourrai! Et nous serons unis dans le néant.

— Poëte, interrompit Delcamp, chassez ces noires pensées; la nature eſt belle, le soleil res-

plendissant, le monde heureux, puisque nous avons retrouvé notre gentille sœur Rose. N'eſt-il pas vrai, ma chère Marguerite?

Marguerite avait écouté Maud'huy avec l'attention pénétrante des natures délicates qui sympathisent, même sans les avoir ressenties, avec les plus intimes souffrances.

Delcamp, leur ayant fait part de l'interrogatoire Bourrache & de son projet de visite pour le lendemain chez le docteur Pall, finit en s'écriant :

— Allons! mon cher Chriſtophe, ma bien-aimée Marguerite, je crois que l'écheveau, si embrouillé qu'il soit, se dévidera, & que sous peu nous apercevrons la bobine.

CHAPITRE VIII

MAD-HOUSE

« Les Français, a dit un philosophe du siècle dernier, ont fait conſtruire, sous le nom de Petites-Maisons, des établissements spéciaux où ils enferment quelques-uns d'entre eux, pour faire croire que ceux qui sont dehors ne sont pas fous. »

Mad-house, situé rue de la Révolte, était un de ces établissements protecteurs de la raison humaine.

Lorsqu'à neuf heures précises le représentant de MM. Tampier frères pénétra dans la maison modèle du docteur américain, il trouva Blaireau inſtallé dans la bibliothèque & feuilletant le remarquable ouvrage du docteur Alibert : *De la Physiologie des passions.*

— Ah ! te voilà! s'écria Félicien en voyant en-

trer son camarade. Le patron eſt sorti, il va te falloir l'attendre au moins une heure.

— Mais il rentrera certainement? demanda Delcamp ennuyé de ce contre-temps.

— Certainement! répéta Blaireau. Veux-tu provisoirement voir madame Bourrache, elle eſt arrivée?

— Non! je désire voir le doĉteur avant toute chose.

— A ta guise. Assieds-toi alors. A propos, & puisque tu es ici, as-tu quelque envie de visiter la maison & ses habitants? Cela ne peut manquer de t'intéresser : nous avons pour le moment d'assez jolis sujets.

— Soit! répondit Delcamp.

— En ce cas, descendons au jardin.

Là-dessus les deux amis se levèrent & allèrent se mêler aux groupes d'aliénés qui sillonnaient le jardin.

— Tiens, dit Blaireau, en relevant par le menton un homme d'une cinquantaine d'années qui était accroupi par terre, cause un peu avec cet animal-là.

Certes, lorsqu'on n'eſt pas du bâtiment, il y a toujours une sorte d'étonnement à voir la familiarité dégradante avec laquelle on parle aux aliénés.

Cela même épouvante un peu, car on suppose par l'habitude de la vie ordinaire que le person-

nage ainsi apostrophé va répliquer par un soufflet à son interlocuteur.

Il n'en fut rien pourtant, & en vérité on aurait eu mauvaise grâce à reprocher à Blaireau son manque d'égards, tant il avait lui-même l'œil égaré en prenant le menton du quinquagénaire.

Celui-ci jeta un regard atone & vitreux autour de lui, puis il se leva & attendit, comme un homme prié de se mêler à un conciliabule, qu'on l'interpellât directement en croisant ses mains derrière son dos.

— Tu vois bien ce gaillard, reprit Blaireau, voilà six ans qu'il est ici, & par conséquent la sixième année que je touche ma commission sur lui. La famille est riche & je ne serais pas éloigné de penser qu'elle désire ardemment que le docteur Pall ne vienne jamais à bout de sa cure. Je gagerais même ma tête que les parents doubleraient la pension si on les menaçait de guérir leur infortuné parent. Ah! la vie! De combien d'infamies de ce genre se compose la fortune de beaucoup de nos honnêtes gens! n'est-ce pas, père Lentimèche?

Cette allocution de Félicien tira le fou de son rêve intérieur; & bien qu'on parlât de lui, il répondit: « Oui, oui, » comme s'il songeait à autre chose.

— Vous dites oui, oui: en êtes-vous bien convaincu, monsieur? demanda Delcamp.

— Sur l'honneur! s'écria le fou, ne suis-je pas une victime des honnêtes gens? Imaginez-vous, monsieur, poursuivit-il avec feu, que je suis du midi, de Perpignan... Mais, pardon, avez-vous des couverts d'argent chez vous?

— Oui! dit Delcamp à tout hasard.

— Ah! très-bien, nous ferons une affaire; apportez-les-moi, je vous les achèterai... Oh! vous serez payé, je vous ferai une délégation. Où en étais-je... Ah! oui, à Perpignan. Pour masquer ses dols, mon père, à ma majorité, me fit pourvoir d'un conseil judiciaire. Or il est bon que vous sachiez, monsieur, que le meilleur moyen d'infuser la rage dans le cerveau d'un homme, c'est de le faire passer authentiquement pour un incapable. Le conseil judiciaire m'irritait... Et puis Pépinette avait toujours besoin d'argent, & moi aussi... Où en étais-je? Je reprends, car tous ces souvenirs sont limpides comme les trahisons de Pépinette... Jolie fille : du cœur, après tout. Connaissez-vous Pépinette? Figurez-vous une rose mousseuse du Bengale... belle, mais sans odeur... avec une chenille au fond cachée dans le cœur... J'ai voulu arracher la chenille, c'est pour cela que l'on prononça contre moi l'interdiction. De l'interdiction à la folie, il n'y a que la différence d'un billet de banque de mille francs avec cinquante louis. Et voilà pourquoi je suis ici.

— Tout cela eſt fort logique, dit Delcamp à Blaireau pendant une pause de l'interdit.

— Seulement, reprit celui-ci, il n'y a qu'un grand inconvénient, c'eſt que je ne suis pas fou, & que je souffre mort & passion de la folie des autres. Tenez...

Et ce disant il désigna un compagnon de misère hâve & phthisique.

— Tenez, continua-t-il, voilà un être vraiment fou. Je me réveille ordinairement une heure avant lui, & j'avais autrefois la prévenance de lui renverser tous les matins mon pot à eau sur la tête. Cela lui faisait un bien inouï. Eh bien! je ne sais pourquoi, mais depuis quelque temps on m'en empêche. Aussi voyez dans quel état il eſt maintenant. Il n'en peut plus!

— Oui! parlons-en, interrompit Blaireau, de l'état où vous l'avez mis. Comprend-on ce forcené qui a fini par rendre l'autre poitrinaire, à force de le mouiller? Il n'aurait plus manqué qu'on le laissât continuer ce jeu-là, il m'assassinait un de mes plus subſtantiels clients. Approchons-nous de lui, tu verras, Delcamp, comme il eſt gentil : un véritable agneau!

— Mais, dit Delcamp, ne crains-tu pas, en parlant ainsi devant eux, qu'ils ne se révoltent dans un éclair de raison?

— Eux! Je voudrais bien voir cela; je te leur ferais bien vite revêtir la camisole de force.

— Oh! Blaireau.

— D'ailleurs, un peu d'irritation les maintient dans un état morbide favorable à mes vues. Ce sont mes enfants, après tout! ne me doivent-ils pas leur position? C'eſt pourtant comme cela, que serait M. le comte de Ferréol, si on ne me l'avait pas tué! Quelle perte!

L'illuminé poitrinaire était homme de lettres, & sa démence lui était venue après quelques quinze août qui s'étaient écoulés sans qu'il fût décoré.

Il s'appelait Durand, mais ne voulait répondre qu'autant qu'on le nommait *Champfleury*. C'était son idée fixe, sa marotte : être appelé Champfleury l'inondait de joie.

— Monsieur, dit-il à Blaireau, je viens de terminer une *machine ébaubissante*. Il y a deux ou trois *bonhommes* là-dedans qui nettoient complétement madame Bovary, Fanny & toute la séquelle. Je vous la lirai; mais, pour le moment, je vous supplie de bien vouloir me rendre le service de la porter à mon éditeur.

— Volontiers, répondit Blaireau; où demeure-t-il, votre éditeur?

— Rue Vivienne.

— Michel Lévy?

— Non! Potel & Chabot...

— Je vois ça d'ici, reprit Blaireau en riant. J'y vais de ce pas.

Et le commis voyageur en fous entraîna son ami.

— Allons voir les femmes, dit-il : c'eſt plus amusant.

Mais Delcamp l'arrêta pour lui demander des détails sur un personnage qui l'avait frappé.

Il y avait de quoi, en effet; car trois fois déjà ce malheureux, muni d'une espèce de cerf-volant en forme d'oiseau, s'était élancé horizontalement du haut d'une pyramide de chaises sur laquelle il était monté, pour de là retomber à terre aussi rudement que le roi Léar, lorsqu'il se croit au bord de la falaise.

C'était un inventeur, convaincu d'avoir découvert l'aéroſtation, qui expérimentait aux dépens de ses os.

Blaireau le menaça, s'il recommençait, de la camisole de force, & il se tint tranquille.

— Vous paraissez vous occuper d'aviation, monsieur? lui dit Delcamp d'un ton sympathique.

— Oui, monsieur, répliqua vivement le fou; désirez-vous commanditer mon invention?

— Non pas, mais je m'y intéresse.

— Oh! j'en ai de bien plus curieuses : la navigation sous-marine, la panification du guano, l'infibulation du sang, la crinoline inversable, &

tant d'autres, dont une seule pourrait enrichir une nation de cent millions d'hommes... Ça vous va-t-il?

— Viens donc, dit Blaireau à Paul; il n'eſt pas *rigolo*, celui-là.

Et ils se dirigèrent vers une porte qui communiquait avec l'emplacement réservé aux femmes.

— Tu sais, reprit Blaireau, que chez les femmes c'eſt invariablement l'amour & son train qui leur perdent la tête; je vais t'en faire voir une assez remarquable. Elle a été comédienne célèbre & maîtresse d'un personnage politique important. C'eſt l'abandon de cet homme qui l'a rendue folle.

Depuis cinq ans qu'elle eſt à *Mad-house*, elle s'imagine toujours déconcerter, par son sang-froid, les gens qui lui parlent & qu'elle prend invariablement pour des agents de police chargés d'arrêter son protecteur.

Tout en lui donnant ces explications, Blaireau avait conduit Paul jusque vers un petit berceau d'ariſtoloches, sous lequel la dame travaillait, avec la plus grande assiduité, à un faux passeport deſtiné à sauver son personnage politique important.

Aussitôt qu'elle aperçut les deux amis, elle dissimula précipitamment le papier dans son corsage.

C'était une femme de trente-cinq ans, encore

fort belle, à part l'effarement du regard ; mais pour certaines natures amoureuses du fantaftique, cet effarement du regard eût ajouté à sa beauté un charme pimenté propre à réchauffer la passion.

Delcamp lui ayant souhaité le bonjour, elle se redressa méprisante & lui reprocha de faire à son âge un métier infâme ; ensuite elle se retourna du côté du mur comme les enfants en pénitence à l'école.

Paul essayant de se disculper de ces accusations, sans transition aucune elle lui répliqua avec des larmes dans la voix :

— Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'il avait de grands besoins, & que j'ai dû, pour y satisfaire, vendre ma maison de la rue Caumartin, ma villa de Baden, mes équipages, mes diamants, mon mobilier, tout, jusqu'à ma garderobe. Eh bien ! malgré cela, l'on a prétendu que je l'avais ruiné, & que c'était lui qui m'avait donné ces deux saphirs.

En disant cela elle montrait deux boucles d'oreille en verre bleu taillé à facettes qui valaient bien trois francs.

— Mais c'eft une calomnie, ces saphirs, je les avais avant de le connaître ; ils me viennent du prince Michaeloff. Néanmoins il a pris ce prétexte pour m'abandonner ; aussi je les garde précieusement pour les lui rendre aussitôt que je

sortirai de prison. Si vous voyez le préfet de police, dites-lui bien que c'eſt un monſtre; & vous, vous êtes un misérable de faire ainsi souffrir une innocente.

— Allons-nous-en, murmura Delcamp à Blaireau; la folie des femmes eſt plus pénible à voir que celle des hommes.

— Tu sais, répondit le voyageur en fous à son ami en le suivant, que l'homme politique qu'elle déshonore par excès de zèle ne l'a jamais abandonnée & lui a laissé au contraire une rente viagère considérable.

Au même inſtant le docteur Pall rentrait, & Delcamp alla droit à lui.

— Je connais le but de votre visite, monsieur, dit le docteur; madame Bourrache m'en a parlé, ainsi que Blaireau; je réponds scientifiquement du retour à la raison de M. de Malpas en revoyant ses filles. Il eſt à craindre, peut-être, que cette entrevue compromette sa vie; mais que voulez-vous? Il nous eſt échu le devoir sacré de réunir M. de Malpas & ses enfants; ce devoir, nous l'accomplirons, coûte que coûte. J'y ai, du reſte, préparé le comte depuis hier, que j'ai su par madame Bourrache la trouvaille des deux jumelles. Déjà la raison lui revient dans les courts répits que lui laisse la fièvre occasionnée par cette nouvelle. A demain donc, monsieur, avec les

deux jeunes filles, à la même heure. Nous vous attendrons. Je vous salue. »

Après avoir ainsi parlé en scandant chacun de ses mots, le médecin aliénifte rentra dans la maison, laissant Blaireau & Delcamp encore tout surpris d'une allocution aussi sommaire.

Néanmoins l'ami de Marguerite quitta *Mad-house* satisfait de sa démarche; l'important pour lui était le rapprochement du père & des filles, & ce résultat était obtenu.

Delcamp reprit le chemin de la place Vintimile; ne le suivons pas, & dirigeons-nous vers la chambre qu'occupait dans la maison de santé le comte de Malpas.

Cette chambre, une des plus belles de l'établissement, était garnie d'épais tapis qui, combinés avec des tentures & des portières nombreuses, neutralisaient tout bruit extérieur.

Un lit, presque aussi large que long, permettait au vieux malade toutes les poses, tour à tour alanguies & contorsionnées, que provoque la douleur.

Bref, & sans aller plus loin dans ce compte rendu de tapissier, disons que les fenêtres de cette chambre donnaient, au levant, sur une échappée de vue des plus réjouissantes.

Ce jour donc où Delcamp visita *Mad-house,* au coucher du soleil, madame Bourrache, la sage-femme, — & Dieu sait si cette qualification

professionnelle était une antiphrase, eu égard à ses habitudes; — madame Bourrache, disons-nous, était accroupie sur le parquet, devant la cheminée, ayant à sa droite un pot de tisane de mauve & à sa gauche une bouteille de vin entamée, touchante précaution qui rappelait vaguement le Sauveur entre le bon & le mauvais larron.

Madame Bourrache, sur les inftances du docteur, avait déposé, ce soir-là, les ferrements de l'accouchement pour se saisir de l'humble théière de la garde-malade.

Elle s'était chargée de surveiller le vieux comte, en proie à des accès de fièvre délirante; & profitant de l'état inconscient du malade, elle se faisait du vin chaud en fredonnant soit :

Eh mais! qui, qui, qui payera
La goutte à la pa,
A la papa?
Eh mais! qui, qui donc payera
La goutte à la pa...
trouille?

ou bien encore :

Eh! bonjour, bonsoir,
Bouteille vermeille!

qui lui rappelait peut-être par son rhythme démodé le temps plus heureux où elle était appétissante; car elle l'avait été, l'indomptable biberonne!

— Oh ! dit à un moment donné M. de Malpas, qui rêvassait tout haut, oh ! que la ville eſt fangeuse...

— Geuse, geuse, geuse, répéta en écho & sans se retourner l'affreuse vieille femme.

— Hélène, continua le comte, mettez un manteau, il pleut...

— Bergère ! rentre tes blancs moutons ! ajouta madame Bourrache en se passant au travers du corps un verre de bourgogne qu'elle venait de se verser.

— Où donc eſt ce manteau ?

— Sans doute au porte-manteau.

Le malade, par la consonnance de la réponse, ouvrit des yeux alourdis et dit :

— Vous avez trouvé le manteau ?

Puis il retomba sur l'oreiller.

— Voilà qu'il me demande le manteau, à présent ; eſt-ce que je le connais son manteau ? grommela la hideuse sage-femme. Qu'on eſt stupide quand on eſt malade ! Et dire que nous sommes tous comme ça ! Mais qu'eſt-ce qu'ils ont donc à être comme des enragés après lui depuis quelque temps, le docteur, le petit Blaireau, M. Delcamp, & jusqu'à ma ganache de mari qui s'en mêle ? Ils le feront crever avant son heure ; & vraiment il n'en avait pas pour si longtemps : on aurait bien pu le laisser jouer à

la poupée tout son reste... Ça ne fait de tort à personne cette toquade-là !

— A boire ! dit le comte d'une voix faible & saccadée.

Madame Bourrache se releva, alla au lit & demanda, par une fainéantise toute féminine, comme si elle n'avait pas compris :

— *Quoi-ce que* vous voulez ?

— A boire ! répéta le comte.

— Pauvre cher homme, reprit la vieille coquine avec une commisération idiote, boire de la mauve ! Quel malheur que je ne puisse pas vous donner du vin, ça vous vaudrait mieux ! Mais dame tant pis ! faut vous faire une raison ; d'ici à un mois, pas d'excitant, a déclaré ce bon docteur Pall. Allez, vous vous rattraperez quand vous serez sur pied & bien portant comme moi. Sur l'honneur, je voudrais pouvoir vous en repasser de ma santé, elle m'étouffe.

— A boire ! à boire ! murmura le comte.

— Voilà ! voilà ! Oh ! ces malades, faudrait les servir avant qu'ils aient parlé ! On va vous la donner votre tisane, monsieur le pressé !

Et, prenant le pot de tisane qui était près de la cheminée, madame Bourrache en versa dans une tasse & revint près du malade. Mais au moment où celui-ci tendait une main tremblante vers la tasse, madame Bourrache s'éloigna du lit en s'écriant :

« Ah! mon Dieu, mon vin chaud qui s'emporte sur le feu! »

Impuissant à calculer ses mouvements, M. de Malpas laissa retomber sa tête en dehors du lit & n'eut pas la force de la relever. La tête ayant porté d'un coup mat sur le bois de lit, il resta dans une position semblable à celle de ces bestiaux qu'on transporte à l'abattoir, les pieds liés, dans une voiture.

Madame Bourrache, après avoir sauvé son vin chaud, courut au comte pour lui porter secours; mais, dans sa précipitation, elle répandit le contenu de la tasse dans les draps.

« Allons, bon! s'écria-t-elle, le proverbe est bien vrai, jamais un malheur n'arrive seul. »

Puis elle tenta de relever le comte, qui avait la moitié du corps hors du lit; mais n'y pouvant parvenir, après bien des efforts, — car M. de Malpas était fort grand, & par conséquent fort lourd, — elle prit un parti désespéré. Elle passa les doigts dans une cravate de laine qu'il portait autour du cou, &, par un mouvement dont la violence doublait la force, elle releva le vieillard; & quand son corps fut dans l'axe de l'oreiller, elle lâcha la cravate, & le comte de Malpas retomba pesamment.

On eût dit qu'il allait passer.

« Dame! on ne fait pas comme on veut, lorsqu'on n'a personne pour vous aider, dit l'odieuse

sage-femme du ton d'une femme qui s'applaudit de son expédient. »

Environ une heure après cette scène, le docteur Pall entra dans la chambre.

Singulier effet de cet homme sur ses pensionnaires! à sa vue, le comte eut dans son lit un mouvement identique à ceux d'un lion quand le dompteur entre dans sa cage.

— Eh bien! monsieur le comte, demanda le docteur, — dont l'attitude magnétique & l'œil rigide complétaient la similitude que nous venons de signaler, — je vous apporte de bonnes nouvelles, mais avant de vous les donner, il faut prendre ceci; n'ayez pas peur, c'est un calmant.

Le comte prit une fiole & en avala le contenu.

— Allons, tout va bien, reprit le docteur après avoir tâté le pouls; la fièvre diminue, demain vous pourrez recevoir vos filles.

— Mes filles? Je les ai là! Et M. de Malpas montra deux poupées.

— Non, pas celles-là, monsieur le comte, les autres, leurs aînées, celles qui marchent toutes seules.

— Ah! dit le comte avec un rayon d'intelligence dans le regard.

— Oui, on vous les amènera demain.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce qu'elles sont au couvent, & qu'il faut les y aller chercher.

— Demain, à quelle heure ?

— Dans la matinée, vers dix heures.

— Ah ! oui, je comprends ! mes filles, mes vraies filles !

— C'eſt cela !

— Oh ! docteur, cher docteur, reprit le vieillard attendri & dont les nerfs se détendaient peu à peu, que vous me faites de bien ! Voir mes filles, les embrasser. Ah !... je me sens mieux, je vais dormir.

En disant ces mots, le comte reposa sa tête bourrelée de remords sur l'oreiller & s'assoupit d'un sommeil tranquille qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Alors le médecin s'assit & fit signe à madame Bourrache de se retirer. Il tenait à veiller lui-même le comte toute cette nuit, qui devait être décisive.

Le crépuscule du matin inondait la chambre de ses teintes opalisées, que M. de Malpas dormait encore, sans qu'une crise cérébrale fût venue troubler la régularité de sa respiration.

Le docteur n'avait abandonné son malade qu'une heure à peine, & l'on verra dans le chapitre suivant à quelle sollicitante infortune il avait dû compatir, sans retard & sans réflexion.

CHAPITRE IX

L'AGONIE D'UNE ROSE

« Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
« L'espace d'un matin. »

Dans le coquet & luxueux boudoir d'un petit hôtel de l'avenue de l'Impératrice, une femme, ensevelie dans la mousseline & les dentelles, était étendue sur une moelleuse ottomane recouverte de satin de Chine aux fleurs fabuleuses d'un bleu faux mélangé d'un rouge violent, brochant sur un fond blanc.

Cette jeune femme, aux pieds mignons chaussés de mules ouatées, d'une souplesse enfantine dans son attitude, semblait en proie à la plus accablante mélancolie.

C'était Rose, Rose la capricieuse, qui succombait brisée sous un caprice.

Son œil fiévreux suivait d'un air inquiet la

marche routinière de l'aiguille d'une pendule en porcelaine de Saxe. L'aiguille continuait sa route, l'insouciante, avec l'implacabilité régulière de son mécanisme brutal. Elle marquait sept heures moins dix minutes.

« Sept heures bientôt, murmura Rose en se relevant, & pas encore lui ! Oh ! s'il allait ne pas venir ! »

Puis, allant à la fenêtre, elle entr'ouvrit les rideaux. L'avenue était complétement déserte. Le temps était gris; il bruinait. A peine si les glaces de l'hôtel étaient ébranlées de quart d'heure en quart d'heure par la trépidation d'une voiture attardée revenant du bois.

Rose laissa retomber les rideaux. Il faisait encore jour, ce demi-jour qui blesse les paupières & qui irrite comme l'incertitude.

Elle sonna. Sa femme de chambre montra sa tête quêteuse à travers l'une des portières.

— Madame m'a appelée? dit-elle.

— Oui, Carline. Allumez les bougies, toutes les bougies. Il me semble que je serai moins seule, & ranimez le feu... J'ai froid... Cette pendule avance, n'eſt-ce pas, Carline?

— Je ne crois pas, madame; il eſt près de sept heures. Madame ne désire plus rien?

— Non, Carline... Si, dites à Gérôme d'atteler... Je sortirai peut-être dans une demi-heure.

— Bien, madame.

Et Carline disparut.

« Oh! pensa la jeune femme, s'il n'eſt pas là dans dix minutes, c'eſt moi qui irai chez lui. Sept heures moins cinq!...

A ce moment le bruit lointain d'un équipage se fit entendre; puis le bruit devint plus intense, & le sable de l'allée cria sous les roues d'une voiture qui s'arrêta devant la marquise de l'hôtel.

Un jeune homme en descendit.

« Enfin! soupira Rose. Oh! j'étais bien sûre qu'il viendrait!... Je l'aime tant! »

Carline reparut pour annoncer M. le duc Raymond de Montmailleur.

— Bonjour, Rose, dit-il en tendant la main à la jeune fille dont tout le corps frissonnait au contact de cette main, comme un oiseau prisonnier entre des doigts cruels.

— Tu as désiré me voir, reprit le duc, me voici : qu'as-tu à me dire?

— Moi! rien... Je ne voulais que te voir, répondit Rose navrée par la légèreté de cette question.

— Ah! c'eſt pour cela?... N'importe, je suis & serai toujours au service de tes fantaisies.

— Alors pourquoi n'es-tu pas venu m'embrasser depuis huit grands jours mortels?

— Pourquoi? pourquoi?... Ma chère amie, pour mille raisons, dont la plus spirituelle serait

ridicule à donner à une jolie femme... Je ne veux pas te causer l'ennui de te l'expliquer... Cela regarde mon notaire.

— Au moins pourras-tu me consacrer cette soirée?

— Oui!... Je ne suis attendu qu'à dix heures.

— Tu es attendu?

— Oh! n'en sois pas jalouse. La personne qui m'attend eſt bien la plus compendieusement spleenique des Royaumes-Unis; c'eſt mon oncle, le très-honorable baronnet sir John Leyſter, membre de la Chambre haute, qui m'entraîne demain à Londres pour quelques jours.

— Raymond! interrompit Rose, dont les narines contractées & les tempes battantes décélaient l'oppression du cœur, Raymond, ne mens pas! Pardonne si je te parle ainsi, mais depuis trois mois je suis la plus malheureuse des femmes; quelque chose me dit que tu veux me quitter.

— Ton petit doigt, coquette, reprit en souriant le jeune duc, qui embrassa galamment la main frêle & rose de sa maîtresse; tu ne sais ce que tu dis!

— Oh! mais, cher Raymond, c'eſt que cette pensée m'obsède, l'incertitude me tue... Je préfere cent fois que tu me l'avoues franchement.

— Tu le veux?

Rose ne put répondre oui, tant elle redoutait

que ce oui n'entraînât sa condamnation. Elle fit un léger mouvement de la tête.

— Eh bien! ma chère Rose, puisque tu y tiens absolument, je vais te parler comme à une amie, à une bonne amie...

— Raymond, tu ne m'aimes plus! interrompit Rose, livide d'anxiété.

— Mais si! mais si! ma fillette.

Ce *mais si! mais si!* provoqua chez Rose une *fuite* de passion; elle jeta autour d'elle un regard fauve. Tout à coup ses yeux s'arrêtant sur la *carafe* d'un verre d'eau de Bohême, elle partit d'un éclat de rire nerveux & ftupéfiant.

— Au nom du ciel! demanda le jeune duc, qui te fait rire ainsi?

— Cette carafe, répondit Rose, comme si elle eût regardé en dedans.

« Eft-ce qu'elle devient folle? » pensa Raymond. Mais Rose le rassura en lui disant :

— Ce n'eft rien, mon ami, un ressouvenir fatal.

— Je te disais donc, chère Rose, continua le duc de Montmailleur, qu'il eft des situations dans la vie qui violentent les affections les plus sincères. Un galant homme doit à son nom de ne pas laisser traîner trop longtemps sa signature entre les mains crasseuses des gens d'affaires.

— Ce qui signifie que...

— Cela signifie, ma chère enfant, pour te parler avec la netteté d'un notaire, que je suis le gentilhomme le plus endetté de France & de Navarre.

— N'eſt-ce que ça? reprit joyeusement Rose. Eh bien! ces dettes, tu les payeras.

— Là eſt toute la difficulté. Pour payer, il faut...

— Eh bien! & cet hôtel, & ma terre de Ville-Évron, & mes diamants! tout ne me vient-il pas de toi? Tout eſt à toi.

— Ce qui eſt à toi eſt bien à toi, ma fillette; je ne reprends pas les gages de ma tendresse. Ne t'accuse pas de ma ruine, ma chère enfant; mon seul tort eſt d'avoir su mal compter : un défaut de naissance. Pour un homme de ma caſte, il ne me reſte plus que deux routes à suivre, celle de l'armée ou celle du mariage...

— Tu vas te marier... toi! Raymond? Tu demanderais à une femme que tu n'aimes pas, & que peut-être tu n'aimeras jamais, ce que tu me refuses à moi; à moi qui ne vis que pour toi & par toi! Non! ce n'eſt pas possible, ce serait odieux, infâme. Oh! dis que tu as voulu simplement m'éprouver, & je ne t'en voudrai pas pour tout le mal que tu me fais.

Un gentilhomme vend son nom. Il épouse une femme sans esprit, sans caractère, sans beauté; ses parchemins, contre un sac d'écus,

troc pour troc : quoi de plus naturel? Le monde applaudira : on appelle cela redorer son blason. Mais que ce même homme accepte d'une femme aimée la part du bonheur qu'il a sacrifié pour elle... voilà le marché honteux & sordide qu'il eſt important de flétrir, & que le monde sifflera.

Le duc de Montmailleur avait peur des sifflets; il confessa donc à Rose que la clause principale du contrat qu'il allait passer avec l'avenir était de rompre avec le passé.

— Tu ne feras pas cela, Raymond. Non! je ne te crois pas, tu mens; car tu sais que je t'aime & que, si tu te maries, je me tue!

— Oh! je t'en supplie, chère amie, pas de ces mots-là; je ne sais rien de plus inconvenant que cette pression morale exercée à l'aide de ces menaces chimériques.

— Raymond, par grâce, si tu ne m'aimes plus, aie du moins pitié de ma douleur & pardonne à mon amour. Au nom de ce que tu as de plus sacré, retarde de six mois ce mariage, si tu ne veux pas ma mort.

— Encore! fit le jeune duc. Décidément, chère amie, je regrette d'avoir répondu à ta lettre & de t'avoir parlé avec une si complète franchise.

La franchise, hypocrite vertu qui dit toujours plus qu'on ne lui demande, amena petit à petit le duc de Montmailleur à déclarer catégoriquement à Rose que désormais tout était fini entre

eux, qu'il sortait de chez elle pour n'y plus rentrer, & qu'elle pouvait déverser sur un autre les effluves de passion qui débordaient de son cœur.

— Ainsi c'eſt fini, demanda encore une fois Rose d'une voix sourde, tu ne m'aimes plus?

— Je ne dis pas cela...

— Et tu vas jurer d'en aimer une autre?

— J'ai donné ma parole!

— Ta parole? Et ne me l'as-tu pas donnée à moi, le jour où tu m'as dit que tu m'aimais? Tu es à moi, à moi seule... Tu es ma chose... tu m'appartiens... Je te dis que tu ne sortiras pas d'ici...

— Ah! Rose, ma chère enfant, épargnez-moi la scène des nerfs : ce n'eſt tout au plus tolérable que dans un drame bourgeois de l'Ambigu.

— Et je te dis, moi! que tu ne sortiras pas.

La pauvre femme se traînait aux pieds de l'insensible gentilhomme & baisait ses mains avec une frénésie maladive.

Mais le duc se dégagea brutalement des étreintes de la pauvrette, &, prenant son chapeau, s'apprêta à partir.

— Raymond, sur le salut de ta mère, je te jure que si tu pars je me tue!

— Bon, cela se dit! Et le duc ouvrit la porte. Adieu! Rose, & sans rancune. Dans six mois

tu me remercieras; voyage en Italie, ma fille, cela te distraira.

—Entends-moi bien, Raymond; si tu dépasses seulement le seuil de cette porte, aussi vrai que je t'aime, je me tue!

— Encore! ripoſta le jeune duc. Alors bonsoir, la belle!

Rose voulut s'opposer à sa sortie, mais il la repoussa durement, & l'un des bras de l'enfant alla renverser un des candélabres posés sur un guéridon.

Et M. de Montmailleur referma la porte sur lui.

Il n'avait pas descendu trois marches de l'escalier qu'une voix étranglée par un paroxysme de la douleur cria :

« Raymond, Raymond! au secours, je me meurs! »

Ce cri n'était pas l'explosion d'une souffrance morale, mais plutôt l'appel déchirant d'un être en danger de mort.

M. de Montmailleur, remué jusqu'aux entrailles, revenait sur ses pas, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit, & Rose apparut enveloppée de flammes.

La pauvre enfant, déterminée à mourir & n'ayant pas d'arme sous la main, s'était emparée du candélabre renversé, dont les bougies brû-

laient sur le tapis & avaient mis le feu à son peignoir de mousseline.

La flamme avide s'était repue en un clin d'œil de tous ces aliments de linon & de dentelles.

Raymond tenta bien d'étouffer les flammes entre ses bras; mais Rose se débattant, le feu tordait à plaisir son corps charmant.

Les domeſtiques accoururent aux cris, & ce ne fut qu'après bien des efforts, à l'aide de couvertures, que l'on parvint à maîtriser l'élément deſtructeur.

On porta Rose évanouie sur son lit.

Quant à M. de Montmailleur, dans la lutte, il s'était grièvement blessé, & l'on fut obligé de le transporter dans sa voiture.

Gérôme, le cocher de Rose, attendait sur son siége les ordres de sa maîtresse; Carline, ahurie, lui cria d'aller chercher en toute hâte le premier médecin venu.

Peu d'inſtants après une voiture de place entrait dans la cour de l'hôtel. Carline, supposant qu'elle amenait le docteur, courut à la portière & dit à Maud'huy qui en descendait :

— Arrivez donc, monsieur le docteur, madame se meurt!

— Qui? Rose? demanda Chriſtophe bouleversé.

— Ah! c'eſt vous, monsieur, reprit Carline le reconnaissant. Ah! monsieur, si vous saviez!...

— Quoi? parlez!

— Cette pauvre madame!...

Chriſtophe n'attendit pas la fin de la doléance de Carline, &, traversant rapidement les appartements, il pénétra jusqu'à la chambre de Rose, attiré par ses gémissements.

Rose était étendue sur son lit, emprisonnée encore dans les étoffes charbonnées. Personne n'avait osé la déshabiller avant l'arrivée du docteur.

A la vue de ce spectacle terrifiant, Maud'huy demeura comme foudroyé. Pourtant, réagissant contre sa torpeur, il retourna précipitamment au-devant de Marguerite & de Delcamp.

— Au nom du ciel! dit-il à Paul à voix basse, emmenez mademoiselle. Il ne faut pas qu'elle voie sa sœur : Rose se meurt...

Et comme Delcamp hésitait.

— Allez, lui répéta-t-il, si vous l'aimez!

Paul comprit; mais Marguerite fut plus difficile à convaincre; elle ne pouvait croire que sa chère petite sœur refusait de l'embrasser.

— Demain peut-être, lui dit Maud'huy en la remettant en voiture. En tous cas, j'irai vous porter de ses nouvelles aussitôt que possible... A demain.

Puis Chriſtophe alla rejoindre la martyre.

La douleur du jeune poëte devant cette créature, adorable il n'y avait que quelques minutes,

plaie hideuse & répulsive maintenant, était si poignante que pas un sanglot ne pouvait s'exhaler de sa gorge contractée.

Le docteur arriva enfin. Par une coïncidence qu'expliquait la difficulté de trouver immédiatement un médecin dans ces quartiers écartés, le cocher avait été frapper à la porte de la maison de santé du célèbre Américain; Gérôme ramenait le docteur Pall.

Le déshabillement de Rose fut long & douloureux. Chaque lambeau d'étoffe calcinée ne faisait qu'un avec les chairs sanguinolentes.

Rose, épuisée par le mal, n'avait plus la force de pousser une plainte; elle se laissait faire comme un cadavre.

Le docteur Pall, après avoir administré les premiers remèdes, se retira, déclarant que la malade était perdue. Les organes de la vie étaient trop profondément atteints pour qu'on pût espérer la sauver.

Une fièvre purulente, selon lui, devait l'emporter dans la nuit. Comme palliatif à ces intolérables souffrances, il ordonna de l'opium.

Tout en déshabillant la malheureuse enfant, le docteur américain, ayant remarqué au haut du bras gauche de Rose l'étoile noire qu'il savait que madame Bourrache y avait tatouée jadis, en fut singulièrement intrigué.

« Hem! hem! se disait-il en regagnant *Mad-*

house, curieux, bizarre. Si cette jeune fille était l'une des filles du comte de Malpas, cela pourrait combattre le traitement... Enfin, pourvu qu'il en reſte une pour demain matin... il n'y aurait pas encore à désespérer de la cure du vieux fou. »

Chriſtophe n'abandonna pas une minute le chevet de sa Rose adorée... Morne, silencieux, atterré, il songeait la tête entre les mains, attentif pourtant aux moindres mouvements de la malade.

Durant une trêve entre deux accès de délire, Rose le reconnut.

Oh! quel regard elle lui lança en lui disant :

— Ah! c'eſt toi, Chriſtophe! toi que j'ai fait tant souffrir...

La passion dominant la torture, la pensée de Rose se reporta sur le duc de Montmailleur; alors elle demanda un miroir.

Maud'huy le lui tendit.

— Oh! dit-elle en le repoussant après s'y être regardée & en fermant les yeux. Oh! enlevez-le, enlevez-le! Je suis laide à présent, il ne m'aimera plus.

« Comme elle l'aime! murmura Maud'huy d'une voix caverneuse, en replaçant le miroir. Pauvre créature innocente dont toute la philosophie est contenue dans un miroir! peut-être a-t-elle raison : la beauté ne doit croire qu'en la beauté! »

Vers minuit, l'état de Rose empirait de minute en minute : elle supplia qu'on lui fît venir un prêtre.

Maud'huy alla lui-même le chercher.

Ainsi que la fauvette expirante du Calvaire qui, sous le dernier regard de l'Homme-Dieu mourant sur la croix, renaît à la vie par la seule force de ce rayon divin & s'envole légère & rédivive, la vue du prêtre sembla redonner à Rose la vie qui lui échappait, & lorsqu'elle reçut l'extrême-onction, semblable à la fauvette, elle parut se ranimer.

Ses grands yeux s'irisèrent de rayons lumineux comme ceux d'une sainte; sa bouche, crispée par la souffrance, retrouva le sourire des premiers âges, & sa voix, brisée par la lutte, redevint plus tendre & plus douce par la prière.

Tandis que le saint homme consolait l'agonisante, Maud'huy, agenouillé dans un coin de la chambre, priait.

Le malheur ramenait cette âme rebelle vers Dieu. . . . .

A deux heures de la nuit, Delcamp, opprimé par l'inquiétude, vint retrouver Christophe.

— Morte! elle est morte! s'écria Maud'huy en cachant sa tête dans la poitrine de son ami.

— Venez! lui dit Paul cherchant à maîtriser son émotion; mais il tenta inutilement d'entraîner Christophe.

— Jamais! lui répondit Maud'huy d'un air calme & résolu : moi seul je dois la garder; je ne la quitterai que lorsque la terre me l'aura ravie... Allez, mon ami, vous vous devez tout entier à sa sœur Marguerite. Dites-lui bien que Rose eſt morte en chrétienne, en pensant à elle! Après tout, autant vaut qu'elle soit morte... Il est des êtres qui ne sont point faits pour le bonheur.

Adieu, mon ami! mon cher Paul! Rose m'attend... Il ne faut pas que je la fasse attendre, adieu!

Et Chriſtophe quitta brusquement Paul.

Maud'huy semblait avoir reconquis cette placidité apparente d'un homme qui ne craint plus rien de la fatalité.

Il était résolu à ne plus se séparer de Rose, son âme d'élection.

Le malheur avait réduit l'athée, l'amour forçait le philosophe sceptique à croire à l'immortalité des âmes & à leur union éternelle dans un monde meilleur.

CHAPITRE X

TROIS MORTS EN TROIS JOURS

— N'allons-nous pas d'abord chercher Rose? dit Marguerite à Delcamp, qui venait de jeter au cocher l'adresse de *Mad-house*.

— Non, chère amie; nous la retrouverons sans doute où nous allons.

Pieux mensonge qui fut prononcé d'une voix mal assurée; Delcamp n'avait pas un visage fait pour la dissimulation, surtout envers Marguerite; mais il eût tout sacrifié à l'entrevue du père & de la fille.

— Enfin, reprit la jeune femme après une longue pause, — de l'air découragé d'une personne qui, ayant longtemps cherché la solution d'un problème sans pouvoir le résoudre, s'adresse en désespoir de cause à celui qui l'a posé; — enfin, pourrez-vous me donner une explication

qui me satisfasse, & me dire pourquoi, après m'avoir menée chez ma sœur, vous vous êtes subitement refusé à me la laisser voir?

— Oh! mon Dieu, pour des raisons bien simples, & que vous comprendriez facilement si vous aviez été mêlée à l'exiſtence difficile des êtres passionnés; heureusement pour vous, Marguerite, vous ignorez ce monde-là...

— Soit... Pour hier, j'ai tort de vous questionner; mais aujourd'hui que nous allons embrasser notre père, il me semble qu'il eût mieux valu que je visse Rose avant cette reconnaissance... N'ai-je pas raison, mon cher Paul?

Au plus fort de ces attaques, où Delcamp parait tant bien que mal, mais en rompant, la voiture s'arrêta, heureusement pour lui, route de la Révolte, devant la maison d'aliénés.

Dès neuf heures du matin le comte de Malpas, levé, habillé, rasé, attendait dans sa chambre, assiſté de M. Lobligeois, notaire de la famille, & du docteur Pall, la visite suprême que ce dernier lui avait annoncée.

Tous trois étaient silencieux & recueillis, lorsqu'un domeſtique frappa un coup discret à la porte. Le docteur alla ouvrir, & Marguerite parut avec Delcamp...

Le vieillard se souleva fébrilement, & la jeune fille se précipita dans les bras de son père, dont le visage s'illumina d'une joie archangélique sous

le souffle du bonheur. La folie avait déserté les yeux du pauvre fou; il était redevenu calme & reposé, plein de la conscience de son bonheur.

— Mais pourquoi seule? dit-il enfin; on m'avait promis mon autre enfant.

Marguerite jeta un regard interrogateur sur Delcamp, qui resta interdit : un nouveau mensonge lui pesait.

— Qui est monsieur? demanda le comte, qui avait remarqué le mouvement de sa fille.

— Un parent des gens qui ont élevé mademoiselle, répondit vivement le docteur Pall.

Comme il disait ces mots, Delcamp lui fit un signe d'intelligence pour qu'il vînt lui parler.

Les grandes joies, ainsi que les grandes douleurs, ne s'expriment que par un geste, la parole reste impuissante à les soulager. Le docteur, profitant de l'extase du comte devant sa fille, alla rejoindre Paul près de la fenêtre, & là le jeune homme lui glissa à l'oreille cette phrase d'une voix basse & précipitée :

— L'autre est morte dans la nuit, brûlée par ses vêtements.

— Où çà? dit le docteur.

— Avenue de l'Impératrice; & celle que j'amène l'ignore.

Habitué à se contenir devant ses étranges malades, la figure du docteur demeura impassible;

aussi reprit-il sans que le timbre de sa voix en fût altéré :

— Je m'en doutais. C'eſt moi qui lui ai adminiſtré les premier soins, hélas ! inutiles, & j'ai vu sur son épaule le signe qui conſtatait l'identité des deux jumelles. En vérité, tout ceci eſt providentiel & fatal.

— Pardon, dit tout à coup le notaire, qui avait attendu un moment favorable pour s'acquitter de son office, puis-je procéder aux formalités de mon miniſtère ?

— Si vous voulez, monsieur, répliqua le comte ; en quoi consiſtent-elles ?

— Dans l'apposition de votre signature, devant ces deux messieurs, sur cet acte de reconnaissance, répondit le notaire en présentant un papier.

— Alors dépêchons, dit M. de Malpas.

— Nous ne procédons que pour une de ces demoiselles ?

— Oui ! oui ! J'ai hâte de réparer le mal, murmura le comte ; quand l'autre viendra, nous referons un acte.

— En ce cas, reprit miniſtériellement le notaire, il eſt indispensable, pour plus de régularité, que monsieur le comte conſtate sur l'épaule de mademoiselle le signe qui doit confirmer...

— Inutile ! s'écria le vieillard ; puis, considé-

rant sa fille, il ajouta avec un soupir : Elle ressemble tant à sa mère !

— Pourtant... insiſta l'homme de loi.

— Allons, mademoiselle, interrompit M. Pall en s'avançant, je suis médecin, moi, & vous pouvez...

Marguerite, sans fausse pruderie, se retira au fond de la pièce avec le docteur, & en un tour de main elle eut dégrafé sa robe & écarté son frais corsage.

— Monsieur le comte, dit le docteur, venez, je vous prie...

— Non, non, s'écria le père, je n'ai pas besoin de cela, moi ! j'y vois avec les yeux du souvenir; c'eſt bien ma fille, je la reconnais.

Et le vieillard apposa sa signature d'une main ferme sur le papier timbré que lui tendait le notaire; puis il attira doucement sa fille chérie sur ses genoux, & la contempla d'un œil fixe & attendri.

Le plus profond silence régna dans la chambre pendant que l'officier miniſtériel resserrait ses papiers, remettait son paletot & se disposait à prendre congé de son client.

Delcamp lui-même allait en faire autant, quand tout à coup le docteur Pall, remarquant une rigidité cataleptique dans le regard de M. de Malpas, courut à lui, & contraignant Marguerite à se lever, la poussa dans les bras de Delcamp,

en lui disant de l'emmener; le médecin referma la porte sur eux, dès qu'ils furent sortis sur son geſte sans réplique.

Le comte de Malpas s'était éteint dans l'ivresse du bonheur & sans faire un mouvement.

Depuis une minute la jeune fille était assise sur les genoux d'un mort. . . . .

. . . .

Deux jours après ces événements, Delcamp veillait Marguerite en proie à une fièvre ardente, à la suite des révélations que la force des faits l'avait contraint à lui faire.

Hâtons-nous de dire que le docteur Pall avait complétement rassuré Delcamp sur cette crise inévitable, mais qui ne présentait aucune gravité.

Comme Paul était là, assis auprès du lit, songeant au bonheur qu'il y avait pour lui à ce que Marguerite lui dût tout dans la vie : richesse, réhabilitation, bénédiction paternelle; songeant aussi par contraſte à Maud'huy veillant une morte, le portier, d'un air effaré, vint lui remettre une lettre de la part du commissaire de police.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? demanda le bonhomme avec terreur.

— Je ne sais, répondit Delcamp troublé par un sombre pressentiment; &, décachetant la lettre d'une main tremblante, il alla droit à la signature.

— Maud'huy! s'écria-t-il atterré; de Maud'huy!

Et il lut :

« Cher monsieur Delcamp,

« Pardonnez-moi d'abord de n'avoir pas répondu à vos deux lettres & de n'être point venu vous voir... mais j'avais affaire aussi, moi...

« Hier, j'ai enterré Rose. J'étais *seul* à suivre son convoi avec sa femme de chambre & son cocher.

« Je l'ai ensevelie moi-même, après lui avoir coupé les cheveux, que j'ai gardés, & même ses beaux ongles roses.

« Dans la bière, avant qu'on la clouât, j'ai répandu autour d'elle des bouquets de violette.

« Puis, quand tout fut fini, après la dernière prière du prêtre, la dernière goutte d'eau bénite, la dernière pelletée de terre, j'ai été me promener.

« J'espérais résister; mais en me réveillant le lendemain j'ai compris que c'était inutile.

« Ce n'était pas contre un mouvement violent & passionné que j'avais à réagir, non, mais contre une douleur raisonnée & sans rémission.

« Alors je suis parti pour la campagne en mettant cette lettre à votre adresse dans ma

poche, pour que vous preniez soin de me faire enterrer près de Rose, si je me décidais à me tuer.

« Adieu.

« Christophe Maud'huy. »

Delcamp s'élança chez le commissaire, où il apprit les détails de la cataſtrophe.

Maud'huy avait été trouvé mutilé par un convoi de nuit, sur les rails du chemin de fer du Nord, un peu au-dessous de la ſtation d'Enghien.

De là on l'avait transporté, à tout événement à la Morgue, en attendant que Paul Delcamp, à qui l'on avait dépêché la lettre trouvée sur le cadavre, vînt pour en disposer.

La dernière volonté de Maud'huy a fidèlement été exécutée.

Chriſtophe & Rose sont unis.

CHAPITRE XI

ABSOLUTION GÉNÉRALE

I

— Monsieur Paul Delcamp, consentez-vous à prendre pour femme mademoiselle Marguerite de Malpas?

— Oui! répondit le jeune homme au prêtre.

— Mademoiselle Marguerite de Malpas, consentez-vous à prendre pour époux M. Paul Delcamp?

— Oui! répondit la jeune femme avec cette fermeté d'intonation que donne la foi dans celui qu'on aime.

L'échange des anneaux une fois accompli, la cérémonie nuptiale suivit son cours.

Désormais Marguerite était toute à Paul.

Ceci se passait dans la petite église du village

de Malpas, une année après la mort du comte.

Les paysans d'alentour, ainsi que leurs femmes, en habits de dimanche, étaient accourus en masse pour assifter au mariage de la fille de leur ancien seigneur ; aucun d'eux ne la connaissait, mais la curiosité joyeuse qui se peignait sur leur rude visage prouvait, mieux qu'ils n'auraient pu le dire, que la mariée était de leur goût, que Paul Delcamp deviendrait avant peu l'ami de tous, & que déjà tous l'acceptaient avec plaisir comme leur maître.

Aussitôt après la consécration religieuse, ayant à leur tête l'intendant, ils se rendirent au château pour complimenter leur nouvelle maîtresse & féliciter son *homme*, — un bel homme, se disaient les commères.

Delcamp avait fait dresser de vaftes tables devant le perron du château. Après avoir chaleureusement remercié ces braves gens, il les invita à s'asseoir & à fêter, le verre à la main, ce jour, le plus heureux de sa vie.

Marguerite & Paul présidèrent au repas, qui se prolongea fort avant dans la journée ; à la nuit tombante, on entendit les grelots tapageurs de deux chevaux de poste qui piaffaient impatients devant la grande porte du château.

Il fallut se quitter.

Au moment de la séparation, les bonnes paysannes pleuraient dans leur tablier éclatant,

les hommes s'essuyaient les yeux du revers de leur main ; seulement je n'affirmerais pas que leur émotion prenait sa source du cœur plutôt que de l'estomac. Dame ! la joie altère un peu, & la gaieté avait été si franche & le vin si bon !

Marguerite monta dans la voiture en leur adressant un dernier regard aimant, & Paul ne put leur échapper qu'en leur promettant de revenir bientôt... mais là, bientôt.

Où donc allaient ainsi, le jour même de leur union, Paul et Marguerite ?

À Nice !

Marguerite n'avait jamais connu sa mère. Elle ressentait le besoin irrésistible de s'agenouiller sur sa tombe chérie & de communiquer au moins avec elle par la prière.

II

Quelques mois avant la consécration des amours de Marguerite Charité & de Paul Delcamp, le faire-part suivant était parvenu au château de Malpas :

« Monsieur Clodomir Bourrache, ancien représentant de la maison Veuve Palkock & fils, & sa femme, ont l'honneur de vous annoncer le

mariage de leur fille Athénaïs avec M. Laurent Teinturier, représentant de la maison Aloys Beckman de Mulhouse. »

Ainsi que l'avait promis Paul Delcamp, Athénaïs devenait madame Teinturier; mais, grâce à Marguerite, marraine de la gentille Claudine petite-fille du vieux savetier de la cité Rochechouart, une dotation de quarante mille francs sur la tête de sa filleule avait fait s'évanouir les répugnances matrimoniales du commis voyageur en métaux, qui, — du consentement d'Athénaïs, — reconnut pour sienne la fille de la malheureuse *Mélie*.

Les choses dans ces conditions ne furent pas longues à se conclure; néanmoins Teinturier tint bon jusqu'au dernier moment sur une des clauses du contrat.

— Je consens à prendre pour femme votre fille, dit-il au vieux voyageur en chapeaux de gendarmes, mais à la condition expresse qu'il n'y aura pas de repas de noce.

On fut forcé d'en passer par là; seule, madame Bourrache protesta jusqu'au bout, & ce ne fut que sur la promesse formelle de Teinturier que ce qui était retardé n'était pas perdu, qu'on finit par décider l'incorrigible sage-femme à assister au mariage de sa fille.

— Un mariage sans dîner de noce! ne cessait-

elle de répéter à qui voulait l'entendre, — quel scandale ! autant vaudrait un baptême sans dragées, une nuit de Noël sans réveillon... C'eſt de l'impiété !

III

Le jeune & élégant Raoul Masson a profité des conseils de son ami Delcamp. Il eſt devenu le type le plus complet & le plus séduisant du commis voyageur moderne.

Il a fait couper ses petits favoris à la *garde impériale* & s'habille maintenant comme tout le monde : c'est le Delcamp de l'avenir.

Ses patrons apprécient à si haut prix ses mérites, que ses confrères en nouveautés ne seraient nullement étonnés de voir d'ici à trois ans la raison de commerce :

Écorchevif, Goullu & Compagnie,

se transformer en celle-ci :

Écorchevif, Goullu & Masson.

IV

Nous lisons dans la *Revue & Gazette des Théâtres* la correspondance suivante, datée de Melbourne :

« ... Les débuts de la nouvelle compagnie française ont été chaleureusement accueillis par le public auſtralien. Parmi les remarquables artiſtes qui composent cette troupe dramatique, citons en première ligne :

« M. Sigismond Cabeſtan, — *le Directeur,* — fort premier comique, & sa femme, — *la Directrice,* — madame Pirouette, délicieuse soubrette, à la voix fraîche & rieuse, d'une beauté magnétiquement parisienne, qui ne peut manquer de lui conquérir les bonnes grâces d'un public difficile mais dilettante, & qui sait applaudir la beauté jointe au talent, etc., etc.…

«... La chance sourit à M. Sigismond Cabeſtan. Notre unique crainte, à cette heure, eſt qu'il n'en profite trop bien & qu'il ne nous quitte trop vite, l'ingrat ! emportant avec ses trésors son adorable compagne miſtress Pirouette. . . .

. . . . »

V

Dans les jardins de *Mad-house*, un homme se promène nerveusement, puis tout à coup s'arrête & gesticule avec véhémence.

Le docteur Pall vient-il à passer, il l'interpelle violemment & l'accable de reproches ; cet homme, ce petit homme au visage jaune & décharné, c'est... c'est Félicien Blaireau.

La maladie de ses clients lui a été fatale, contagieuse.

Félicien Blaireau est devenu fou.

Le docteur Pall le garde en reconnaissance des services qu'il a rendus à sa maison.

La folie du pauvre garçon consiste à se présenter lui-même à son patron comme un client important. Il fait valoir alors tous les symptômes bizarres de son *cas*, & déclare avec une gaieté féroce que le mal est incurable.

Après quoi il réclame pour cette affaire importante la commission convenue par tête d'aliéné qu'il amènerait.

Lorsque les réclamations de Blaireau deviennent dangereuses pour le caissier de *Mad-house*, en guise d'argent on lui passe la camisole de force.

« Quel filou, que cet Américain ! vocifère

alors l'infortuné Blaireau.—Je lui amène un fou, un fou de la pire espèce, un fou qui raisonne! & il refuse de me payer la commission! Et pourtant je suis strictement dans mon droit. Oh! les hommes! tous fripons! »

VI

Maintenant, aimable lectrice, & vous, lecteur mon ami, qui avez bien voulu me suivre jusqu'ici, j'ai à vous demander à mon tour l'absolution.

Oubliez les petits moments d'impatience ou d'ennui que vous ont causés mon inhabileté à vous rapporter les confessions de Paul Delcamp.

Que se propose-t-on, d'ailleurs, en lisant un livre? De tuer le temps, de combler de quelque chose les heures de lassitude ou de mélancolie qui relient la naissance à la mort.

Si donc j'ai pu, — ne serait-ce que durant une minute, — dissiper un souci, distraire un chagrin, apaiser une douleur ou ménager une trêve à la passion, mon but est atteint.

Fin.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MARGUERITE CHARITÉ

—

DEUXIÈME PARTIE

ROSE CHARITÉ

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE A. FAURE, 166, RUE DE RIVOLI.

ANONYMES.

L'Empereur à l'Institut. Une brochure in-8...... 1 fr.

Plan de Paris (magnifique plan Furne), mis au courant de tous les derniers changements.

En feuilles..........................	2 fr.	50
Cartonné..........................	3	»
Cartonné et collé sur toile...........	5	»

La France travestie, ou la Géographie apprise en riant. *Carte drôlatique et mnémonique*, reproduisant en vers burlesques la nomenclature exacte et complète des 92 départements de France et d'Algérie et de leurs 385 préfectures et sous-préfectures. 1 joli volume in-18 raisin, orné d'un frontispice illustré.. 1 fr.

Mémoires d'une biche anglaise. 1 charmant volume orné du portrait de l'héroïne des Mémoires, photographié par Pierre Petit.. 3 fr.

Une autre biche anglaise. Suite du volume précédent. 3 fr.

ARNOULT (Eugène d').

La Guerre de Pologne en 1863, précédée d'une préface par Alfred Michiels. 1 vol. in-18 jésus................. 3 fr.

ASTRIÉ.

Les Cimetières de Paris, guide topographique et artistique. 1 volume orné de 3 plans............................ 2 fr.

BARBEY D'AUREVILLY.

Un Prêtre marié. 2 vol. in-18 jésus.................. 6 fr.

Il a été tiré de ce livre quelques exemplaires papier de Hollande au prix de 18 fr.

Une Vieille maîtresse. (*Sous presse.*)

Histoire de la grandeur et de la décadence du *Journal des Débats*. (*Sous presse.*)

BLANC (Casimir).

Jeanne de Valbelle, roman de mœurs intimes d'un grand intérêt. 1 volume in-18 jésus, orné de 2 gravures sur bois. 3 fr.

BLANQUET (Rosalie).

La Cuisinière des ménages. 1 beau vol. cartonné... 3 fr.

BRÉHAT (de).

Un Mariage d'inclination. 1 vol................. 3 fr.

BRIDE (Charles).

L'Amateur photographe, *Guide usuel de photographie*, à l'usage des gens du monde; manuel essentiellement pratique, orné de nombreuses vignettes explicatives, et suivi d'un abrégé de chimie photographique........................... 3 fr.

CHALIÈRE (Louis).

Ingenio. 1 vol. in-18.............................. 3 fr.

CIMINO.

Les Conjurés, roman traduit de l'italien par M. Chenot. 2 vol.. 6 fr.

CLARETIE (Jules).

Les Ornières de la vie. 1 volume in-18 jésus, orné de deux vignettes sur bois.............................. 3 fr.

Voyages d'un Parisien. 1 vol.................... 3 fr.

COMETTANT (Oscar).

En Vacances. 1 beau et fort volume in-18 jésus, orné de deux grandes vignettes sur bois........................ 3 fr.

L'Amérique telle qu'elle est, voyage anecdotique de Marcel Bonneau aux États-Unis, et au Canada. 1 beau volume in-18 jésus, avec deux jolies vignettes sur bois................ 3 fr.

Le Danemark tel qu'il est, ses mœurs, ses coutumes, ses institutions, ses musées, souvenirs de la guerre, etc. 1 vol. 4 fr.

CONTY (de).

Paris en poche. Guide pratique dans Paris, illustré de nombreuses gravures. Un volume élégamment cartonné........ 4 fr.

Londres en poche. Guide pratique du voyageur à Londres. 1 volume élégamment cartonné......................... 4 fr.

Plan de Londres, Guide indicateur instantané...... 1 fr. 25

Les bords du Rhin en poche. Guide pratique et illustré. 1 volume élégamment cartonné......................... 5 fr.

Guides pratiques des voyages circulaires, rédigés sous les auspices des Compagnies.

Belgique et Hollande.................... 3 fr.
Bords du Rhin........................... 3 fr.
L'Oberland Bernois...................... 3 fr.
La Suisse et le duché de Bade............ 3 fr.

CORTAMBERT (Richard).

Impressions d'un Japonais en France. 1 vol. in-18 jés. 2 fr.

Aventures d'un Artiste dans le Liban. 1 vol.... 3 fr.

CRAMPON.

La Bourse, guide du spéculateur. 1 vol............... 3 fr.

DAURIAC.

La Télégraphie électrique, son histoire, ses applications en France et à l'étranger, suivie d'un tableau des tarifs internationaux et d'un manuel pratique de l'expéditeur de dépêches. 1 vol. in-18 jésus.................................... 1 fr. 50

DELVAU.

Françoise. 1 joli volume in-32 jésus, avec une eau-forte de Thérond.. 1 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 22 exemplaires numérotés, sur papiers de Chine et de Hollande.

Le Fumier d'Ennius. 1 vol. in-18 jésus, avec une eau forte. 3 fr.

Il a été tiré de ce livre deux exemplaires sur papier de Hollande à 8 fr.

DESCODECA DE BOISSE.

Louis de France (Louis XVII), poëme épisodique suivi de documents historiques et justificatifs. 1 beau volume in-8°, imprimé à l'Imprimerie Impériale.................... 7 fr. 50

DUSOLIER (ALCIDE).

Nos Gens de lettres, *critiques et portraits littéraires.* 1 vol. in-18 jésus.. 3 fr.

ÉNAULT (ÉTIENNE).

Les Drames du mariage. 1 vol. in-18 jésus......... 3 fr.

FEUTRÉ (ANGÉLY).

Une Voix inconnue. 1 volume.................... 2 fr. 50

GAGNEUR.

La Croisade noire. 1 fort volume in-18 jésus....... 3 fr. 50

GLATIGNY (ALBERT DE).

Vers les saules, comédie en un acte, jouée à Vichy.... 1 fr.

GONZALÈS (EMMANUEL).

Les Sabotiers de la forêt Noire. 1 vol. in-18 jésus, orné de deux vignettes.................................. 3 fr.

Les Sept baisers de Buckingham. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

GOURDON DE GENOUILLAC.

Comment on tue les femmes. 1 vol. (*sous presse*).

GRANGER (Ed.).

Fables nouvelles. 1 vol. in-18 jésus................. 2 fr.

GRAVILLON (Arthur de).

A propos de bottes. 1 vol. in-8, avec 85 vignettes et une eau forte... 3 fr.

J'aime les morts. 1 vol. imprimé par Perrin, de Lyon. 6 fr.

HOCQUART.

Le Vétérinaire pratique, traitant des soins à donner aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux chiens, et en général à tous les animaux de basse-cour; 6e édit., revue et augmentée. 3 fr.

JOLLY (Maurice).

Le Barreau de Paris. Études politiques et littéraires. 1 vol. in-18 jésus..................................... 3 fr. 50

KOCK (Henry de).

Les Mémoires d'un cabotin. 1 vol., avec 3 grav.... 3 fr.
La Voleuse d'amour. 1 vol., avec 5 grav............ 3 fr.
Les Accapareuses. 1 vol., avec 2 grav.............. 3 fr.
La Nouvelle Manon. 1 vol., avec une eau-forte....... 3 fr.
L'Amour bossu. 1 vol., avec une eau-forte........... 3 fr.
Les Petites Chattes de ces Messieurs. 1 vol. in-18 jésus... 3 fr.
Guide de l'amoureux à Paris. 1 vol. avec une vign. 3 fr.
Le Roman d'une femme pâle. 1 vol.............. 3 fr.

LAMARTINE.

Recueillements poétiques. 1 vol. in-8........... 1 fr. 50
— — 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr.

LARCHER.

Un dernier mot sur les femmes. 1 vol. in-32 jésus. 0 fr. 75

LEFEUVE.

Les anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III; 60 livraisons (ouvrage complet) réunies en quatre beaux vol. suivis d'une table de concordance.......................... 20 fr.

LEMONNIER.

Les Femmes de théâtre, avec une préface et un autographe de Mlle Léonie Leblanc.............................. 3 fr.

LÉO (ANDRÉ).

Un Mariage scandaleux. 1 volume................ 3 fr.

Une vieille Fille. 1 vol. in-18 jésus, avec une vignette. 2 fr.

Les deux Filles de M. Plichon. 1 vol............. 3 fr.

Jacques Galéron. 1 vol....................... 1 fr. 50.

LÉO LESPÈS (TIMOTHÉE TRIMM).

Avant de souffler sa bougie. 1 vol. in-18 jésus...... 3 fr.

Les Tentations d'Antoinette. 1 vol. (*sous presse*).

LESCURE (M. DE).

Les Amours de Henri IV. 1 beau et fort vol. in-18 jésus, orné de quatre beaux portraits historiques, dessinés par Boullay et Eug. Forest, d'après des originaux du temps.......... 4 fr.

Il a été tiré de ce livre cent exemplaires de luxe numérotés. Il reste à vendre seulement quelques exemplaires sur vélin, à 8 fr.

Les Amours de François Ier. 1 vol. avec une eau-forte. 3 fr.

Il a été tiré de ce livre dix exemplaires numérotés (1 à 10) sur chine, à 15 fr.; dix (11 à 20) sur papier de Hollande, à 12 fr.; quarante (21 à 60) sur beau jésus vélin, à 6 fr.

LOTHIAN (MARQUIS DE).

La Question américaine. 1 vol. in-8.............. 6 fr.

MALO (CH.).

Femmes et Fleurs, rose à douze feuilles, *petites photographies badines*. 1 très-joli volume in-32 jésus................ 1 fr. 50

MARANCOUR (DE).

La Rouge et la Noire. 1 vol. in-18 jésus.............. 3 fr.
Confessions d'un commis-voyageur............... 3 fr.

MINORET (EUGÈNE).

L'Oraison dominicale. 1 vol. in-32 jésus, imprimé avec luxe par Perrin, de Lyon................................ 4 fr.

MOLÉRI.

La Terre promise. 1 vol. (*Sous presse*)............... 3 fr.

MOLIÈRE.

Nouvelle édition imprimée par Perrin, de Lyon, avec une eau-forte en tête de chaque acte. 6 vol à 20 fr. chaque.

MONSELET (CH.).

Un volume nouveau. (*Sous presse.*)

MONTEMERLI (Comtesse MARIE DE).

Entre deux Femmes. 1 vol. in-18 jésus............. 3 fr.

NADAUD.

Chansons; nouvelle édition contenant toutes les nouvelles chansons. 1 vol. in-18 jésus................................ 4 fr.

OLLIVIER (RAOUL).

Séduction. 1 vol. in-18 jésus........................... 3 fr.

PAUL (ADRIEN).

Les Finesses de d'Argenson. 1 vol. in-18 jésus, orné de deux vignettes sur bois................................ 3 fr.
La Suite du pilote Willis et du Robinson suisse. 1 volume d'étrennes (*sous presse*).

PAYA.

Les Cachots du Pape. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus... 3 fr.

PIC (ULYSSE).

Lettres gauloises. 1 vol.............................. 3 fr.

POUPIN (VICTOR).

Un Chevalier d'amour. 1 vol. in-18 jésus.......... 3 fr.

PRUDHOMME SULLY.

Stances et poëmes. 1 volume de poésies............. 3 fr.

RATAZZI (Mme), née DE SOLMS.

Les Soirées d'Aix-les-Bains. 1 vol................ 3 fr.

ROUSSELON.

Le Jardinier pratique. 1 fort vol. in-18 jésus de 536 pages, avec 200 vignettes.. 3 fr.

SÉGALAS (Mme ANAÏS).

Les Mystères de la maison. 1 vol. in-18 jésus....... 3 fr.

WAILLY (JULES DE).

La Vierge folle. 1 vol. in-18 jésus.................. 3 fr.

M. FAURE expédiera ses publications en compte à MM. les libraires qui lui en feront la demande, avec faculté de retour et d'échange, et prendra note, s'ils le désirent, de leur adresser ses nouveautés d'office.

Pour recevoir *franco* par la poste l'un des ouvrages indiqués sur le présent Catalogue, il suffit d'en envoyer le montant en une valeur sur Paris ou en timbres-poste

à M. A. FAURE, Libraire, 166, rue de Rivoli, à Paris.

Remises exceptionnelles et très-avantageuses pour tous les libraires.

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30.

224. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

